LA REVUE

LITTÉRATURE. HISTOIRE. ARTS ET SCIENCES

DES DEUX MONDES

15 MARS 1950

LE NUMÉRO : 130 francs

15, rue de l'Université - PARIS

LA REVUE
LITTÉRATURE, HISTOIRE, ARTS ET SCIENCES
DES DEUX MONDES

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

France métropolitaine et Union française, six mois... 1.500 fr.
— — — un an (24 numéros)... 3.000 fr.
Étranger, six mois (12 numéros)............ 2.300 fr. français.
Étranger, un an (24 numéros)...... .... 4.500 fr. français.

On s'abonne aux bureaux de **La Revue**, chez les libraires, ainsi que par correspondance adressée 15, rue de l'Université, Paris (7e).

Dans ce dernier cas, prière d'envoyer le montant de l'abonnement par mandat, par chèque postal Paris 5888-40, ou par chèque bancaire au nom de **La Revue.**

Pour tout changement d'adresse, prière d'envoyer la somme de 20 francs en timbres-poste, ainsi qu'une ancienne étiquette. Pour toute demande de renseignements, prière de joindre un timbre pour la réponse.

Conformément aux usages actuels, seuls les textes dactylographiés, avec interlignes, seront examinés. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Dans ses prochains numéros, " La Revue " publiera :

ALCOOL ET ALCOOLISME, par le Professeur CHARLES RICHET
de l'Académie de Médecine.

L'ALLEMAGNE ET LA PAIX DU MONDE, par ALBERT RIVAUD
de l'Institut.

LA SYMPHONIE INACHEVÉE, par JEAN MISTLER

FERDINAND DE LESSEPS

LA LUTTE POLITIQUE
POUR LA CRÉATION DU CANAL DE SUEZ
(1854 - 1866)

I

Quand au lendemain du 17 novembre 1869 la nouvelle se répandit de par le monde qu'à bord d'une flottille de cinquante navires, une assemblée de souverains, de princes et de personnes célèbres avait, de la Méditerranée à la Mer Rouge traversé le désert d'Egypte, il n'est pas exagéré de dire que l'Europe et l'Orient communièrent dans un élan d'admiration dont l'histoire offre peu d'exemples. L'opinion universelle se passionna pour un événement qu'exaltaient la parole des hommes d'Etat et la plume des journalistes. Ceux-là mêmes qui avaient combattu la tentative avec le plus d'acharnement ne pouvaient s'empêcher d'être émus par la grandeur de l'œuvre et celle de l'artisan. Pourquoi cet enthousiasme à peu près unanime ? Parce que l'action « intrépide et somptueuse » de Ferdinand de Lesseps dépassait de beaucoup le cadre d'un exploit technique et même celui de la conquête d'un grand progrès économique. Sa réussite était bien autre chose que la promesse, entendue par le monde entier, d'immenses avantages matériels. Les cerveaux les plus prosaïques comprenaient avec « les hommes de Manchester », si peu portés aux anticipations hasardeuses, que Lesseps, ayant selon sa devise « ouvert la terre aux peuples », révolutionnait les rapports physiques, les relations commerciales entre les continents. Mais le sens plus profond de l'effort accompli n'échappait ni à l'esprit de l'élite ni à l'instinct des foules : en résolvant un problème

de géographie humaine posé depuis des millénaires, l'œuvre de Lesseps exprimait, dans son essence, une des idées fondamentales du siècle. Ce qui enflammait les imaginations, ce n'était pas l'attente des richesses énormément accrues qu'allaient échanger les deux bouts de la terre ; ce n'était pas non plus le succès d'un travail d'ingénieur tant de fois traité de chimère. C'était bien davantage le rapprochement intellectuel et moral qui devait permettre aux nations, aux peuples les plus éloignés, les plus ignorants les uns des autres, de se connaître, de se comprendre, de s'aimer.

Croyances candides peut-être, à nos yeux dessillés depuis un demi-siècle par tant de réalités décevantes. Croyances sincères cependant, qui ont été celles de Lesseps, qu'il a sans cesse exprimées et qui ont donné à son action et à ses luttes leur plus beau titre de noblesse. Croyances partagées par tous, ou peu s'en faut, en cet optimiste XIXe siècle qui croyait au progrès spirituel, au progrès politique, à la bienfaisance du progrès matériel. Ecoutons entre mille une voix d'il y a cent ans : « Grande époque que la nôtre ! La France et l'Angleterre oubliant leurs rivalités séculaires concentrent leurs efforts et réunissent leurs armées ; les barrières qui séparaient les nations tombent les unes après les autres, le libre échange remplace la protection..., les nouvelles idées économiques réalisent en Europe le rêve d'une monarchie universelle ; la science des ingénieurs ne connaît plus d'obstacle... l'instruction a cessé d'être un privilège, sa lumière brille pour tous ; les préjugés disparaissent et un avenir qui commencera demain va consacrer la véritable alliance des démocraties et de la liberté. » L'ironie serait aujourd'hui trop facile. Elle serait d'ailleurs très injuste. Le génie créateur du XIXe siècle avait le droit d'être fier de lui-même, le droit aussi d'entretenir de nobles illusions. Chaque époque a les siennes.

Les idées généreuses qui avaient cours au temps de Lamartine, puis du Second Empire, ont coloré la vie et la pensée de Ferdinand de Lesseps ; elles ont inspiré son œuvre qui leur doit pour une part sa grandeur. Mais en 1869, l'admiration des foules n'allait pas seulement au résultat obtenu, de quelque nature — morale ou concrète — qu'il fût. Elle allait encore et surtout à l'effort lui-même, à la vigueur d'intelligence et de volonté, à l'héroïsme moral, qui seuls avaient permis le succès. Le courage porte en soi une beauté qui s'impose. Les contemporains voyaient à juste

titre en Lesseps un de ces « héros » de Carlyle, qui unissent au génie de l'intelligence le génie de la volonté, et qui élèvent à ses extrêmes limites « la puissance d'accomplir des efforts surhumains, avec une persévérance surhumaine ». La postérité peut confirmer ce jugement. Peu d'hommes, dit Aldous Huxley, savent vouloir avec intensité « et parmi ce petit nombre, seule une minorité infime est capable d'unir la force de volonté à une constance inébranlable ». Ferdinand de Lesseps fut de ceux-là. L'Angleterre, l'Europe, l'Orient reconnaissaient chez lui la puissance créatrice, parcelle de la puissance divine, qui élève l'homme au-dessus de lui-même et des autres. Puissance créatrice qui précisément définit le poète et caractérise le génie. Poète de l'action, épris d'une tâche périlleuse réputée chimérique, Lesseps poursuivait dans un effort héroïque et lucide l'accomplissement de son idéal — qui était, comme pour tout grand artiste, de « modeler le monde suivant la forme de son rêve ». Tout poète a son propre langage : Lesseps forgeait le sien et gravait sa pensée sur la face même de la Terre. A l'autre pôle de la grandeur humaine, Baudelaire voyait « dans la tension de la volonté, la ferveur du dessein, l'ardeur du désir, l'intensité nerveuse, la patience de la délibération, quelques-unes des principales caractéristiques de ce qu'on appelle le génie. » (1) Pas une de ces vertus qui ne soit par Lesseps portée à son plus haut degré.

Ses efforts, ses triomphes, ses malheurs ont pendant une cinquantaine d'années passionné l'opinion publique. « Après Lamartine — disait Renan au vieux lutteur — vous avez été, je crois, l'homme le plus aimé du siècle. » Il en fut aussi l'un des plus calomniés, l'un des plus attaqués. Aujourd'hui, sa gloire subsiste et son œuvre est vivante, mais sa figure est mal connue. A travers l'apothéose ou le désastre, trop d'éléments passionnels sont venus fausser les jugements prononcés pour ou contre lui. Légende et contre-légende se sont formées, appuyées sur la ferveur ou sur la malveillance. La légende est toujours attirante et n'a pas toujours tort ; mais elle n'a pas toujours raison, et elle laisse insatisfaits beaucoup d'esprit soucieux de simple vérité. Aussi bien le personnage de Ferdinand de Lesseps excède-t-il d'assez loin les mesures normales pour n'avoir pas besoin d'être amplifié.

Histoire ou légende, les travaux et les jours de Lesseps ont

---

(1) Henri Mondor, « Histoire d'une faune », Paris, 1949

donné lieu depuis près d'un siècle à une vaste littérature. De nombreux ouvrages ont été consacrés à l'étude de son œuvre. Quelques-uns sont excellents. L'étude de l'homme, en revanche, a été beaucoup moins fréquente et moins poussée. Lesseps a publié lui-même, à l'usage des historiens futurs, une douzaine de volumes : souvenirs, lettres, documents, sans compter bien des brochures et d'innombrables conférences. Ces publications ont constitué la mine où, du moins en France, ont puisé tous ceux qui ont voulu évoquer son œuvre ou sa figure. Il s'agit en effet de textes nécessaires. A ces textes cependant, on ne saurait se rapporter sans réserve. Ils sont en général très véridiques ; néanmoins, en livrant au public une correspondance relative à des luttes encore récentes, Lesseps a pris, et devait prendre, avec les originaux d'assez grandes libertés. Mais il y a plus grave : s'il déforme très peu les faits, il les teinte, ou plutôt les colore avec intensité d'un optimisme inlassable et systématique qui donne de la réalité une impression trompeuse. A l'en croire, tout va toujours très bien ; au plus fort des dangers mortels qui menacent son action et son œuvre, tout, semble-t-il, est parfaitement aisé. La déformation est certes à son honneur : ses notes, ses lettres amoindrissent les difficultés, les périls, et loin d'exalter son propre mérite s'appliquent à le diminuer. Car en écrivant abondamment à une foule de correspondants, Lesseps n'avait pas pour objet de se faire plaindre ou admirer, mais de réussir dans la tâche qu'il s'était assignée. Assez fort pour supporter lui-même les déceptions répétées et les interminables attentes, pour recommencer chaque jour les efforts de la veille, il ne trouvait guère la même constance chez ceux dont il cherchait l'appui. Pour ranimer leur courage, il affichait donc toujours une confiance absolue dans le succès final. On ne peut que s'incliner devant le sentiment qui l'inspirait ; mais il reste que cette sérénité perpétuelle, trop souvent affectée, laisse une image inexacte de ce que furent réellement dans la lutte engagée les risques constants d'échec ou même de catastrophe, les angoisses que ressentait Lesseps en dépit de son sang-froid et de son énergie. Il faut pour être vrai ressusciter l'atmosphère dangereusement tendue qu'il s'efforçait de dissimuler. Les archives privées que la famille de Ferdinand de Lesseps a bien voulu m'ouvrir, celles aussi de la Compagnie de Suez, permettent heureusement de le faire. Elles sont riches, les unes et les autres, de documents inédits.

D'autre part, les luttes acharnées qu'a suscitées la création

du Canal de Suez, l'opposition de l'Angleterre, la victoire de Lesseps, sont d'importants épisodes de la rivalité des grandes Puissances entre elles et de la question d'Orient qui a dominé l'histoire diplomatique de l'Europe pendant une bonne partie du XIXe siècle. Pour connaître et comprendre les attitudes prises à l'égard de Lesseps et de ses projets par les nations intéressées, il est indispensable de demander directement leur témoignage aux hommes d'Etat, aux diplomates qui ont joué un rôle dans l'histoire politique du Canal de Suez. Seules les dépêches diplomatiques permettent d'expliquer les actions et réactions des diverses Puissances en face des initiatives de Ferdinand de Lesseps. A s'en tenir aux généralités, bien des faits essentiels sont peu compréhensibles. Pourquoi l'opposition véhémente de Palmerston et des gouvernements britanniques successifs contre une entreprise dont l'Angleterre devait être la grande bénéficiaire ? Pourquoi l'impuissance de la Porte et les oscillations des vice-rois d'Egypte combattant parfois, après l'avoir voulue et encouragée, une œuvre dont ils devaient normalement tirer si grand profit ? Comment expliquer l'inaction prolongée de la France se refusant pendant des années à faire le geste décisif, reconnu nécessaire ? Enfin et surtout, par quel miracle Ferdinand de Lesseps, si longtemps seul, ou presque seul, si longtemps abandonné à lui-même, a-t-il réussi dans une lutte politique de grande envergure à réduire « cette énergie de la nature qui s'appelle, dans l'histoire, la nation anglaise » ? Aux questions qui se posent, les archives du Foreign Office et celles du Quai d'Orsay fournissent les réponses. Elles se complètent utilement par celles du Gouvernement de Vienne et celles du Palais royal d'Abdine.

Il est une raison encore d'aller un peu au fond des choses. Dans divers pays, qui ne sont ni la France ni l'Angleterre, certains publicistes ont par passion politique cherché à discréditer le créateur du Canal de Suez et à travers lui son œuvre et sa patrie. Sincères sans doute, mais aveuglés, ils ont ignoré des faits, forcé des chiffres, méconnu des intentions — et donné une fausse idée de ce qu'était Lesseps et de ce qu'il a fait. Leurs ouvrages n'ont pas été sans exercer parfois quelque influence sur une opinion publique mal informée. Certes Lesseps n'est pas à l'abri de la critique : c'est un homme, faillible comme les autres ; mais ses fautes sont vénielles au regard de son action grandiose. D'injustes allégations doivent être réfutées.

Enfin, dernier sujet de curiosité : avant d'aborder la tâche qui devait l'immortaliser, Lesseps a joué un rôle diplomatique qui l'a mêlé à de grands événements. Rôle assez ignoré, dont la connaissance, nécessaire à qui veut comprendre et juger le « perceur d'isthmes », aide à expliquer certains développements de l'histoire de l'Europe.

La gloire de l'homme d'action est réservée en général aux politiques et aux guerriers. Ferdinand de Lesseps a cherché la sienne sur un plan différent, plus rare, plus pacifique, et qui vaut bien les autres : par sa volonté, son ascendant, son génie créateur, il a exercé sur les relations entre les peuples une influence qui n'a guère d'équivalent. Sa personnalité, ses méthodes, les ressorts de son caractère, la grandeur de ses aspirations et de ses efforts, les facteurs de son succès, les motifs — plus tard — de son échec, c'est là ce que j'ai cherché à saisir et à montrer. D'avoir pendant de longues années vécu dans une intimité quotidienne avec son œuvre, m'a sans doute facilité la tâche.



C'est une disgrâce, survenue au cours de sa carrière diplomatique, qui amena Ferdinand de Lesseps à tenter une retouche à la structure géographique du globe. Lesseps appartenait à une lignée de gentilshommes du pays basque qui depuis plusieurs générations servaient la France à l'étranger. Il avait été pendant quelques années consul de France en Egypte et ce pays, aussi riche à ses yeux d'avenir que de passé, l'avait conquis. Là, il s'était familiarisé avec une idée que le XIXe siècle avait hérité d'une lointaine antiquité, idée qui à travers les âges n'avait jamais tout à fait disparu des préoccupations humaines : celle du percement de l'Isthme de Suez, de l'ouverture d'une route maritime pouvant rapprocher l'Europe des bords de l'Océan Indien et de l'Extrême-Asie. Réouverture, plutôt ; car sous une forme rudimentaire et précaire, la jonction des deux mers à travers l'Egypte avait jadis existé. Certes Lesseps n'avait point alors pensé que la gloire dût lui échoir de réaliser un rêve millénaire : il y fallut une suite imprévue de circonstances. Consul à Barcelone en 1842, il s'était signalé pendant une longue période d'émeute par ses initiatives courageuses et intelligentes et Lamartine en 1848 l'avait envoyé à Madrid comme ministre de France. Sa connaissance de l'Espagne,

la popularité qu'il avait acquise dans la Péninsule, le sang espagnol qui par sa mère coulait dans ses veines, enfin et surtout ses idées libérales, l'avaient tout naturellement désigné au choix du Gouvernement provisoire.

L'année d'après, le gouvernement du Prince Louis-Napoléon le chargeait d'une mission délicate à Rome. Il eut l'imprudence d'accepter malgré le caractère imprécis de ses instructions ; il eut surtout le tort de s'en rapporter pour l'accomplir aux déclarations faites à l'Assemblée Nationale par le gouvernement. A travers mille difficultés il conclut avec la République romaine un accord parfaitement conforme au vœu émis par la Chambre ; mais un changement d'orientation de la politique française le fit désavouer et mettre en disponibilité. Lesseps supporta cette disgrâce injustifiée avec la force d'âme dont il était doué à un exceptionnel degré. Devenu gentilhomme campagnard, il songeait cinq ans plus tard à se faire réintégrer dans la carrière, ce qu'il eût obtenu sans peine. Son mérite reconnu y aurait suffi, même sans l'appui — d'ailleurs pleinement acquis — de sa cousine Eugénie de Montijo, impératrice des Français depuis dix-huit mois. Mais à ce moment même, Lesseps apprenait l'accession au trône vice-royal d'Egypte de son ami Mohammed Saïd Pacha. Il n'hésita pas. Durant ses années de retraite, il avait étudié sous tous ses aspects le problème du percement de l'Isthme de Suez. L'heure avait maintenant sonné pour lui. Lesseps n'avait, dans sa hardiesse, rien d'un inconscient ; mais moins encore d'un velléitaire, comme presque tous ses précurseurs. Avant d'agir il réfléchissait longuement et mesurait avec soin tous les risques. Mais il était né réalisateur — lucide, volontaire et patient. Il était donc parti pour l'Egypte à la fin de l'automne de 1854 et peu de semaines plus tard obtenait du nouveau Vice-Roi l'autorisation de réunir par une voie navigable la Mer Rouge et la Méditerranée.

Ferdinand de Lesseps était alors âgé de quarante-neuf ans. Ses cheveux abondants grisonnaient, sa carrure s'épaississait un peu, mais il était toujours vif, athlétique et souriant. Sa vitalité que rien ne lassait, l'éclat de son regard, l'aisance de sa parole, faisaient de lui une personnalité rayonnante. Il allait enfin donner sa mesure.

***

Quand il avait décidé de se lancer dans l'aventure de Suez,

Ferdinand de Lesseps avait abordé sa tâche non seulement avec une volonté plus ferme que ses prédécesseurs, mais avec des idées plus claires, plus originales et néanmoins plus justes. Il avait cherché à éviter dans la mesure du possible l'intervention des grandes Puissances dont il se doutait bien qu'elles ne seraient pas toutes d'accord pour appuyer son initiative. Avec une clairvoyance géniale, il avait pris son point d'appui fondamental en Egypte. Il n'avait assurément pas la candeur de penser que la politique internationale se désintéresserait de son dessein ; mais il était résolu à ne lui donner que le minimum de prise. Il entendait accomplir une œuvre de caractère privé, bien que répondant à l'intérêt universel, et ne traiter qu'avec le souverain du seul pays dont le Canal de Suez dût traverser le territoire. En opposition avec tous ceux qui en France et ailleurs avaient songé au percement de l'Isthme, il avait donc demandé sa concession au Vice-Roi d'Egypte et à nul autre.

Le Vice-Roi, bien que vassal du Sultan de Turquie, jouissait de prérogatives importantes définies par un firman de 1841. En fait, il exerçait des pouvoirs plus étendus encore, faisant figure de souverain plus que de gouverneur. Lesseps connaissait à fond ce statut qui à ses yeux conférait au Pacha tous pouvoirs nécessaires pour décider de l'exécution des travaux publics les plus importants. Mohammed Saïd avait bien senti cependant que la création du Canal de Suez débordait les limites normales de son autorité ; il allait donc subordonner le commencement des travaux à l'autorisation qu'il sollicitait de la Sublime Porte. Acte de déférente courtoisie, dit Lesseps, « auquel (le Vice-Roi) n'est pas rigoureusement tenu par les Conventions relatives au Gouvernement de l'Egypte », mais qu'il croit politique d'accomplir et qui « sera probablement apprécié à Constantinople ». Ce n'est pas de la part de Lesseps un espoir affecté : en toute sincérité, il ne s'attend pas à voir le geste déférent du Vice-Roi devenir prétexte à *veto*. C'est cependant autour de cette sanction ottomane que se dérouleront tous les épisodes essentiels d'un combat qui durera près de douze ans.

Si confiant qu'il soit, Ferdinand de Lesseps ne manque pas dès les tout premiers jours de prévenir ou d'orienter les réactions des chancelleries. Du fait de la France il ne veut pas prévoir d'objections. Malgré le nombre des amis qu'il possède au Département des Affaires étrangères, il a eu soin de ne pas souffler mot de son

dessein avant de quitter Paris ; il est entièrement indépendant du gouvernement impérial auquel il ne demande rien, et qui n'a pas eu à prendre la moindre parcelle de responsabilité. Le fondateur est donc bien persuadé que son action ne sera pas contrariée. De fait le consul Sabatier s'est tout de suite montré sympathique et même — sans intervenir à titre officiel — s'est rendu « auprès du Vice-Roi pour l'encourager dans sa résolution » (1). Lesseps, en revanche, s'attend à l'hostilité de l'Angleterre et dès le principe se met en devoir de la combattre, croyant pouvoir bientôt la dissiper. Son premier entretien avec le consul anglais, Bruce, lui paraît rassurant. Le lendemain, le Vice-Roi fait part de son initiative à tout le corps consulaire. Lesseps est présent, et la déclaration de Mohammed-Saïd le surprend ; il ne l'attendait ni si rapide ni si claire. Mais il constate avec satisfaction que l'accueil est dans l'ensemble approbateur. Seul le représentant de la Prusse a fait des objections : c'est un esprit chagrin « qui trouve à redire à tout ». Bruce, faute d'instructions, ne croit pas pouvoir engager le gouvernement de Londres, mais il donne à tous, et notamment à son collègue français, l'impression d'être « personnellement favorable ». Lesseps n'est pas pourtant sans percevoir chez le consul d'Angleterre quelque trace d'embarras : il voudrait détruire dans l'œuf les préventions possibles. Aussi, quarante-huit heures plus tard, remet-il à Bruce une note persuasive. En même temps, pour fortifier sa position en Angleterre il s'adresse à l'un des hommes les plus éminents, les plus courageux de son temps, à l'apôtre du libre échange, Richard Cobden. Sa lettre est devenue célèbre : « Je viens, comme ami de la paix et de l'alliance anglo-française, vous apporter une nouvelle qui contribuera à réaliser cette parole : *Aperire terram gentibus.* » Parole qui sera désormais sa devise. A son appel l'illustre Anglais fera la sourde oreille. Non qu'il croie difficile la realisation matérielle du Canal ; mais il est convaincu que les dangers de la Mer Rouge et de l'Océan Indien empêcheront la majorité des navires d'emprunter la nouvelle route, qu'il regarde par conséquent comme inutile. Peut-être aussi pressent-il l'attitude négative que va prendre le gouvernement britannique.

Quant à Bruce, il ne lui faudra pas longtemps pour démentir les premières prévisions de Sabatier. Il n'attend pas les instructions

(1) Sabatier à Drouyn de Lhuys, 2 décembre 1854.

du Foreign Office pour prendre de lui-même position. Le consul général d'Angleterre n'est pas un vieux fonctionnaire blanchi sous le harnais : il est jeune, plein d'idées et de vitalité. Cadet de grande famille, frère d'un Vice-Roi des Indes, appelé à faire lui-même une brillante carrière, il possède à Londres des relations et du crédit. Il ne craint pas d'exprimer son sentiment : son optique est d'ailleurs celle qui depuis Bonaparte — pour ne pas remonter plus loin — guide la diplomatie anglaise tout entière. Tout de suite le projet de Lesseps lui est apparu comme dangereux : Bruce a senti, du moins a cru sentir, qu'il risquait de porter atteinte à l'un des principes essentiels de la politique anglaise, qui veut « que le lien unissant l'Orient à l'Occident demeure aux mains d'une Puissance neutre et non agressive » (1). Malgré les assurances de Lesseps, il lui semble bien difficile « d'écarter, d'un projet déclaré commercial, toute considération politique » (2). Il éprouve aussitôt les soupçons qui inspireront toute l'action de l'Angleterre à l'égard du Canal de Suez. Il voit du premier coup d'œil que l'indispensable neutralité de la voie nouvelle posera un délicat problème, et il pense que toute la question devrait être traitée, non pas en Egypte, mais à Constantinople. Comment pourrait-on s'en remettre au Vice-Roi pour décider d'un travail qui barre la seule route par où les Turcs puissent entrer dans leur province d'Egypte ? Le premier, Bruce attire l'attention du Foreign Office sur les terres concédées à l'entreprise de Ferdinand de Lesseps et sur l'établissement de colonies étrangères qui dans son opinion ne devraient en aucun cas être tolérées. Mais le Cabinet de Londres, qui plus tard adoptera chacun de ces points de vue, laisse pendant plusieurs semaines son agent sans instructions officielles.

Trois semaines ne sont pas écoulées que, toujours de sa propre initiative, le consul se met en campagne contre le Canal de Suez avec une vigueur qui frise déjà la violence. Il n'aborde pas le Vice-Roi de face. C'est sur son entourage qu'il préfère agir, le pressant d'ouvrir les yeux du Prince et de lui faire comprendre qu'en persévérant dans son idée, il joue son trône. En octroyant la concession, le Vice-Roi, soutient-il, a outrepassé les droits qu'il tient de conventions garanties par les Puissances ; ni ces Puissances ni la Porte ne sauraient le tolérer. C'est pour le Pacha d'Egypte une question de vie ou de mort. Aussi bien, rien ne pourra

(1) Bruce à Clarendon, 3 décembre 1854.
(2) Bruce à Clarendon, 18 février 1855.

se faire sans l'autorisation du Sultan — et Lord Stratford de Redcliffe « souverain maître à Constantinople », saura bien forcer la Porte à la refuser (1). Ces approches par personnes interposées déplaisent fort à Saïd qui, froissé, refuse d'en tenir compte. Bruce vient donc le voir, développe ses arguments et dévoilant avec une franchise rare en diplomatie le fond de sa pensée, lui reproche longuement ses sympathies à l'égard de la France. Lui faisant le plus noir tableau des responsabilités qu'il assume et des risques qu'il court, il conclut en lui découvrant de sombres perspectives : « Prenez garde, Altesse, l'alliance de la France et de l'Angleterre ne tient qu'à un fil ; ce fil vous risquez de le rompre. »

Devant ces prédictions sinistres et ces menaces peu déguisées, le Vice-Roi demeure très ferme. Bien des hommes réputés pour leur force d'âme se seraient sans doute montrés moins courageux. Le courage de Saïd, en vérité, lui vient surtout de la confiance qu'il met dans l'appui de la France, appui dont il ne doute pas et dont il est convaincu qu'il sera décisif si jamais le besoin s'en fait sentir. Lesseps, bien entendu, ne manque pas et ne cessera jamais d'entretenir chez lui cette assurance ; pour sa part cependant, le fondateur espère bien n'avoir pas à en administrer la preuve. Il ne veut pas, du moins en l'état présent des choses, solliciter l'intervention de son gouvernement. Il veut éviter tout conflit diplomatique, voire même tous pourparlers officiels. Il compte bien sur l'appui moral et sur la sympathie de l'Empereur, mais — écrit-il — « pour que cet appui soit dans la suite plus patent, pour ne pas le contrarier, il me paraît que je dois chercher à conserver à notre affaire son caractère d'initiative égyptienne en dehors des complications de la politique européenne. C'est ce que j'avais compris dès le début, ce qui a commencé la réussite et ce qui pourra l'assurer... Les Puissances accepteront un fait accompli ; elles ne se mettront jamais d'accord pour le provoquer ».

Déjà pourtant le consul général de France commence à ressentir quelques hésitations. Il se demande ce que pense réellement le gouvernement impérial. Les instructions de Drouyn de Lhuys ne tarderont pas à le lui dire : nous apprécions — écrit le ministre français des Affaires étrangères — la grandeur et

(1) Sabatier à Drouyn de Lhuys, 31 décembre 1854. — Lord Redcliffe était l'Ambassadeur d'Angleterre.

l'utilité de l'entreprise tentée. Mais il importe de lui laisser son caractère privé. « Tout en ne dissimulant nullement qu'elle a nos sympathies, vous ferez bien... de vous abstenir d'y engager la responsabilité du consulat général ». L'action du représentant de la France en Egypte se trouve ainsi, non pas désapprouvée, mais étroitement limitée. Lesseps ne s'inquiète guère de cette réserve qu'il juge naturelle.

Il faut cependant obtenir la sanction du Sultan. Pour expliquer les choses à Constantinople, Saïd a tout naturellement fait choix de Ferdinand de Lesseps lui-même. Malgré l'autorité du mandataire, la tâche va être singulièrement plus rude qu'il ne l'escompte. Elle serait facile si le Vice-Roi ne dépendait que du bon vouloir d'un suzerain vraiment indépendant. Mais c'est bien loin d'être le cas. Le Sultan et son gouvernement ont depuis longtemps perdu la forte position qu'ils ont jadis occupée en Europe Balkanique, en Asie Mineure et Méditerranéenne et en Afrique du Nord. La Turquie n'est plus qu'une façade. Façade d'un édifice lézardé de toutes parts, sapé jusque dans ses fondements. Constantinople est entièrement dominé par des influences étrangères rivales. La lutte pour ou contre le Canal de Suez est un épisode de cette rivalité : pour en bien saisir l'origine et le déroulement, il faut connaître les forces politiques qui se heurtent alors sur les côtes du Bosphore ; il faut aussi se faire une idée claire des liens qui, pendant la première moitié du XIXe siècle, se sont en fait et en droit noués, ou dénoués, entre l'Egypte et la Turquie, entre elles et les Puissances. Il faut remonter un peu dans le passé qui seul explique ce qu'est devenue la Turquie et ce que sera son attitude vacillante à l'égard de Ferdinand de Lesseps.

***

L'alliance franco-turque a été pendant trois cents ans un dogme fondamental de la politique française d'ancien régime. A maintes reprises l'Empire Ottoman a été pour la France un précieux contrepoids à la pression des Habsbourg et jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, en dépit du reflux ottoman commencé dès longtemps, la Turquie a été regardée comme un facteur essentiel de l'équilibre européen et méditerranéen.

Mais le monde évoluait. A Constantinople, diverses influences avaient grandi, se substituant à celle autrefois décisive de la

France. La principale était celle de la Russie : après la paix de Kaïnardji, en 1774, le Tsar était devenu « l'arbitre de la paix ou de la guerre, l'âme des affaires les plus importantes » de l'Empire Ottoman. La Russie ne procédait pas seulement par la voie de sa diplomatie : à la veille de la Révolution française, la Turquie attaquée par elle et par l'Autriche semblait perdue. Elle fut sauvée, à sa propre surprise et contre toute attente, par la Révolution même : l'Empereur Léopold II, craignant les contre-coups en Europe des événements de France, fit brusquement la paix, ne gardant presque rien de ses conquêtes. La Russie traita plus tard, ne conservant guère que la Crimée. La Turquie devait son salut à une sorte de miracle ; mais son destin semblait écrit et chacun escomptait sa mort. La pression extérieure qu'elle subissait depuis si longtemps se faisait de plus en plus forte et paraissait condamner à bref délai un Empire épuisé.

L'immense territoire allant des côtes marocaines jusqu'au Golfe Persique et du Nil au Danube échappait par son étendue même aux mains généralement amollies des souverains ottomans. Ce n'est pas que les sultans qui s'étaient succédé pendant deux siècles sur le trône impérial eussent tous été des hommes sans valeur. Tant s'en faut. Plusieurs d'entre eux furent des esprits éclairés et des âmes vaillantes. En outre, une dynastie de grands vizirs, les Kœprüli, avait fourni au pays plusieurs ministres de haute qualité. Mais certains vices profonds affectaient la structure de l'Empire, ébranlant l'efficacité du pouvoir, le loyalisme des sujets, le courage des combattants. Le despotisme absolu du sultan — dégénérant souvent en despotisme de sérail et parfois de harem — faisait de tous les sujets des serviteurs, voire des esclaves, sans volonté ni consistance, sans caractère ni dignité. A tous les degrés de la hiérarchie administrative régnaient l'intrigue, la corruption, la vénalité, produits normaux d'un étatisme trop poussé. Ils ne choquaient personne tant l'immoralité générale les trouvait naturels. L'absence presque complète d'une instruction véritable, un enseignement religieux d'un formalisme étroit, entretenaient partout l'ignorance. Les fondements élémentaires de la civilisation étaient presque inconnus, toutes les conditions d'un Etat social et politique solide manquaient. Le Coran ne constituait pas seulement une école de piété ; il servait de seule base au droit, ce qui interdisait toute évolution, tout progrès des principes juridiques et des coutumes.

Les progrès intellectuels et techniques étaient également difficiles : la langue turque, alors mal connue des Ottomans eux-mêmes, ne s'adaptait pas aux exigences de la logique et de l'exactitude — et faute de moyens d'expression, les esprits demeuraient fumeux.

Mais il y avait plus grave encore : c'était l'absence de tout sentiment national. Les diverses fractions du vaste Empire n'avaient entre elles d'autre lien que leur commune soumission à la toute puissance du sultan. Cette puissance s'était imposée par la force et la force s'était étiolée. Aucun patriotisme ottoman ne favorisait l'exercice de l'autorité centrale, dans un très vaste empire où l'absence de communications faciles permettait mal au souverain de faire parvenir ses ordres, plus mal encore d'en assurer l'exécution. En revanche, dans beaucoup des provinces de cet empire naissait et grandissait une sorte de patriotisme local qui portait à la dissidence et à la sécession : les chefs locaux, les gouverneurs s'étaient soustraits peu à peu à l'autorité de Constantinople et leurs administrés tendaient à devenir leurs sujets. Ainsi s'épanouissaient les forces dislocatrices de l'Empire tandis que se dissolvaient les forces matérielles et morales qui avaient aggloméré sous la férule du sultan des territoires trop étendus, disséminés sur trois continents. L'armée, autrefois grand ressort de la puissance ottomane, avait perdu sa valeur ; mal composée, mal équipée, mal commandée, elle ne se signalait plus par son courage. Le corps des Janissaires lui-même, autrefois le meilleur soutien de l'Empire, ne terrorisait plus que les honnêtes gens, et le sultan lui-même.

Il n'est donc pas surprenant que, dans les dernières années du règne de Louis XV, la pensée soit venue à plus d'un homme d'Etat européen de profiter de la décomposition de l'Empire Ottoman et d'en partager les dépouilles. Ceux que tourmentait ce dessein tournaient tout naturellement leurs regards vers l'Egypte. L'éloignement de cette région, sa turbulence anarchique, les mauvais traitements infligés aux négociants français établis au Caire et à Alexandrie, le grand intérêt commercial du pays, sa position géographique incomparable, enfin et surtout l'importance stratégique de la route des Indes dont l'Egypte détient la clé — formaient un ensemble de facteurs où les partisans d'une occupation militaire trouvaient un riche arsenal d'arguments. A la fin du XVIIIe siècle, les temps semblaient venus. « L'Egypte

n'est plus aux Turcs ; le Pacha n'y est rien ; elle n'appartient à personne », répétait-on. A personne, en effet ; les voyageurs français qui visitaient l'Egypte à cette époque confirmaient ce jugement. Le Pacha, gouverneur nommé par le Sultan, n'était qu'un figurant, captif impuissant de vingt-quatre Beys entre lesquels la Porte avait imprudemment divisé l'administration du pays, fonctionnaires devenus des seigneurs féodaux qui eux-mêmes dépendaient souvent des quelques milliers de Mamelouks constituant leur milice. Le gouvernement, l'administration, ne relevaient d'aucun principe de civilisation. L'art de gouverner ne consistait qu'à « prendre de l'argent et à donner des coups de sabre ». Aucune sécurité, aucune justice, partout le vol, la bastonnade, le meurtre. Et Constantinople fermait les yeux, n'osant ni ne pouvant intervenir.

A travers cet état de choses barbare, l'Egypte cependant conservait une activité commerciale assez intense, et les Français, bien que fort peu nombreux, en avaient leur bonne part. Mais ils exerçaient leur négoce dans des conditions difficiles, parfois périlleuses. Aussi de vives doléances arrivaient-elles à Paris — plaidant avec force en faveur d'une intervention politique ou militaire. Mais à ces motifs s'en ajoutait un autre, de haute portée politique, qui se révéla beaucoup plus décisif : la conviction que la conquête de l'Egypte était le plus rude coup que l'on pût porter à l'Angleterre. L'importance pour les Anglais de la communication Méditerranée-Mer Rouge semblait si évidente qu'aucun Français averti ne pouvait croire que l'Angleterre ne cherchât pas à se l'assurer. Le gouvernement de Londres, au vrai, n'y songeait pas encore. Mais beaucoup de Français étaient convaincus que le seul moyen d'éviter une occupation anglaise de l'Egypte était de prendre les devants (1).

C'est à quoi le Directoire va se résoudre. Un travail d'exceptionnelle qualité, œuvre du consul général de France en Egypte, Charles Magallon, apporte à Talleyrand des suggestions précises et vigoureuses. Le ministre les retient et les reproduit en grande partie quelques jours plus tard dans le Mémoire qu'il soumet aux Directeurs et qui fait décider l'expédition d'Egypte. La semence est tombée dans un terrain propice. Mais tous les motifs invoqués par Magallon seraient sans doute demeurés stériles s'il ne s'y

(1) F. Charles-Roux. « Les origines de l'expédition d'Egypte ». Paris 1910.

ajoutait l'ambition de Bonaparte, désireux d'acquérir dans un Orient de légende une gloire nouvelle, supérieure — croit-il alors — à toutes celles que peut lui réserver l'Europe. L'expédition d'Egypte, c'est le renversement d'une politique orientale poursuivie sans discontinuité depuis près de trois siècles. Renversement brutal, bien qu'il soit le fruit d'une longue gestation qu'explique la décadence de notre ancienne alliée. Talleyrand s'applique à atténuer le caractère de la décision prise. A l'entendre, si la France conquiert l'Egypte, ce sera « pour la Porte, pour déjouer les intrigues anglaises et russes... en ce malheureux pays ». La Turquie prend une autre vue des choses ; sa réplique presque immédiate est une déclaration de guerre.

La tentative de Bonaparte en Egypte a échoué — du moins sur le plan militaire, car elle a d'autre part semé les germes d'une moisson merveilleuse que la dynastie de Mohammed-Ali a eu l'intelligence de savoir cueillir. Mais en dépit de l'échec, le rêve oriental ne cesse de hanter le futur empereur. L'opinion britannique le sent bien. Elle ne l'oubliera pas ; pendant presque tout le XIX[e] siècle elle en conservera le souvenir brûlant ; associant jusqu'à les confondre l'idée d'une route des Indes par la Mer Rouge et celle d'une présence française en Egypte, elle demeurera convaincue que l'une et l'autre ont pour seule origine la volonté de détruire l'empire britannique. Ce souvenir, cette conviction, justifiés au temps de Bonaparte, persistèrent longtemps après avoir perdu leur raison d'être. Ils donnent la clé de la politique anglaise à l'égard de Ferdinand de Lesseps. Ils expliquent aussi en partie les sentiments de la Porte.

Cependant la désagrégation de l'Empire Ottoman s'accentue. Aussi la vieille idée du partage prend-elle corps à nouveau. La lutte d'influence ou de conquête se poursuit et aux environs de 1830 l'Empire russe apparaît comme le grand vainqueur. La libération des Roumains, des Serbes et des Hellènes n'a été pour le Tsar qu'un prétexte à devenir en fait le maître de trois nouveaux Etats. Pour mieux faire tolérer par l'Europe les avantages qu'il s'attribue ainsi, il ne lui déplaisait pas de voir d'autres pays suivre, plus modestement, son exemple. L'Angleterre ne se laisse pas tenter. Elle a certes profité des circonstances pour se rendre maîtresse de quelques bases navales sur la route des Indes. Mais elle domine les mers en tout état de cause et sa présence sur le rocher d'Aden ou dans les Iles Ioniennes paraît aux Turcs le moindre

mal. Quand ils combattaient en Egypte pour en chasser Napoléon, les Anglais ont bien éprouvé quelque tentation d'y rester pour leur compte, mais ils n'y ont pas succombé ; et un peu plus tard les armes de Mohammed-Ali n'ont pas permis à la tentation de renaître. Le gouvernement de Londres a, d'autre part, coopéré à l'indépendance grecque ; mais il a manœuvré avec habileté et, a réussi, sans se brouiller avec la Porte, à prendre en Grèce une influence qui fait échec à celle du Tsar. Il recueille le fruit de ses attitudes modérées — et conserve à Constantinople du crédit.

La France, elle, n'a rien gagné. Désintéressée en Orient depuis la chute de Napoléon, elle a espéré trouver sur le Rhin une contre-partie aux profits réalisés par d'autres en Turquie. Mais la réaction de la Prusse, faiblement combattue par les Puissances, l'en a frustrée. C'est pour compenser cet échec dans l'esprit d'une opinion publique excitée et déçue, que le roi de France et ses ministres décident de conquérir Alger. En théorie, c'est une part du démembrement turc que s'adjuge la France. En fait, chacun le sait, l'Algérie d'alors n'appartenait guère au Sultan, beaucoup moins encore que les provinces balkaniques ou que l'Egypte. La ville d'Alger n'était qu'une bourgade misérable, soumise au despotisme cruel d'une oligarchie étrangère, et dont les habitants vivaient du brigandage qu'ils exerçaient en Méditerranée. Sa prise par un Etat civilisé était assurément un service rendu à l'humanité, une modeste et salutaire opération de police internationale — amorce, il est vrai, d'une grande œuvre. La Turquie néanmoins marqua son amertume.

Ainsi en 1830 le partage — objet depuis si longtemps des craintes et des convoitises de tous les grands Etats — n'a pas encore eu lieu, à proprement parler. Mais le morcellement de la Turquie est déjà opéré sur une grande échelle et les puissances ont leurs zones d'influence ou d'occupation où se heurtent leurs intérêts contraires. La disparition totale et définitive de l'Empire Ottoman est presque partout considérée comme certaine. L'homme qui règne alors sur cet Empire en dissolution est pourtant une personnalité très forte. Mahmoud II est par certains côtés un barbare. Despote irritable et sanguinaire, il manque de mesure, de culture et parfois de jugement. Mais il a l'esprit ouvert, une sincère volonté de réformer les mœurs arriérées ou vicieuses de son entourage, et de civiliser son pays. Il a surtout une rare

fermeté d'âme dont il a donné un témoignage particulier lorsqu'il a décidé de régénérer son armée et d'en finir avec les Janissaires. Malheureusement, en détruisant cette soldatesque odieuse, en attaquant le fanatisme religieux qu'elle représentait, Mahmoud se trouve avoir sapé les fondements mêmes de son autorité. Il ne les a remplacés par rien ; ni la religion de la patrie, ni celle de l'Etat — si ç'en est une — n'étaient encore mûres en Turquie. D'ailleurs en voulant introduire dans son Empire la civilisation européenne, le Sultan, avec plus d'énergie que de jugement, s'attache à des détails accidentels plutôt qu'à la substance même de cette civilisation ; ses efforts entêtés n'arrêtent pas la décadence. C'est dans cet état que la Turquie va subir une nouvelle et redoutable attaque. Elle ne vient pas cette fois d'Europe, mais d'Egypte.

Sous l'action d'un chef assez extraordinaire, cette province tant disputée a bien changée depuis les premières années du XIXe siècle : Mohammed-Ali, petit commerçant macédonien, enrôlé dans les armées du Sultan pour combattre Bonaparte, a vite fait son chemin. Les notables locaux l'ont proclamé Pacha et sous sa poigne le pays anarchique est devenu aussi sûr, aussi ordonné, aussi uni qu'il était chaotique et divisé. Là où, dans une confusion sanguinaire, une série de roitelets inconsistants faisaient règner la terreur et ne cessaient de se détruire les uns les autres, un seul homme maintenant commande en maître absolu. C'est, il est vrai, par la suppression brutale de ses rivaux que Mohammed-Ali a conquis le pouvoir et consolidé sa domination. Mais ces procédés étaient excusables — ou nécessaires — dans un pays non encore civilisé et le jugement que l'on peut porter sur eux ne dépend que de la valeur de l'œuvre qu'ils ont permis d'accomplir. Or cette œuvre, malgré ses lacunes et ses tares, est ici remarquable. Dans tous les documents, ce Pacha illettré, guidé par un instinct généralement très sûr, servi par une volonté de fer, a créé, réformé, organisé, introduisant en Egypte les éléments d'une civilisation matérielle et même intellectuelle. Voyant loin et grand il a fait de l'Egypte une nation.

Pendant longtemps, il a mis sa force au service de l'Empire Ottoman. Ses velléités d'indépendance cependant datent de loin ; avec le temps et le succès, elles s'accentuent et parfois le rêve d'un vaste empire arabe vient caresser l'esprit du Vice-Roi d'Egypte. En attendant, son désir, plus réalisable et plus précis,

est de gouverner la Syrie — ou même d'y régner. Changeant complètement de tactique, il cesse tout concours à l'Empire et guette une occasion propice. Il n'attend pas longtemps et bientôt l'épuisement de la Turquie l'incite à passer à l'attaque. Son action va déterminer des crises générales d'une extrême gravité.

Les événements qui vont suivre n'ont pas seulement failli prendre une tournure de tragédie européenne ; ils ont par leur importance modifié au milieu du siècle les situations respectives des Puissances en Turquie et largement contribué à créer en Egypte et à Constantinople le climat politique qu'y a trouvé Lesseps. Ils ont amené la fixation des rapports du Sultan avec le Pacha d'Egypte et ainsi directement influé sur les conditions d'établissement du Canal de Suez. Enfin, ils ont eu pour protagoniste celui qui plus tard devait être le plus violent et le plus puissant ennemi de Ferdinand : Palmerston. A suivre cet homme d'Etat au cours d'une grande négociation où il joua le premier rôle, on mesure mieux ce que fut le mérite de Lesseps venant à bout d'un pareil adversaire.

***

En 1831, prétextant de différends avec le Pacha d'Acre, Mohammed-Ali lança contre les provinces qu'il convoitait une armée de trente mille hommes commandée par son fils et organisée à l'européenne par les soins d'un ancien officier français du Premier Empire, Sève, devenu célèbre sous le nom de Soliman Pacha. Ibrahim, défaisant les troupes turques, s'empare de Damas et conquiert la Syrie. Puis passant en Asie Mineure et poursuivant ses succès, il menace le Bosphore. Le Sultan terrifié fait appel à l'Europe. Saisissant promptement l'occasion qui s'offre à elle d'affermir encore sa position en Turquie, la Russie envoie vingt-cinq mille hommes contre Ibrahim, qui s'arrête. Cette intervention russe fait trembler l'Europe occidentale. L'Empire Ottoman est doublement menacé — par le Pacha et par le Tsar. Mais les réactions des Puissances sont diverses. Pour la France, un peu prise au dépourvu par les faits, le problème n'est pas de sauver la Turquie des entreprises de Mohammed-Ali. Au contraire, l'opinion française s'est engouée du Pacha d'Egypte avec une passion singulière et quasi unanime. Ce n'est nullement l'intérêt de la France qui s'exprime ; c'est son cœur. Le pays dans son enthou-

siasme sincère ne calcule pas un bénéfice, ne cherche pas un avantage, il subit une attraction sentimentale. Il est attiré par l'Egypte lumineuse, évocatrice de grands souvenirs, terre de gloire que depuis Bonaparte les Français ont appris à connaître, à aimer, où nos soldats et nos savants ont laissé d'ineffaçables traces, où nos compatriotes reçoivent le plus cordial accueil. Mais autant que par l'Egypte elle-même, il est séduit par le pittoresque Pacha dont la figure est de son vivant même devenue légendaire. On admire la fulgurante carrière, la personnalité vigoureuse et attachante de cet illettré de génie. On apprécie ses qualités réelles ; on lui en prête d'imaginaires. Mohammed-Ali apparaît comme une réplique moderne d'Alexandre le Grand, comme une sorte de surhomme dont il serait insensé de contrecarrer les projets parce qu'il les exécutera envers et contre tous. Faut-il ajouter qu'il est l'ennemi de l'Angleterre, ce qui suffit à lui assurer la faveur de beaucoup de nos compatriotes. Cédant à l'entraînement général, le gouvernement de Louis-Philippe est prêt à soutenir le Pacha.

Par la paix de Kutayé, à laquelle la France contribue largement, Mohammed-Ali obtient le gouvernement de la Syrie. Troupes égyptiennes et troupes russes se retirent. Mais tout n'est pas fini : la Russie prenant sa revanche sur la diplomatie française, conclut avec la Porte un traité (Unkiar-Skelessi, juillet 1833) par lequel il est entendu qu'elle fournira au Sultan toutes les forces militaires et navales dont il aura besoin. C'est presque exactement mettre la Turquie sous le protectorat du Tsar. L'émoi redouble dans toutes les capitales. L'Europe entière craint un conflit qui, naissant en Orient, risquerait de s'étendre, et malheureusement cette crainte commune de la guerre ne suffit pas à en écarter le spectre. Le Tsar cependant est un peu revenu de ses ardeurs belliqueuses ; il se demande s'il ne s'est pas imprudemment engagé envers la Porte et commence à redouter un conflit armé qui serait « la guerre de tous contre la Russie ». En revanche, Lord Palmerston, qui dirige le Foreign Office, a sur le problème oriental des idées très personnelles, extrêmement différentes des vues françaises : il va les défendre avec son habituelle vigueur. C'est une individualité puissante, et un bien dangereux adversaire, que cet aristocrate de vieille souche qui, maître presque absolu de la diplomatie anglaise, sera pour Ferdinand de Lesseps l'ennemi n° 1. Préparé presque dès l'enfance aux luttes politiques

qu'il aborde très jeune, il continuera de les soutenir avec force et succès à quatre-vingts ans passés. Tempérament robuste de gentilhomme campagnard — quelques semaines avant sa mort il galope derrière le renard et les chiens pour se délasser de son labeur ministériel — il possède à un haut degré les aptitudes les plus diverses : intelligence ouverte et souple, parole aisée, brillante, pleine de saillies et d'humour, mise au service d'une volonté impérieuse et têtue et d'une passion fougueuse pour la grandeur de l'Angleterre. Prodigieusement sûr de lui, se faisant lui-même ses opinions et les défendant, justes ou fausses, avec une opiniâtreté agressive, il prend avec un calme déconcertant les responsabilités et les risques. Il le fait avec joie, en joueur adroit, tenace, confiant dans sa force et dans son étoile. Car il possède au maximum le don que Mazarin prisait entre tous : le bonheur. Au cours d'une carrière gouvernementale de près d'un demi-siècle (il a été quarante-cinq ans ministre, dix ans premier ministre) il ne connaît pour ainsi dire pas l'échec. Le seul — à très peu près — qu'il subira lui sera infligé par Ferdinand de Lesseps : mais il aura la fortune de mourir quelques mois avant que sa défaite ne soit certaine et consommée.

Il n'a pourtant pas que des qualités. Metternich est assurément injuste quand il ne veut voir en lui qu'un « homme de parti passionné » dont « la présomption et la naïveté, l'audace et la gêne sont le caractère distinctif »; Palmerston n'est pas un naïf et ne connaît guère la gêne — sauf pour l'imposer aux autres. Mais il est en effet partisan passionné — si l'on entend par là qu'il prend avec violence le parti de son pays, qu'il est convaincu d'incarner et dont l'intérêt constitue pour lui la loi du monde. Plein de sang-froid dans l'action, il perd parfois le contrôle de lui-même dans le discours. Il aime la bataille et la discussion au point de perdre souvent de vue le but définitif et pratique. Il fait de la politique, dit son interlocuteur Guizot, « comme les théologiens font de la controverse, possédés du désir d'avoir toujours et pleinement raison ». Il est d'ailleurs « susceptible et taquin », recherchant le plaisir de la vengeance autant que le succès. Ces défauts trouvaient chez ses adversaires même des censeurs indulgents : les Français étaient sensibles à son esprit, à sa gaieté, à sa grâce de gentilhomme. Ils ne se défendaient pas, le plus souvent, d'avoir « un certain tendre » pour lui — comme le constate Mérimée. Quant à ses compatriotes, ils étaient presque

toujours conquis : s'il inquiétait une minorité de sages, il « enchantait l'Anglais moyen ».

A peu près seul parmi les hommes d'Etat d'Europe, Palmerston aborde la question d'Orient avec une triple conviction négative : il ne croit pas à la force de Mohammed-Ali ; il ne croit pas que la France aille jusqu'à entrer en guerre avec l'Europe pour soutenir son protégé ; il ne croit pas à une intervention directe et isolée de la Russie en Turquie. Sur ces trois points, sa certitude, si peu partagée, si discutée par d'autres, est absolue. Rien ne l'ébranle et sur elle il fondera solidement sa politique. Il ne croit pas au Pacha d'Egypte : il ne l'aime pas non plus. L'Angleterre, on s'en souvient, a dès l'origine été hostile à Mohammed-Ali : il est appuyé par la France, et ce patronage suffit à le rendre insupportable à Palmerston. Certes l'Angleterre est en principe, sinon l'alliée, du moins l'amie de la France de Louis-Philippe. Mais, poussant à l'extrême une tendance du caractère anglais, Palmerston subordonne les principes aux cas d'espèce.



Dans la crise orientale de 1840, — comme plus tard dans l'affaire de Suez — Palmerston a été à diverses reprises emporté par une véritable passion gallophobe. « Le désir des Français — dit-il lui-même — est que le règlement final de la question d'Orient ne paraisse pas avoir été arrêté sans leur concours ; mais j'ai justement le désir qu'il paraisse en être ainsi. » Il ne donne pas seulement l'impression de combattre le Pacha d'Egypte, mais d'en vouloir spécialement à la France. Son tempérament querelleur n'est pas une explication suffisante. Au vrai, Palmerston considère toujours la France, malgré « l'entente cordiale », comme la grande et dangereuse rivale et sa prépondérance éventuelle en Orient comme un désastre. Il se méfie des intentions françaises : dès le principe, il n'a pas caché cette inquiétude à notre ambassadeur. « Est-ce que la France ne serait pas bien aise de voir se fonder en Egypte et en Syrie une puissance nouvelle et indépendante qui fût presque sa création et devînt nécessairement son alliée ? Vous avez la régence d'Alger. Entre vous et votre alliée d'Egypte, que resterait-il ? Presque rien, ces pauvres Etats de Tunis et de Tripoli. Toute la côte d'Afrique et une partie de la côte d'Asie sur la Méditerranée depuis le Maroc jusqu'au Golfe

d'Alexandrette seraient en votre pouvoir ou sous votre influence — cela ne peut nous convenir. » C'est le nœud du drame — comme ce sera le nœud de la question de Suez. Palmerston, plus imprégné du passé que pressentant l'avenir, n'a pas compris les changements intervenus dans les préoccupations dominantes des grandes Puissances et dans leurs forces respectives. Il voit encore dans la France de Louis-Philippe celle de Napoléon Ier. Il se rend mal compte de ce qu'est devenue la Russie et du danger qu'elle menace de constituer pour l'Empire Britannique en Asie. C'est la France qui est à ses yeux le grand péril. « Nous n'aurons pas la guerre avec la France en ce moment, — écrit-il — mais nous devons préparer nos esprits à l'avoir un jour ou l'autre. Tous les Français ont le désir d'étendre leurs possessions territoriales aux dépens des autres nations et ils sentent tous... que l'Angleterre est un obstacle à de tels projets... C'est l'affaire des autres nations de ne pas fermer les yeux à la vérité et de prendre prudemment leurs précautions. » La vérité de Palmerston est une erreur. La France de 1840 n'a aucune visée territoriale en Orient. Les idées de conquête égyptienne sont depuis longtemps abandonnées. Mais Bonaparte est encore dans toutes les mémoires ; la prise d'Alger ne date pas de loin ; et pendant le premier tiers du siècle notre politique orientale a trop souvent varié pour que la méfiance anglaise n'ait pas de fortes excuses. Au surplus, Palmerston est persuadé qu'en combattant le Pacha, en contrecarrant l'influence française en Egypte, non seulement il sert les intérêts de son pays, mais qu'il peut le faire sans nuire sérieusement aux bons rapports de l'Angleterre et de la France. Avec la merveilleuse confiance en soi et en ses opinions qui le caractérise, Palmerston ne cesse de répéter que « la France demeurera tranquille et ne fera pas la guerre ». Quant à la Russie, il ne la craint pas davantage car il sait qu'elle n'est pas prête et qu'elle non plus ne fera pas la guerre.

C'est un fait — écrit-il — dont il faut profiter. Son assurance déconcerte une grande partie de l'opinion anglaise, beaucoup de ses collègues réprouvent sa politique. Mais son calme, sa résolution, son autorité impérieuse en imposent et presque toujours rallient les hésitants. Semblable sur ce point à Ferdinand de Lesseps, Palmerston sait admirablement ce qu'il veut et ce qu'il ne veut pas. « On entrevoit souvent qu'il n'a pas raison — dit Guizot — mais... pour se refuser à ce qu'il fait il faudrait faire

autre chose. Bien peu d'hommes s'y décident. » Le futur ennemi de Lesseps est un rude adversaire.

En France, on l'a vu, les idées sont exactement à l'opposé de celles de Palmerston. Elles s'expriment au Ministère, à la Chambre, dans la presse, avec une véhémence presque unanime. « Le gouvernement du Roi — écrit le Maréchal Soult, président du Conseil — a cru et croit encore que dans la position où se trouve Mohammed-Ali, lui offrir moins que l'hérédité de l'Egypte et de la Syrie jusqu'au Mont Taurus, c'est s'exposer de sa part à un refus certain, qu'il appuierait au besoin par une résistance désespérée dont le contre-coup ébranlerait et peut-être renverserait l'Empire Ottoman. » Ce thème est développé mille et mille fois sous toutes les formes. Mais ce ne sont pas ces raisons de caractère politique qui enflamment l'opinion française. A mesure que la Monarchie de Juillet s'affermit, le public français se laisse aller davantage aux sentiments, aux souvenirs, aux illusions qui l'attachent à Mohammed-Ali et à l'Egypte. Presque personne à Paris n'échappe à cette sorte de psychose collective. Guizot, Lamartine, Louis-Philippe lui-même, en ressentent un moment les effets. Le grand poète-orateur parle de dépecer la Turquie — lui qui sera un peu plus tard l'ardent et l'éloquent champion de l'intégrité ottomane.

Faut-il rappeler la succession fulgurante d'événements qui aux environs de 1840 stupéfia l'Europe et bouleversa la France ? L'offensive subite déclenchée par le Sultan contre son vassal à l'instigation de l'ambassadeur anglais Ponsonby ; l'écrasement des troupes turques par Ibrahim Pacha ; l'accord conclu sur l'initiative de Palmerston entre les grandes Puissances résolues à barrer la route aux ambitions de Mohammed-Ali, — accord dont la France était exclue ; l'expédition anglo-turque réduisant à néant les forces égyptiennes en Syrie ; la déchéance de Mohammed-Ali proclamée à Constantinople ; enfin l'explosion indignée de l'opinion française et les préparatifs belliqueux de Thiers devenu président du Conseil.

La brutalité de l'action anglo-turque indigne en France la presse et le public. Jamais peut-être depuis 1792 la nation ne s'est sentie aussi unanimement enflammée. Frémissant sous l'offense, elle brûle d'une fièvre patriotique qui la fait se précipiter vers la guerre contre l'Angleterre avec une sorte de passion. Animée d'un beau courage irréfléchi, la France bourgeoise de Louis-Philippe accepte l'idée de guerre et même assez générale-

ment l'appelle. « Le tonnerre du canon de Beyrouth trouve son écho dans tous les cœurs français — écrit Henri Heine — ...L'orage approche de plus en plus ». Et l'ambassadeur d'Angleterre à Paris fait savoir à son gouvernement que « la guerre n'est pas improbable ». Thiers voit mieux que personne le péril ; mais il éprouve un instinctif besoin d'être d'accord avec l'opinion, même excessive et imprudente.

Palmerston cependant, malgré l'énormité de l'enjeu, ne se départit pas de ses certitudes optimistes. Il est de plus en plus sûr de lui-même, de plus en plus confiant dans l'infaillibilité de ses prévisions, et ses succès entraînent maintenant à sa suite la grande majorité de ses concitoyens. Misant sur la suprématie de sa flotte, peut-être affronterait-il sans crainte un conflit général ; mais le fait est qu'il n'y croit pas. « Vous pensez que Thiers pourrait franchir le Rubicon. Je persiste à croire qu'il ne le voudra pas ou le ne pourra pas » — écrit-il au chargé d'affaires à Paris. Palmerston aura finalement raison. Mais ce sera de justesse, et uniquement dû à la volonté de Louis-Philippe. Sous l'influence du Roi, la France, modérant mais précisant son attitude, déclare aux puissances « que pour sa part elle ne pourrait consentir à la mise à exécution de l'acte de déchéance prononcé à Constantinople » (1). Elle est parfaitement désintéressée : « On ne saurait la soupçonner d'aspirer, en Orient, à des acquisitions de territoires. Mais elle aspire à maintenir l'équilibre européen » (1). Le gouvernement de Louis-Philippe n'exige rien d'excessif, mais précise fermement, sans élever la voix, ce qu'il regardera comme un casus belli. Le risque est gros, car Palmerston est plus hostile que jamais aux solutions françaises ; pour diminuer le danger, Louis-Philippe saisit la première occasion pour se séparer de Thiers dont les velléités belliqueuses l'inquiètent : Guizot, devenu ministre des Affaires étrangères, sera le vrai chef du Cabinet en attendant de l'être en titre. Mais en dépit de leur désir de paix, le souverain et son nouveau ministre persistent à mettre certaines limites infranchissables à l'effacement de la France. Ces limites seront respectées et, le Vice-Roi faisant preuve de sagesse, les Puissances négocient à Londres de nouvelles conventions relatives à leurs rapports avec la Turquie et à ceux de la Turquie avec l'Egypte. Sur leur initiative un firman turc du 23 mai 1941,

(1) Note du Gouvernement français au Gouvernement anglais, 8 octobre 1840.

pièce capitale, fixe les droits et devoirs respectifs du Sultan et du Vice-Roi : la dynastie de Mohammed-Ali conserve à titre héréditaire la Vice-Royauté d'Egypte. Les efforts de la France n'auront pas été vains.

***

Il n'en restait pas moins que la crise de 1840 avait singulièrement grandi l'influence anglaise en Orient. Dans le concert des Puissances, Palmerston avait pris en mains le bâton directeur. C'est lui qui avait mené toute la négociation, qui avait chassé d'Asie le Pacha d'Egypte et rendu la Syrie au Sultan. Seule d'ailleurs entre les grandes nations d'Europe l'Angleterre était presque sincère en parlant de l'intégrité ottomane, car elle voyait son intérêt dans cette intégrité : son objectif était d'empêcher toute autre Puissance d'occuper une partie quelconque de l'Empire ; il n'était pas d'en occuper une elle-même. Elle souhaitait de s'acquérir des mérites par de réels services rendus au Sultan, de prendre à Constantinople une situation prédominante pour y dicter ses volontés. Le succès de Palmerston dans l'affaire d'Egypte fit beaucoup pour obtenir ce résultat : dès lors l'impérieux appui anglais contrebalança, et au-delà, dans l'esprit de la Porte, la crainte de la Russie.

La position de la France était toute différente. Sa politique orientale avait été beaucoup plus versatile, beaucoup moins cohérente que celle d'aucune autre Puissance. Après trois siècles de fidélité française à l'alliance turque, Bonaparte avait brusquement rompu avec la tradition : il avait tenté de conquérir la plus belle parcelle de l'Empire Ottoman. La Monarchie de Juillet, tout en proclamant encore le vieux principe de l' « intégrité », avait pris parti avec véhémence pour le pacha contre le suzerain. Elle avait finalement sauvé le pacha : la Porte n'avait aucune raison de lui en savoir gré.

Avec l'avènement du Second Empire, l'influence française en Turquie, favorisée par les prestigieux souvenirs de l'histoire napoléonienne, se raffermit un peu : par une heureuse coïncidence, c'était le moment même où Lesseps entrait en scène. La minuscule et quasi ridicule affaire relative aux Lieux Saints de Palestine permit bientôt à cette influence française de remporter un succès dont le Tsar prit ombrage. « Querelles pour des places dans le

parvis ou dans le portique, pour des vanités de sacristie, pour des heures et pour des clés ». C'est de là cependant que naquit une guerre européenne. Guerre que l'Empire Français ne souhaitait pas : les considérations de haute politique invoquée vingt ans plus tôt par le duc de Broglie ne jouèrent dans l'esprit de Napoléon III aucun rôle déterminant. Pas davantage peut-être — bien qu'elles fussent partagées par beaucoup de Français — les vues qu'exprimait alors Lamartine, revenu de ses erreurs passées. Pages étonnantes où le poète fut bien, selon le mot de **Ferdinand de Lesseps, le « vates » :**

« Non, l'Europe n'en est pas réduite à se résigner à l'omnipotence de la Russie comme on se résigne à un fléau de la destinée. Le Nord, en débordant, s'est trompé d'heure. La Turquie n'est pas morte et l'Occident, prévoyant et ferme, défendra en Orient ces distributions de territoires et ces indépendances de race qui, si on les abandonnait chez un peuple, seraient bientôt anéanties chez nous... Le tocsin du péril de l'Europe a sonné à Saint-Pétersbourg... La Russie, qui s'étend depuis la Pologne jusqu'à la Perse et à la Chine, pèse déjà infiniment trop sur le globe. Si on ajoute à ce poids le poids de cent mille lieues carrées de l'Empire Ottoman en Asie et en Europe, c'en est fait de toute la balance des forces dans le monde : le plateau russe emporte pour jamais l'univers géographique et politique des peuples. Qu'on se représente, en effet, un czar qui recrute déjà son armée parmi 65 millions d'hommes, dont le seul métier, comme dans les steppes d'Attila, est de bien mourir à l'ordre du maître ; qu'on ajoute encore par la pensée à cette puissance de recrutement formidable les 40 millions de sujets ottomans... et qu'on y surajoute les 25 millions de Persans qui tremblent déjà devant les avant-postes de la Russie : 130 millions d'hommes dans une main despotique pour en opprimer 120 millions d'autres. Que devient la Mer Noire... que devient le Danube... l'Adriatique... la Méditerranée ? Que devient la France maritime ?... La France continentale ne peut plus faire un mouvement dans ses frontières sans rencontrer l'Allemagne, avant-garde de la Russie, ou sans se heurter à la Russie, réserve de l'Allemagne... Ce n'est plus la coalition accidentelle et passagère de 1815, c'est la coalition à perpétuité, dont une seule Puissance, la Russie, rédigera les clauses et donnera le mot d'ordre tous les soirs à l'Europe » (1).

(1) Lamartine. Histoire de la Turquie, 1855.

Ni le Cabinet de Londres, ni — après quelques hésitations — le Gouvernement Impérial à Paris n'avaient attendu les appels du poète pour mettre leurs forces au service de la Turquie « avant-garde de la liberté de l'Europe » contre la Russie. Mais c'était — du moins en France — pour des raisons moins profondes, d'allure moins prophétique. On en connaît les résultats. La victoire anglo-française de Crimée, réduisant pour une assez longue période l'influence russe à Constantinople, y grandit surtout le prestige de la France. Il semblait donc que la conjoncture fût éminemment favorable à Ferdinand de Lesseps dont l'action s'engageait précisément dans le même temps. Mais les succès de l'armée française n'avaient pas aboli en Turquie le souvenir du passé. La Porte demeurait méfiante à l'égard d'une France dont elle redoutait l'intimité avec l'Egypte. L'Angleterre entretenait avec soin chez elle ce sentiment. Car en dépit de la déjà vieille entente cordiale, en dépit de l'alliance militaire conclue pour le sauvetage de la Turquie, l'Orient continuait d'être le point névralgique de la rivalité entre les deux grandes Puissances. L'entente franco-anglaise née au début du règne de Louis-Philippe y constituait toujours la doctrine, elle s'y affirmait sur le plan verbal ; mais plus encore qu'ailleurs on l'ignorait volontiers sur celui des actes. C'est en Orient surtout que les hommes d'Etat britanniques éprouvaient envers la France une jalousie craintive. Leurs objections à l'égard du Canal de Suez varieront largement suivant les époques et ne seront pas toutes également sincères ; mais ce qui sera chez eux constant et toujours spontané, c'est la terreur de voir la France conquérir en Egypte une influence qui pourrait s'exercer, en ce lieu crucial, dans un sens hostile à l'Angleterre.

Non pas que toute l'opinion anglaise approuvât cette façon de comprendre et d'appliquer l'alliance française. Beaucoup d'esprits avertis la déploraient et le *Times*, avant de réviser à l'égard du Canal de Suez son attitude première, leur servait d'interprète : « Les souvenirs du passé sont encore trop profondément gravés et les anciennes amertumes ne s'adoucissent pas aisément. La diplomatie anglaise à Constantinople incarne encore les misérables luttes personnelles du passé... On semble n'avoir rien appris ni rien oublié... Tant que l'ambassade ne sera composée que d'hommes conservant les traditions du vieux système diplomatique et puisera ses inspirations dans les jalousies et les querelles

accumulées durant une longue suite d'années, il sera inutile d'espérer pour nous une légitime et raisonnable influence... Qu'il ne soit pas dit plus tard que les travaux et sacrifices d'une grande guerre ont eu lieu en pure perte, parce que le Gouvernement britannique n'a pas eu un courage moral suffisant pour maintenir en obédience ses propres subordonnés ». Le *Times* avait raison de croire que l'Angleterre, par l'emploi d'autres procédés, eût amélioré sa position morale. Mais il exagérait fort en disant qu'elle n'avait pas d'influence à Constantinople. Elle en avait une, et même prépondérante. De surcroît, entre la volonté impérieusement agissante de la diplomatie anglaise et l'hésitation de Napoléon III, la partie ne sera pas égale. Il faudra l'énergie d'un Lesseps pour la gagner.

(A suivre). GEORGES EDGAR-BONNET.

LE POLLEN NOIR

DEUXIÈME PARTIE (1)

I

Il y eut de Gilbert, datée de Caen cette fois, une seconde lettre où il donnait quelques explications sur le développement de l'*Omnium Crédit*. « Il veut me faire croire que la nouvelle affaire l'oblige à cette activité », se dit Germaine. Mais Gilbert, à la fin de sa lettre tiède, banale, prudente, annonçait qu'il serait obligé de passer par Rouen, *pour voir de près ce que tramait Georges*, et elle se sentit un peu rassurée. « Sous les yeux terribles de Georges, le noceur ne pourrait tout de même pas se risquer avec *cette femme*. Il y aurait une séparation des corps, brève sans doute, mais, enfin, une séparation. La femme quitterait Gilbert et reviendrait à Paris. Gilbert savait que rien ne pouvait échapper au regard du directeur de la succursale de Rouen ».

Geneviève sortit beaucoup avec Abel et Christine dont les études se trouvèrent un peu contrariées. Mais elle s'était donné aussi ce but : montrer la vie à Christine sous certaines formes plaisantes, empêcher Christine de trop s'adonner à l'étude et notamment à celle de la langue espagnole pour laquelle cette fille étrange montrait un goût impérieux. « Le sang de mon arrière-grand-père Portalègre d'Andalousie n'apporte-t-il pas aussi à Christine sa mystérieuse ardeur ? » se demandait Geneviève elle-même attirée par un feu encore lointain. D'ailleurs ce serait bientôt les fêtes de Noël et du Jour de l'An.

On alla au Cirque d'Hiver, au musée Grévin, au Bois, surtout au Bois vers lequel toujours voulait se diriger Christine et notam-

(1) Voir *La Revue* du 1er mars.

ment dans la partie du lac éloignée de la Muette où les enfants de Geneviève jouaient tous les jeudis.

Lorsque son mari *était là*, Geneviève ne sortait presque jamais avec Abel et Christine que ne quittait pas Berthe, l'Alsacienne. A les mener au spectacle, à rire avec eux, à les interroger sur leurs goûts et leurs projets, Geneviève prit un plaisir qui la détournait, croyait-elle, de son angoisse. Et enfin, elle comprit pourquoi Christine voulait toujours aller sur les bords du lac. C'était dans l'espérance d'y rencontrer Michel.

— Mais il est plus jeune que toi ! Que peux-tu bien lui dire ?

— Oh ! Michel n'est pas si jeune !

— Comment cela ? Quel regard tu as en ce moment, Christine !

— Je veux dire qu'il est presque déjà un homme ! Il est grave. Il ne rit jamais. Et l'autre jour, maman, si vous aviez vu ses yeux quand il m'a dit : « Je ne la lâcherai pas ! Je la regarderai tout le temps. Elle ne pourra pas s'en aller à cause de mes yeux. »

Le sentiment du tragique saisit de nouveau Geneviève. Elle simulait l'ignorance, mais ses yeux agrandis ne quittaient pas ceux de Christine.

— Il ne la lâchera pas ! Qui, elle ?

— Mais notre tante Thérèse, maman.

Ainsi, même les enfants, même la plus douce innocence n'étaient pas à l'abri de ce pollen noir qui volait.

Geneviève n'avait plus de nouvelles de Thérèse. Elle se sentit coupable. Et cette vision de Gilbert et de la femme inconnue, revenait, revenait, plus précise à chaque fois, et même c'étaient souvent des horreurs.

« Je suis folle ! Ce n'est pas du tout comme cela que je guérirai. J'ai traité Vincent d'incapable et de casanier. J'ai allumé en lui une dangereuse flamme. Il est victime du mensonge, comme moi. Thérèse le trahit comme Gilbert me trahit, moi ! » Elle voyait du sang. Toujours et partout, elle voyait du sang. Comment se calmer ? Elle ne pouvait soutenir l'idée que Thérèse et Vincent, un peu à cause d'elle, seraient jetés dans le scandale et dans la désolation.

Un soir, couchée, haletante, elle vit les mains de Gilbert sur ce corps de femme, et aussitôt, elle fut debout. Ses cheveux noirs, bouclés, brillants, s'étaient répandus sur ses épaules, et comme elle ne portait depuis une semaine, par un souci de simplicité, que de longues chemises blanches dénuées d'ornements,

elle prenait ce soir-là, une apparence grecque, élémentaire, tragique avec laquelle s'harmonisaient son teint mat et ses larges yeux noirs.

Elle alla ouvrir le tiroir de son bonheur-du-jour. De nouveau le poids de cette arme au creux de sa main ! Je suis la mort de Gilbert ! Je suis *sa* mort !

Elle entendit sonner la pendule. Minuit. Où était-il? Minuit. Heures fuyantes, et quelque chose de nous se défait avec elles. Neuvième heure. L'heure où Jésus-Christ s'écria : « *Mon Dieu! Mon Dieu! pourquoi m'avez-vous délaissé ?* Jésus au fond de l'amertume. Délicieuse et renaissante figure ! »

Geneviève pria longtemps ce soir-là. Elle rejoignit les sources de sa nature profonde qui n'étaient que vénération, humilité devant Dieu, amour, et sa beauté figurative lui venait à ce moment des épines où elle était soudain jetée, les épines de la jalousie, de son hérédité, de sa chair outragée, de sa richesse.

L'eussent-ils vue agenouillée près de son lit, les cheveux répandus et comme agités d'une houle d'angoisse, les mains nouées et pétrissant sa propre douleur, les parents, les amis, les domestiques de Geneviève n'eussent pu nier la réalité de cette surprenante soumission. Et même pour Gilbert cela eut été une très vive surprise, lui qui se formait des pratiques de la religion une idée plutôt mondaine.

II

Durant toute la semaine suivante, Geneviève se donna une activité bizarre, surtout chez elle.

Sa maison avait ceci de charmant qu'on ne la pouvait pas voir de la rue. Gilbert l'avait achetée à des sœurs de la Congrégation du Saint-Esprit qui en avaient fait un couvent destiné à l'éducation des jeunes filles et qui s'étaient alarmées de la nouvelle loi de Séparation. Geneviève tirait profit de la loi détestée.

Cette maison conservait encore sous ses hauts et robustes marronniers une grâce délicate, mystérieuse, campagnarde, que Gilbert Saint-Rémon, sensible à la poésie agreste, appréciait beaucoup plus qu'on ne le croyait ordinairement dans la famille. Composée d'une longue bâtisse à deux étages que surmontait une toiture d'ardoise avec chatière et girouette, elle n'offrait à la première vue aucune apparence de richesse. Point de marquise, point de perron en demi-lune. La façade, enduite de couleur

crème, ne s'ornait pas de balcons, de linteaux et de balustres. Elle était unie, et lorsqu'une averse de printemps, à laquelle succédait un rayon de soleil, l'avait rendue brillante et moirée, l'ombre des platanes y remuait comme à travers une fluidité sous-marine. Vingt fenêtres à croisillons laissaient entrer la lumière changeante que n'arrêtait alentour aucun immeuble et, par une sorte de pont suspendu et clos qui rappelait le pont des Soupirs de Venise, les communs, réunis au corps principal, ne se différenciaient aucunement de lui. Sous le pont, un garage avait été aménagé. On y pouvait voir une limousine bleue à lanternes de cuivre et un tonneau avec lequel Geneviève allait souvent faire des promenades au Bois. Les écuries étaient situées derrière le pavillon des communs. Un vaste jardin anglais, clôturé de très hauts murs, ajoutait à l'illusion d'éloignement et de retraite que donnait aux visiteurs la vue de cette simple et confortable résidence. En avril, c'était une illumination de lilas et de cytises. Geneviève s'était donné le luxe d'une faisanderie pour le plaisir de contempler le plumage solaire de ces oiseaux et se donner ainsi une illusion d'orient.

Elle fit ratisser les allées, couper les branches, ranger la serre par Sigismond, le jardinier. Bientôt elle crut observer en elle une retombée de l'ardeur. L'air atténuait sa fièvre, et il lui semblait que la vue des roses de Noël la guérissait de cette fièvre mystérieuse.

Elle communia deux fois, avec Abel et Christine, donna beaucoup d'argent au curé de Notre-Dame d'Auteuil, pour les pauvres. Elle s'astreignit à ne lire que des ouvrages de piété, surtout l'*Introduction à la vie dévote* qui lui plaisait par ses consolantes rondeurs, ses images inattendues, notamment celle de la mère perle « qui vit emmi la mer sans prendre aucune goutte d'eau marine ». Et ainsi, elle aurait voulu vivre dans l'amour de Dieu et dans celui de ses enfants, préservée de toute amertume. Hélas ! à l'approche du soir tous les démons revenaient. Elle comprit enfin pourquoi.

Dans la journée, son être physique était vivifié par l'air, apaisé par cette pensée que son mari tout occupé d'une affaire qu'elle savait être importante, ne pouvait la tromper. Mais elle se doutait bien que le soir, il n'était pas homme à lire dans une chambre d'hôtel et, aussitôt, son corps souffrait.

C'est ainsi qu'au plus violent de son trouble et de son imagination jalouse, elle se surprit à lacérer avec un canif un des complets

de Gilbert. Elle comprit alors qu'elle pouvait passer de la représentation mentale aux actes, et elle fut épouvantée.

Elle ne guérirait pas. Ni les soins qu'elle donnait à ses enfants et à sa maison, ni le jeûne qu'elle observait, ne pouvaient empêcher la flamme de grandir. Combien de temps le supplice allait-il durer ? Gilbert venait d'écrire : *J'en aurai terminé avant le 15 décembre.* « Encore une dizaine de jours ! Comment échapper à moi-même ? Où aller ? Que faire ? Mes enfants ne me guérissent pas ! »

Un matin, elle eut une idée qu'elle croyait inspirée par le souci de sauvegarder Vincent mais qui n'était encore que préoccupation de sa propre souffrance et dangereuse curiosité. Elle téléphona à son professeur de chant, Constance Carino, et, tout de suite, se vit contrainte à mentir.

— Je n'ai pu venir prendre mes leçons. Je suis malade. Mais depuis deux jours, je vais mieux.

Elle sentait, à l'autre bout du fil, le silence armé de Mme Carino et elle prenait un ton gai, chaleureux. Enfin, elle se risqua :

— Et ma belle-sœur... l'avez-vous revue ?

— Oui.

— A... ah ! Et ... gentille ?

— Très.

— ... Je suis contente.

Il y eut un silence de Carino.

— J'ai beaucoup pensé, reprit Geneviève. Il ne faut pas en vouloir à ma belle-sœur si elle a été un peu vive... avec vous. Elle ne vous connaît pas comme je ...

— Elle fait des progrès ! Son mari est venu hier pour l'entendre chanter.

— Son mari ! Mon frère !... Ah ! c'est lui qui aura voulu venir.

— Non ! C'est ... elle qui a voulu le faire venir.

Geneviève perçut une nuance d'admiration dans ces derniers mots et elle fut découragée. Ainsi, tout ce qu'elle pouvait tenter pour son propre perfectionnement moral n'aurait jamais aucune valeur dans l'esprit d'une Constance Carino. Ces sortes de femmes se jugeaient entre elles sur les coups qu'elles se portaient. « Monde amer ! Etre une perle au fond de ce monde amer ! »

Elle fut sur le point de raccrocher l'écouteur mais une phrase prononcée sur le mode grave et lent ranima en elle aussitôt la flamme de la curiosité.

— Seulement, je ne suis pas dupe...

Ici Geneviève eut une rougeur au front.

— Votre belle-sœur a cru m'affaiblir en me provoquant, reprit Constance Carino. Elle n'a fait que me donner une arme de plus. J'ai l'avantage de connaître son mari. Il a été fort aimable avec moi. Mais quel homme inquiet, jaloux et... orgueilleux !

Geneviève entendit rire Mme Carino, sentit la menace. Et cela fut assez saugrenu, comme les questions que posait parfois Vincent :

— Vous désirez que je voie votre amie... Elisabeth Durban. A-t-elle une modiste ?

Un nouveau silence révéla chez Carino à la fois la surprise et la réflexion. Et enfin :

— Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Parce que je me souviens de cette toque d'astrakan avec des violettes de Parme que portait Elisabeth le jour où je l'ai vue chez vous.

— Je ne sais si cela ferait plaisir à Elisabeth que je vous dise le nom de sa modiste.

— Oh ! cela me paraîtrait pourtant assez logique.

— Pourquoi ?

— Parce que je pourrais m'arranger pour la rencontrer là... avec ma belle-sœur.

Un nouveau silence, puis :

— Edmée Ferrandina, rue Royale, répondit Constance.

Il n'y eut plus que des paroles courtoises. Dans la voix de Mme Carino, Geneviève, un peu rassurée, mais déçue, « horreur ! déçue tout au fond d'elle-même », crut percevoir les nuances d'une renaissante amitié.

Elle éprouvait une sensation d'usure, usure des nerfs et aussi du cerveau. Toujours la même pensée, goutte à goutte, monotone et qui creusait au même endroit.

Rentrée, un soir, plus tard que d'habitude, elle n'eut pas de regrets lorsque Julienne, la gouvernante, lui dit que les enfants étaient déjà couchés. Elle réprimait à grand-peine le tremblement de ses doigts.

— J'ai cru cela plus sage, Madame. Et d'ailleurs j'ai eu beaucoup de mal à les faire endormir. Surtout Mlle Christine. Il a fallu une camomille très forte.

Julienne leva son visage carré. Ses cheveux de lin eurent une

lueur furtive et elle dit encore, mais avec une inflexion bizarre :

— M. Abel, lui, s'est endormi tout de suite. J'espère qu'il n'a pas fait semblant.

Geneviève n'écoutait plus. Suivie par le regard froid de la gouvernante, elle monta l'escalier avec lenteur, les yeux largement ouverts comme ceux d'une somnambule.

Arrivée dans sa chambre, elle eut le temps de donner un tour de clé, mais comme elle allait ôter les épingles de son chapeau, elle se sentit glisser elle-même au fond de *l'abîme* et, sur les tapis épais, tomba évanouie.

Elle ne resta guère plus de cinq minutes sans connaissance, mais, lorsqu'elle revint à elle, il lui sembla émerger du fond d'un siècle. Elle restait étendue, et le plus étrange, vraiment, c'est qu'elle ne pensait pas à Gilbert. Elle revoyait les traits tourmentés et passionnés de Thérèse, puis ceux de son ancienne belle-sœur, Elisabeth, si nettement dessinés, si jolis !

Elle revêtit l'un des peignoirs dont elle s'était servie au cours du dernier été à Trouville, alla ouvrir la porte, sonna et commanda du thé froid.

« Il faut que je reprenne mes idées. Je dois me dominer ! » Mais elle restait immobile devant sa coiffeuse, examinant dans la glace le visage pâle, tiré, mais beau pour combien de temps encore ?

Marinette, la femme de chambre, entra, portant un plateau d'argent.

— Le thé froid, Madame. Et il y a aussi un paquet.

— Un paquet ! Pour moi ?

Geneviève avait lu, dans un des romans à couverture jaune empilés près de son lit, que le premier soin d'un « mari coupable » était de faire à sa femme quelque présent qui l'aveuglât. « Un paquet ! Un cadeau du menteur ! » Le feu reprenait.

L'expression de jalousie douloureuse qui se peignit alors sur ses traits intéressa la soubrette blonde. Celle-ci ne pouvant réprimer sa curiosité, proposa de défaire l'empaquetage.

— Oh ! si vous voulez, répondit Geneviève.

Et elle but d'un trait sa tasse de thé froid. Elle avait pris un air distrait, indifférent. Son cœur battait plus vite, et, dans la glace de sa coiffeuse, elle suivait d'un regard oblique tous les mouvements de la femme de chambre.

— Un éventail ! Madame, un éventail !

Le regard allumé de Marinette ne semblait plus pouvoir se déprendre du carton qu'elle vint déposer sur la coiffeuse.

— Qu'il est joli ! s'écria-t-elle.

Geneviève se pencha, prit délicatement entre le pouce et l'index l'objet convoité par la fille. C'était un éventail en plumes d'autruche et dont la monture était faite d'une écaille blonde, transparente, où la lumière exotique semblait captée. Sur l'une des plus grosses branches étaient fixées trois initiales d'or entremelées : G. S. R.

Les doigts de Geneviève se crispaient sur l'éventail. Une rougeur subite avait envahi ses joues et son œil gauche, par moments, cillait comme sous l'effet d'un tic nerveux. « Me dominer ! Me dominer ! »

— Monsieur sait toujours bien choisir, dit-elle.

— Mais ce n'est pas Monsieur qui envoie cela ! dit Marinette qui tournait et retournait une petite enveloppe entre ses doigts.

— Que voulez-vous dire ?

Marinette tendit l'enveloppe. Geneviève vit une écriture qu'elle ne connaissait pas. Mais l'ardeur du sang plus fort que son esprit l'obligea à poser cette question :

— Comment pouvez-vous savoir que ce n'est pas l'écriture de Monsieur ?

— Mais Madame..., je suis allée plusieurs fois déjà mettre des lettres pour Monsieur à la poste.

Geneviève aperçut la mine ahurie de la fille à la bouche entr'ouverte et au nez retroussé qui lui donnaient l'air d'avoir toujours envie d'éternuer.

« Je laisse voir mon mal ! Tout à l'heure déjà, le mal m'a terrassée. Je ne sais pas me dominer ! »

— Je regarde toujours les enveloppes, Madame, pour voir celles qu'il faut mettre dans la case *Paris* et celles qu'il faut mettre dans la case *Départements*.

— Vous faites bien, dit Geneviève avec autorité.

Elle abaissa son regard sur le bristol :

— Comment ! c'est Gabriel Nachmann ! s'écria-t-elle à la grande satisfaction de Marinette qui brûlait de connaître le nom de l'expéditeur. Et, s'avisant de son nouveau manque de contrôle, elle ajouta :

— Je n'ai plus besoin de vous.

Dès qu'elle fut seule, son regard qui prenait une douceur

nostalgique et veloutée, semblable à celle qu'on voit aux yeux de certaines Antillaises, parcourut la fine écriture tracée sur la carte : *Avec l'espoir que cet éventail attisera le feu des yeux tristes depuis quelque temps, beaux yeux trop seuls et que voit sans cesse, de loin, leur reconnaissant admirateur.*

Aussitôt Geneviève prit l'éventail et elle allait en briser la monture sur son genou, lorsqu'il lui vint une pensée brillante et folle. Le fils du banquier Nachmann était joli garçon, et elle savait bien, elle avait senti qu'il était amoureux d'elle depuis les dernières vacances à Trouville.

Si elle trompait Gilbert avec Gabriel Nachmann ? Quelle vengeance ! La meilleure de toutes et qui n'irait peut-être pas sans plaisir. Puis elle se dit que le charmant juif lui avait peut-être envoyé cela parce qu'il avait remarqué qu'elle ne portait pas d'éventail, le soir, au casino de Trouville.

« Trente ans ! Mon plus bel âge ! Le plus brillant de la courbe ! Ah ! tout va changer ! Je vais faire, moi aussi, dépenser à Gilbert, de ... — elle chercha un mot plus *ohé ! ohé !* — de la galette ! »

Elle donna un coup d'œil à la glace et trouva laid ce peignoir blanc. Elle l'enleva, prit une matinée de satin jaune. La couleur solaire de l'étoffe accusait le noir mat des cheveux qui, d'ailleurs, avaient besoin du fer.

Attentive, tournant sur elle-même devant le miroir, serrant un peu plus à la taille la matinée, Geneviève, une certaine Geneviève éveillée par le mot *galette*, se souvint de ce que lui avait dit son frère à propos de la beauté féminine. Elle céda, pour la première fois, peut-être, depuis son mariage, à la violence d'un désir où quelque ruse aussi se mêlait. Elle rappela Marinette, lui demanda l'heure, et, sachant qu'une parfumerie de la rue de Boulainvilliers était encore ouverte, ordonna à la fille surprise, excitée, pleine d'un zèle qu'elle supposait devoir lui fournir des données « palpitantes » sur l'état si particulier de sa maîtresse, d'aller acheter du rouge, du khôl, de la brillantine et un pot de crème pour le visage.

— Dépêchez-vous, dit-elle. Je veux que vous me fassiez une coiffure dont je viens d'avoir l'idée. C'est un essai. Je veux avoir le temps de changer si cela ne me plaît pas.

La hâte ne put cependant dissuader la fille de passer par la cuisine et de dire à la sévère Julienne, indifférente, en apparence, à ce ragot : « Mince alors, v'là la patronne qui veut se farder comme

une professionnelle ! Je vous parie qu'il va se passer des choses avec le Nac... je ne sais plus quoi... Faudra que je regarde la carte. »

Geneviève se sentit tout à coup intéressée, calmée, distraite par ce premier maquillage. Elle estompa l'effet de la crème, de la poudre de riz et du khôl. Elle ne se reconnaissait plus. Il lui semblait que son visage était barbouillé. Mais néanmoins, lorsqu'elle eut presque effacé le trait bleu sur ses paupières, lorsqu'elle eut passé son doigt sur ses lèvres carminées, elle eut le temps de voir dans la glace un visage qui n'offrait plus aucune similitude avec celui d'une femme de mauvaise vie. C'était un beau visage dont les traits étaient exposés au feu du drame, de la passion, de la révolte, et tel qu'aurait pu le reproduire, par exemple, Goya.

Les yeux brillaient avec une ardeur qu'ils n'empruntaient pas au contraste d'un peu de khôl, mais au mouvement de l'âme que Geneviève sentait pouvoir, depuis quelques minutes, la porter à d'autres extrêmes. Les lèvres avaient plus de fruit, un contour plus développé, et, dans l'harmonie de l'ovale que délimitaient les cheveux coiffés à l'espagnole, une valeur plus importante.

« Eh bien ! moi aussi, je vais aller de l'avant ! » Elle comprit que la note juste était trouvée. Elle cessa de détruire ce qu'elle avait créé dans un élan tout féminin et intuitif. Elle remit son peignoir de satin jaune, et, alors, il lui parut qu'elle brillait d'un prodigieux éclat.

Après le dîner qu'elle se fit servir dans sa chambre et qui se composait d'un bouillon léger et de fruits, elle lut les journaux. On y retraçait avec tout le détail une séance fort agitée de la Chambre. Elle n'était guère au courant de la politique extérieure de la France, et la politique intérieure anti-religieuse ne lui donnait que du dégoût, mais il lui semblait que Rouvier n'opposait point à l'Allemagne, dans le démêlé marocain, la seule attitude qui aurait pu provoquer le recul et le respect, c'est-à-dire la fermeté. Elle lisait d'ailleurs ces nouvelles dans la certitude que tout ce bavardage était vain. La jeune femme d'un attaché d'ambassade à Madrid lui avait dit, trois jours plus tôt, qu'Alphonse XIII « voyait » la guerre pour février.

Ce que ferait Gilbert en cas de conflit, elle ne le savait pas exactement, car la situation militaire de son mari était assez mystérieuse. Il n'était pas officier. Elle ne savait pas dans quelle arme il avait servi. « Il sera mobilisé aux coffres-forts », avait dit Vincent après l'entrevue de Björko. Geneviève n'avait jamais souffert de

ne pas apercevoir en Gilbert cette fièvre patriotique tellement visible chez Benoît dès que la situation internationale se tendait. Elle savait que l'intelligence de Gilbert avait, dans le problème de la politique étrangère, un rôle qui ne se pouvait très bien définir mais qui ne manquerait pas d'importance, puisque c'était un rôle tenu par Gilbert.

Or, elle le méprisait, ce soir-là, de ne pas être exposé à la mort, comme l'était son plus jeune frère, le lieutenant Benoît, comme l'étaient le maréchal des logis chef Georges Peige et son second frère le sergent Didier Jobourg, comme l'était, ô surprise et terrible coïncidence ! le lieutenant de dragons Valfort.

Elle éteignit toutes les lumières, s'allongea sur son lit et demeura longtemps immobile, dans l'ombre. Une lueur rouge passait quelquefois devant ses yeux et il y eut un moment de charme étrange où elle pensa : « Il pourrait mourir à la guerre, et ainsi, je ne serai plus humiliée, je serai délivrée de mon mal. »

Elle ne pouvait pas dormir. Ce n'étaient plus des lueurs rouges mais de vagues blancheurs qui remuaient maintenant sous ses yeux, celles de la femme inconnue et de Gilbert mêlés.

Elle se leva, ou plutôt se sortit de ces ronces qui toujours piquaient sa chair, là, dans ce lit, sa chair qui lui était devenue insupportable. Elle fit de nouveau la lumière, et ce qu'elle vit tout de suite, ce fut l'éventail en plumes d'autruche. Elle se souvint. Elle avait lu cela dans *l'Introduction à la vie dévote :* « Les autruches ne volent jamais. » On la rabaissait ! Peut-être Gabriel Nachmann, si subtil, si rusé, avait-il choisi pour elle une manière de symbole. *Aucune femme ne peut s'élever*. Si c'était cela qu'il avait voulu dire ? *Et puisque vous ne volez pas plus que l'autruche, un jour, vous serez à moi.*

Elle allait prendre de nouveau l'éventail pour le briser, mais non ! elle sentit encore cette sorte de résistance de l'air. Elle se tourna. Son père la regardait dans le cadre d'ébène. Il lui semblait que son père ne voulait pas qu'elle brisât cet éventail. Mais elle fut toute haine pour Gilbert qui lui inspirait ces pensées démoniaques. « Elle, prendre un amant, comme Thérèse, l'athée ! Elle, se rouler dans le péché ! » Et soudain, elle comprit pourquoi Nachmann, l'ami de Gilbert, avait envoyé cet éventail. « Il savait ! Gilbert lui avait dit ! Tous les hommes se vantent de leurs bonnes fortunes, et, parce qu'il savait, il espérait, il tentait sa chance. Il savait ! Il savait ! » Elle alla se rejeter sur son lit et mordit à pleine

bouche l'oreiller, cette gorge qu'elle imaginait, la gorge de Gilbert, et elle était une louve !

Elle sanglotait. Elle étouffait ses cris, et parfois, sur la batiste mouillée de ses larmes, elle murmurait : « Père chéri ! » Puis elle gardait une immobilité totale. « Dieu n'est donc rien ! Il ne serait qu'une invention née de la peur ? C'est Thérèse qui le dit, Thérèse coupable, menteuse, illuminée de joie ! Thérèse alliée de Satan ! »

Tout à coup, rêvait-elle ? avait-elle enfin perdu conscience ? Elle entendit ce chuchotement dans le noir :

— Dormez-vous ?

Elle ne répondit pas tout de suite. Elle voulait faire durer ce plaisir inattendu que lui procurait non seulement la voix douce et enfantine mais cette présence d'un cœur qui ne trahissait pas.

— Dor...mez-vous ?

La voix se rapprochait, n'était plus qu'un chuchotement à peine perceptible.

— Oh ! je préfère... Dormez bien... Dormez !

Doucement, retenant sa respiration, Geneviève avait allongé le bras vers le commutateur de la lampe de chevet. Mais elle ne voulait pas allumer encore. Il lui semblait que ce ne serait plus tout à fait aussi délicieux lorsque son fils saurait qu'elle ne dormait pas. Tandis que là, dans cette nuit propice, elle se sentait parcourue d'un frisson de bonheur, comme un bel arbre au soleil, après l'orage.

Toute sa soif de durée, d'absolu, d'éternel était à ce moment étanchée, et ainsi, elle pouvait savoir que cet amour pour Gilbert n'avait été que tout relatif, qu'il était un peu plus chaque jour attaqué par le temps, par l'habitude, et par l'incompréhensible sensualité de l'homme. Cet amour n'était plus dans le plein comme il l'avait été avant la trahison. Il baisserait, il baissait déjà comme la mer et ainsi jusqu'à laisser voir les épaves sur le sable moiré qui ne serait plus que le royaume de la solitude et du vent.

« Abel ! Deuxième fils d'Adam, symbole du beau et du bien... Mon Abel ! »

Geneviève sentait cela d'une façon bizarre et un peu aberrante. Son Abel, qui bientôt allait avoir douze ans, serait la continuation de tous les Abel ailés d'un sourire et promis au couteau de Caïn. Mais en l'occurrence Caïn n'était pas le frère, il était le père et il fallait tout tenter pour sauver Abel de cette perdition qu'il portait dans son sang hérité pour moitié du sang de l'homme.

Elle appuya sur le bouton de la lampe et ce fut comme une

apparition : Abel, ébloui, ses cheveux bouclés et lumineux retombant sur son front n'était vêtu que d'une longue chemise de nuit, et Geneviève, tout de suite, vit qu'il tremblait de froid. Mais il n'attendit pas qu'elle lui fît un signe. Il s'élança vers le lit, comme il s'élançait dans la cour du collège au moment de la récréation. Il se coula près de sa mère, et sous le menton levé de Geneviève, appuya ses lèvres froides. Il tremblait encore. Exprès, pour bien montrer comme cela était nécessaire que lui fût donnée cette hospitalité délicieuse, il accentuait son tremblement. Il était émerveillé de retrouver cette douceur qui l'avait apaisé autrefois, cette force qu'il l'avait protégé, ce moelleux abandon : « Maman ! Maman ! Maman ! »

Geneviève sentit tout à coup que cela pourrait être le salut, que son amour de femme pour Gilbert allait vers une ligne d'ombre. Encore un peu de temps, et la grande lumière serait derrière elle, dans le passé, dans les années vécues, dans le souvenir. Adieu féconde naïveté, paix, confiance, pollen de l'être épanoui !

Mais il y a un pollen du bonheur et un pollen de la souffrance, un pollen jaune et un pollen noir. Geneviève eut un regard pour la photographie de Maximilien Jobourg, là-bas, sur la cheminée et qu'elle distinguait mal. « Silhouette minuscule fondue dans la mort sans le secours de Dieu, âme qui du fond de l'abîme criait », et elle comprit que c'était cela le pollen noir qui s'était déposé non pas sur son corps trahi, mais sur son âme rendue à l'amour filial et maintenant ressaisie par le maternel amour, le meilleur, celui que rien ne corrompt, qui n'attend plus, comme l'amour de Dieu et comme l'amour des morts, que la fidélité du cœur.

Geneviève serra contre elle ce fils promis aux plus beaux miroitements de l'avenir :

— Pourquoi ne dors-tu pas ? La gouvernante m'avait dit que tu t'étais endormi tout de suite. Ce n'était pas vrai !

Elle le serra à lui faire mal :

— Tu as donc joué la comédie ! C'est très laid ! Il n'y a rien de plus laid que de jouer la comédie !

— Maman ! Maman ! Je vous sentais souffrir de loin. Vous n'êtes plus heureuse, et ça fait déjà longtemps que vous ne l'êtes plus !

Abel avait posé sa tête contre le bras de sa mère. Les yeux levés, il la contemplait par dessous, s'émerveillait de cette délicatesse des oreilles dont le lobe était lisse comme un pétale de rose

et de la nouvelle et suave coloration des paupières entre lesquelles les yeux brillaient, pareils à des agates.

Beaucoup plus peut-être que Geneviève ne le croyait, Abel était le fils de Gilbert et plus que Gilbert encore, il était sensible au luxe, à la finesse des étoffes, au pouvoir excitant des parfums.

Dans la onzième année, l'âme ne le cède pas encore aux sens, et l'âme d'Abel, non pas rétive et déjà soupçonneuse comme celle de Michel, ou sauvage comme celle de son cousin Frédéric Jobourg, était dans sa plus tendre éclosion. Sans doute, n'offrait-elle pas ce caractère de sérieux si sensible déjà dans l'âme de Christine, mais justement, elle avait ce velouté d'une fleur qui n'est avide que de rosée. La rosée, pour Abel, c'était cet amour naïf, exigeant, que lui inspirait sa mère.

Et Geneviève serrait contre elle cette jeune tête sans hypocrites et mauvaises pensées. Elle puisait un regain de force et de confiance à cette chaleur de l'être qui ne sait rien encore de la vie et des désirs de l'homme.

« Si j'ai délaissé le souvenir de mon père, que je ne le délaisse plus jamais ! Que je ne délaisse pas mes enfants ! »

— Comment peux-tu croire que je ne suis pas heureuse, mon chéri ? Ne t'ai-je pas ?

Abel se redressa comme sous la poussée d'une vague, sauta hors du lit, et tout instinctivement, se plaça devant le feu. Et ainsi, la photographie de Maximilien Jobourg semblait être posée sur son épaule droite. Geneviève aperçut la minuscule silhouette du dandy, comme un oiseau du temps sur l'épaule d'Abel. Toutes les grâces et toutes les beautés de Gilbert Saint-Rémon semblaient déjà s'épanouir en son fils, mais non point quelque peu gâtées comme elles l'étaient chez le banquier par le sentiment de l'importance. Elles étaient dans leur vigoureuse verdeur, dans leur pur éclat, dans un devenir plus brillant. Christine, c'était Geneviève. Mais s'il était Gilbert, Abel serait plus beau que Gilbert !

Il était déjà grand, et, Geneviève le savait, sans aucun défaut de lignes et de proportions. Bien qu'il fût Gilbert par la blondeur des cheveux, par l'ovale du visage, par le dessin délicat et sensuel des lèvres, il laissait voir pourtant une différence à laquelle sa mère n'avait jamais été sensible, et c'étaient les yeux cette différence. Elle y remarquait la mystérieuse lumière marine qui brillait aussi dans les yeux de Vincent.

Et soudain, Geneviève aux yeux Portalègre, aperçut la lueur

de la source : « Oh ! comme il a les yeux de mon père, ce soir ! Comme il a les yeux Jobourg ! »

— Ce n'est pas vrai ! Vous ne m'avez pas ! Vous ne pensez pas à moi ! Sans cela, est-ce que vous me laisseriez, le soir, comme vous faites ?

— Le soir, il faut dormir, dit Geneviève qui s'efforçait au calme. Il me semble pourtant que je suis beaucoup avec toi ces jours-ci.

— Ça ne suffit pas.

— Comment, ça ne suffit pas ?

— Je veux être aussi le soir avec vous, maman. Ce que je veux, c'est ne jamais vous quitter !

Elle laissa durer l'écho intérieur de cette phrase exquise dans le silence. Mais elle ne devait pas le laisser parler ainsi.

— Il faut dormir pour avoir l'esprit dispos le lendemain et bien travailler. Et puis, un jour tu me quitteras. Tu voyageras... comme ton père. Tu seras banquier.

— Je ne veux pas être banquier ! Je ne veux plus aller à l'institution. Je ne veux plus porter cet affreux uniforme ! Je déteste les uniformes !

Le joli visage d'Abel était tout luisant de larmes, et, parfois, du bout de la langue, il en cueillait une au coin de ses lèvres. Il s'élança :

— Toutes les nuits, maintenant, je pleure quand je pense que vous pourriez me quitter.

Il s'agrippait à Geneviève et ne semblait avoir aucun souci de lui faire mal.

— Promettez-moi que vous ne me quitterez pas. Michel m'a dit l'autre jour au Bois que les mères trop jolies ne pensent qu'à partir. Il m'a dit : « La mienne est très jolie et je sais qu'elle pense à ça. Je n'ai pas de preuves, mais je le sens. Mon père, aussi, le sent. Mais il ne comprend pas. Il est bête. » C'est ce que Michel m'a dit à moi et à Christine. Et il a dit aussi : « Tu peux voir ce qu'elle a fait, Elisabeth Durban, la mère de notre cousin Frédéric, aux Antilles. Elle est aussi très jolie, et elle a planté tout là. C'est ce qui nous arrivera à nous ! »

Il n'y avait donc pas seulement une conspiration de Constance Carino et d'Elisabeth Durban autour de Thérèse, il y avait aussi, désintéressée, ardente, inquiète, une conspiration des enfants ! Et Thérèse ne le savait pas, qui croyait tout savoir. Mais Geneviève

avait eu tort de vivre dans la familiarité des enfants comme l'on vit dans la familiarité gentille et innocente des animaux.

Abel ne voulait pas être banquier ! Comme le grand-père Maximilien Jobourg, il refusait de mettre les pas dans les pas de son devancier !

Si elle n'avait trouvé la lettre écrite à Gilbert par cette femme inconnue, Geneviève n'aurait pu laisser Abel tenir un tel propos. Mais elle éprouvait de la joie, une joie mauvaise parce que son fils ne voulait pas aller du côté Saint-Rémon, parce que ce serait dans l'avenir pour Gilbert un châtiment certain.

Le pollen noir volait, était disséminé, non plus seulement par le moyen des femmes, aussi par le moyen de cet enfant qui portait dans ses yeux la lumière Jobourg. Et c'était pour Geneviève un plaisir fort de se répéter la citation que lui avait faite son confesseur à propos de certains catholiques ralliés qui *prenaient* l'ombre pour le corps, ne paraissaient austères que pour s'enrichir, établir leur fortune, et exercer une espèce de domination sur le peuple.

Elle ne serait plus austère. Elle irait de l'avant.

— En tout cas, si vous voulez partir comme tante Elisabeth, emmenez-moi, maman, emmenez-moi !

— Mais qu'est-ce qui te fait croire que je veux partir, mon chéri ?

Elle resserra un peu plus son étreinte.

— Je ne sais pas ! Je ne comprends pas moi-même. Je sens !

Une angoisse, et qui semblait à Geneviève tout à fait parente de la sienne, donnait à la voix d'Abel une résonance tragique.

— Peut-être suis-je déjà partie, répondit-elle à voix basse.

L'enfant s'était redressé de nouveau. Il interrogeait du regard, des mains, de tout son être emporté dans le courant trop fort de cet amour dont il ne connaissait même pas le nom.

— Partie où ? s'écria-t-il. Qu'est-ce que vous voulez dire ? Michel comprendrait, lui ! Il est bizarre, Michel... Il voit et il comprend des choses que moi je ne pourrais pas voir comme lui... Enfin..., pas de la même façon. Moi, c'est surtout ce que je sens qui me fait peur.

Geneviève perçut la présence de Gilbert dans ces dernières paroles et les détesta.

— Tenez, maman, pour vous, depuis au moins vingt jours, c'est comme si vous étiez moi qu'on veut brûler et battre. Et c'est

depuis que je vous ai vue. Vous ne saviez pas que je vous voyais. La porte de votre chambre était seulement poussée. Je vous voyais. Vos yeux brillaient, brillaient ! Vous étiez toute pâle et j'ai senti comme vous aviez mal. Où êtes-vous maintenant ? Je ne comprends pas. Je ne pourrais pas vivre sans vous !

Geneviève se donna ce qui lui parut être un plaisir étrange et tout à fait nouveau :

— Mais tu ne serais pas seul. Tu aurais ton père.

— Mon père est un homme. Je n'aime pas les hommes... avec leur odeur de tabac et leurs moustaches !

Le plaisir continuait. Geneviève eut un geste de reproche, mais cela se perdit dans la fougue anxieuse d'Abel qui ne l'écoutait même pas, qui la regardait avec les yeux ronds et brillants d'un oiseau de nuit :

— Je n'aime que vous !

— Et Christine ? Il te resterait Christine.

— Oui... c'est vrai..., Christine. Elle est jolie aussi, et je l'aime bien. Mais elle n'est pas comme vous, maman. Elle vit dans ses livres. Et puis, je l'ai bien remarqué..., elle ne m'aime plus. Elle en aime un autre.

— Un autre ! Et qui ?

— Michel. Oh ! elle croit qu'elle a de l'affection pour lui comme elle en a pour ses cousines Peige ou pour Frédéric, le fils d'oncle Didier. D'abord, pourquoi est-il au Canada l'oncle Didier ? Mais moi, je sais qu'elle aime davantage Michel.

— Tu dis tout ce qui te passe par la tête !

Geneviève était heureuse depuis quelques instants. Il lui semblait que la gerbe n'était plus lâche et qu'elle venait de la serrer avec un nouveau lien très solide.

Elle parlait à mi-voix pour calmer son fils.

Elle s'écoutait elle-même avec une sensation d'apaisement. Elle écoutait les modulations de cette nouvelle sagesse qui lui était venue là, dans ce lit qui fleurait la lavande et où il lui semblait que son âme plus claire enfin, librement s'épanchait. Elle ne pensait plus à elle-même. Elle pensait à son fils, à sa fille, à Michel, à Thérèse, à Vincent. « Qu'est-ce que donner la vie, si l'on ne donne pas aussi les pensées, les lumières, les principes directeurs ? » Elle serrait plus étroitement contre elle le jeune corps : « Je ne devais pas à mon Abel que le sang, que la chair, je lui devais l'âme aussi. »

Elle croyait se tourner vers la lumière de l'avenir, comme la branche qui porte des fleurs promises à une nouvelle et heureuse dissémination.

Elle éprouva tout à coup un désir de mouvement. Elle se leva, marcha d'une manière pour ainsi dire mécanique vers le portrait de son père. Abel, aussitôt la suivit, et l'image banale de l'agneau qui suit la brebis prenait avec lui tout son sens, car il ne pouvait pas quitter sa mère, il ne pouvait pas laisser grandir la distance entre cette haute blancheur et lui, blancheur plus petite, mais vive, inquiète, reliée par le fil de l'hérédité au cœur délicieux et maternel dont il « sentait » tous les battements.

Depuis que Geneviève avait fait dire une messe pour le repos de l'âme de son père, elle n'éprouvait plus du tout une sensation de rupture. Heureuse, elle n'eût été que satisfaite par cette élémentaire obéissance à son double devoir de fille et de catholique. Malheureuse, rejetée hors de l'amour par ce qu'elle nommait une trahison, elle chercha refuge dans l'autre amour, elle chercha refuge en partisan, chez un autre partisan. Elle ne fut plus Saint-Rémon et redevint Jobourg.

Elle regarda longuement le portrait de son père.

— Pourquoi regardez-vous ça, maman ?

Il fixait son regard tout vif sur la photographie. Il appuya sa joue sur la ronde épaule de sa mère.

— C'est une vieille photographie ! Elle a une couleur de feuille morte.

Fécondées par ce pollen noir qui leur venait du fond du temps et du souvenir, les pensées de Geneviève étaient allées d'angoisse en angoisse, de colère en colère, de recherche en recherche, et, tout à coup, elles trouvaient une solution, un aboutissement, une promesse de vengeance, la plus délicate et la plus subtile des vengeances : punir Gilbert, dans l'avenir, par son propre fils, par cette douce fleur de chair née de la branche Geneviève !

Elle fit passer le jeune garçon devant elle et le regarda comme, autrefois, Maximilien Jobourg avait regardé la jeune fille, sa propre fille, que lui avait envoyée des Antilles Pauline d'Œnedry, une ancienne maîtresse, morte là-bas, en 1892. Or, Geneviève n'avait rien su de ce drame et elle était Jobourg avec plus de force à ce moment parce qu'elle ne le savait pas, parce qu'elle éveillait là, dans cette chambre tiède, les modulations mentales de son père et comme ces habitudes que continuent, dit-on,

vaguement les morts. Ainsi l'esprit demeure, ainsi renaît-il d'être en être et produit-il son pollen, comme l'autre, de fleur en fleur.

— Comme tu as une jolie figure, mon chéri ! dit-elle. Comme tu seras beau plus tard, avec ces yeux ! Tu as tout à fait les yeux de ton grand-père Jobourg. Tu n'as pas du tout les yeux Saint-Rémon !

Abel était encore un petit animal que n'avait pas hérissé l'orgueil et c'était surtout par les saveurs, par les parfums, par les couleurs, par les baisers, par les caresses qu'il prenait son sentiment de la vie. Il fut heureux dans son âme en bourgeon et dans sa chair candide. Et pourtant, déjà, c'était une pensée d'homme :

— Pourquoi me dites-vous ça, maman chérie ? Ça a l'air de vous étonner ! Est-ce que vous croyez que je serai plus beau que mon père ?

L'inquiétude, la fièvre jalouse et aussi l'innocence l'avaient quitté. Droit, naïvement fat entre les genoux de sa mère, se haussant un peu sur la pointe des pieds, les mains posées sur les épaules amies, ces épaules rondes et solides, il la regardait avec un amour que grandissait plus encore cette première caresse faite à son orgueil subitement éclos. La lumière mouvante du feu jouait dans la chevelure ondulée, si blonde, un peu ébouriffée, ô désordre charmant, et elle animait aussi les yeux longs et bridés d'une lumière qui parut infernale à Geneviève, mais elle croyait avoir touché au but.

— Oh ! oui, mon chéri, tu seras beaucoup plus beau !

Elle vit des femmes, des louis qui roulaient. Elle entendit ce murmure d'admiration autour du joli dandy et elle vit aussi Gilbert dans son coin, elle le vit tout gros, délaissé, torturé par les succès d'Abel :

— Et pour commencer, demain, nous irons te commander, chez Lavalette, un costume anglais.

III

En apprenant que sa mère voulait aller chez le tailleur et chez la modiste Edmée Ferrandina, Christine éprouva un vif désir de continuer la lecture, dans le texte espagnol, de *Don Quichotte*. Exaspérée tout d'abord par ce refus, Geneviève, à la réflexion, se dit qu'elle paraîtrait plus jeune avec Abel seulement.

Au chauffeur dont elle savait quelle admiration complice le liait à Gilbert, elle donna l'ordre de ne pas sortir la limousine. Elle prendrait un auto-taxi et le garderait toute la journée s'il le fallait. Il lui plaisait de dépenser beaucoup d'argent. Elle avait envie de jeter de tous les côtés à la fois l'argent de Gilbert, et elle s'aperçut bientôt que son fils était enthousiasmé par cette nouvelle politique.

Geneviève, sans le savoir, agissait en stoïcienne et croyait avoir supprimé la blessure en supprimant l'opinion qu'elle s'était formée de cette blessure. « Je suis belle. Je suis jeune. Mon fils m'adore. Gabriel Nachmann est fou de moi ! J'ai retrouvé l'amour de mon père. Quelle importance pourrait donc avoir pour moi cette trahison d'un mari qui ne vaut pas le cordon pour le pendre ! »

On alla le matin chez Lavalette, et à le voir ainsi tout animé de plaisir et discutant avec goût de la souplesse et de la couleur des étoffes, Geneviève éprouva plus d'amour encore pour Abel. Il ne voulait pas se contenter d'un seul costume, « puisqu'on y était ». D'un ton décidé qu'il n'avait jamais eu encore, il en commanda trois, avec des culottes très courtes, car il voulait montrer ses mollets.

— Ils sont bien faits. Regardez, monsieur Lavalette.

Lavalette était un gros homme, courtois, parfumé, luisant, avec des moustaches en forme d'oméga. On se le représentait un fez sur le sommet de la tête couronnée de cheveux d'un noir d'Asie Mineure. Il était parisien, parisien de père en fils depuis cent cinquante ans, et il ne comprenait pas lui-même pourquoi il avait cette apparence un peu levantine, qu'il ne cherchait pas d'ailleurs à corriger. On eût même plutôt pensé qu'il lui donnait un coup de pouce. Ainsi, cette calotte, non pas ronde comme les calottes ordinaires, mais d'une forme qui rappelait justement celle d'un fez. Elle était noire, il est vrai. Lavalette savait que certains clients croient les meilleurs du monde les tailleurs d'origine orientale. Mais il n'osait pas aller jusqu'au bout de la ressemblance.

— Un petit prince, voilà ce que je vais faire de vous, monsieur Jobourg.

Et il trouvait, en effet, qu'Abel avait des mollets d'Apollon.

— Je n'en dirais pas autant des mollets de votre oncle Vincent Jobourg.

Agenouillé devant Abel, et prenant les mesures avec un double

mètre en toile cirée, le tailleur inscrivait par intervalles des chiffres sur un carnet. Mais il n'était pas homme, ou plutôt il n'était pas tailleur à laisser échapper une si belle occasion. Par les propos de Vincent Jobourg il avait pu obtenir la certitude qu'on ne s'aimait guère dans cette famille, et comme Saint-Rémon était un « gros client », et comme Abel promettait d'être plus tard un client encore plus avantageux, il n'hésitait pas, il était pour les Saint-Rémon. Mais avec des nuances, car il ne fallait pas risquer une brouille avec Mme Vincent Jobourg. Pour celle-ci, les sentiments du tailleur étaient sur le point de changer.

— Il est vrai que Mme Vincent Jobourg, elle, a de magnifiques mollets ! 47, ajouta-t-il pour lui-même.

Et il inscrivit le chiffre.

***

Une stupéfaction noire donna aussitôt à Geneviève l'apparence d'une statue d'ébène. Avait-elle bien entendu ? Comment le tailleur avait-il pu voir les mollets de Thérèse puisque les robes se portaient très longues ? Et pourquoi Thérèse était-elle venue chez Lavalette ? Vincent s'était déjà commandé deux costumes quelques jours après son installation à Paris. Geneviève connaissait bien sa belle-sœur sous ce rapport. On ne dépensait pour le mari que juste ce qu'il fallait.

— Vous avez fait quelque chose pour mon frère ces jours-ci ? demande-t-elle avec une tranquillité souveraine, et son cœur battait plus vite, le sang lui montait au visage.

— Quelque chose ! Vous voulez dire, madame Saint-Rémon, que je lui ai fait deux costumes de ville et un complet jaquette absolument divins. On ne voit pas mieux sur le Strand. Vous demanderez à votre mari, qui s'y connaît ! Ah ! M. Saint-Rémon, voilà un client qui sait choisir ! Et tout lui va. Enfin, tout, je veux dire tout ce que je lui fais. Il est sublime d'élégance.

« D'où leur vient cette prospérité ? » se demandait Geneviève. Et aussitôt elle se dit que c'était là un des agréments de l'ordre du mal. Thérèse ne refusait plus rien à Vincent, parce qu'elle n'était plus dans le chemin droit, parce qu'elle ne pouvait plus tenir le sceptre de l'autorité, parce qu'elle était coupable.

Il y avait là une indication qui pourrait être utile à Geneviève : un être en faute perdait son autorité.

— Mais cela n'est rien, reprit Lavalette. Quand je dis que Mme Jobourg a de beaux mollets..., elle aussi, ajouta-t-il en reportant sur la robe de Geneviève son regard luisant comme de la liqueur, je ne parle pas à la légère. Moi, Lavalette, j'ai vu tout dernièrement les mollets de Diane chasseresse, les mollets symphoniques de Mme Jobourg, parce que, pour elle aussi, j'ai fait quelque chose.

Un instant, Geneviève se sentit suspendue à la curiosité comme l'araignée à son fil quand elle fait une toile. Cela montait, descendait. Où allait-elle ? Et Lavalette qui la regardait de biais sentait fort bien que cette belle et fière créature montait et descendait au bout du fil.

— Et même quelque chose de très réussi.

— Vous ne travaillez que pour les hommes, dit Geneviève à mi-voix.

— Bien sûr, chère Madame, et surtout les beaux hommes, cela dit sans vouloir flatter monsieur votre mari qui a vraiment belle allure dans le dernier homespun que j'ai eu l'honneur de lui couper.

— Alors, je ne vois pas ce que vous avez pu faire pour ma belle-sœur.

— Une culotte.

Lavalette, maintenant debout, prenait les mesures pour les épaules et pour le dos. Il paraissait très attentif à cette délicate opération, mais en réalité, il s'amusait comme un enfant qui aurait lâché son ballon et qui le regarderait rebondir à petits coups légers au plafond.

Geneviève aussi regardait le plafond. Elle était sans voix.

— Une culotte de cheval, comme pour un officier, compléta enfin Lavalette. Et elle lui va !

Il se baisa le bout des doigts.

— C'est peut-être à cause de cette méchante guerre que nous allons avoir avec les Allemands. Mme Jobourg n'est pas une femme comme les autres. Elle m'a dit qu'elle ne voulait pas rester comme une dondon à tricoter s'il y avait la guerre. Une dondon ! Avec des mollets pareils et une taille de sous-lieutenant. Ah ! c'est bien naturel qu'une femme comme ça veuille faire du cheval... en homme.

Ce fut l'éclair. Geneviève aperçut la forêt. Cette nouvelle audace de Thérèse lui fut profitable en ce sens qu'elle la détourna de l'obsession.

L'après-midi, elle alla chez Edmée Ferrandina. Dans une certaine mesure, son frère avait raison : il fallait aller de l'avant. Cette Edmée Ferrandina était la sœur d'une fleuriste de luxe demeurée au Havre, à laquelle les deux familles Durban et Jobourg n'avaient jamais fait d'infidélités. Gertrude Ferrandina avait fleuri toutes les communions, tous les mariages, tous les bals des Jobourg et des Durban, et Geneviève avait tout de suite compris pourquoi Elisabeth était devenue, pour les chapeaux, cliente de la sœur, à Paris.

Geneviève ne s'y connaissait guère en chapeaux. Elle n'avait jamais eu pour les chapeaux un intérêt un peu vif, et même, était-ce encore un signe de la lointaine hérédité espagnole ? elle les trouvait ridicules et encombrants. Ainsi, pour assister à la messe, une mantille, douce voilette pour l'âme, lui aurait paru mieux convenir. Elle était agacée de ce que les fidèles de Notre-Dame d'Auteuil aimassent tant les chapeaux, les beaux chapeaux, maintenant les grands chapeaux. Elle ignorait qu'une des causes de la faveur rencontrée par Edmée Ferrandina auprès des Parisiennes était justement cette lutte contre un certain gigantisme des chapeaux. « Rue Royale ! Je ne savais pas que les Ferrandina avaient gagné tant d'argent avec les fleurs ! »

Elle montait, suivie d'Abel, un escalier large, à rampe ouvragée et bientôt, elle n'entendit plus le bruit de ses pas. Elle était dans une antichambre haute et tapissée de moquette chamois. Un mélange de parfums donnait à l'atmosphère une sorte de qualité sensuelle, l'odeur même du luxe féminin, et Geneviève, sans bien savoir pourquoi, éprouva un mouvement de colère. Hélas ! au bout de quelques secondes, elle sut. La pensée était toujours là, dans les profondeurs de l'esprit malade. La femme inconnue, la maîtresse de Gilbert, devait s'inonder de parfums. Gilbert avait toujours aimé les parfums et Geneviève lui avait dit souvent : « Comme vous avez des goûts coiffeur ! »

— C'que ça sent bon ! dit Abel épanoui.

Derrière une double porte à baguettes dorées, on entendait un incessant murmure. Intimidé, Abel prit la main de Geneviève, et, aussitôt :

— Qu'avez-vous, maman ? Votre main tremble !

Etait-ce la récente évocation de sa rivale, ou la peur de se trouver tout à coup en présence d'Elisabeth, ou cette sensation d'un véritable bain de mensonge et de vanité où elle était plongée

depuis qu'elle avait respiré ces parfums ? Geneviève ne sut pas le déterminer. Mais lorsqu'une vendeuse lui ouvrit la porte, elle sentit cesser le tremblement de ses doigts. Ainsi, l'action lui donnait moins d'angoisse que les fantômes de l'esprit.

Tout d'abord, elle éprouva une légère surprise. Une pendule à colonnettes de marbre blanc indiquait un peu plus de trois heures. Une brume gris tourterelle s'étendait sur la ville et, cependant, Mme Saint-Rémon venait de recevoir en plein visage une égayante clarté. Ce n'était pas une clarté venue du dehors. Ce n'était pas le soleil. C'était la blancheur crémeuse des murs sur lesquels brillaient, ainsi que de beaux fruits, des appliques à petits abat-jour de forme ronde. Avec la moquette chamois, avec ces fruits de lumière jaune, la tonalité rieuse des murs à baguettes dorées comme celles des portes, semblait la pointe d'une gamme légère et qui avait pour but de provoquer un heureux état d'âme. C'est du moins ce que pensa Geneviève qui se sentit elle-même portée à des pensées moins noires. Aussi bien, fût-ce pour elle une autre surprise lorsque, se tournant vers une femme qui venait de poser sur sa tête un canotier, elle aperçut dans le regard de cette femme une lueur sérieuse et presque dramatique. Geneviève avait gardé de sa jeunesse très sage et tendue vers l'ambition certains comportements qu'elle avait un peu oubliés dans le bonheur. Mais là, dans ce salon de modes qu'elle considérait comme un théâtre où peut-être allait se jouer un nouvel acte de sa vie, elle retrouvait ce comportement altier parce qu'elle ne se rendait pas compte qu'elle regardait cette femme avec une curiosité noire, luisante, insolite.

A côté de la femme au canotier se trouvait une parente, ou une amie, Geneviève ne le pouvait pas préciser, encore qu'il lui semblât plutôt que c'était une amie à voir l'expression fausse et malicieuse de son visage rond, saupoudré comme un gâteau et posé sur un col montant et droit en point de Venise.

Le canotier était de cette sorte qu'on appelait *Louis XVI*, fort plat, orné d'une guirlande de feuilles de rosier, avec des touffes de roses roses et des traverses en ruban. C'était le genre même de chapeau qui s'accordait avec la rondeur des joues, l'éclat des yeux et celui des dents, avec le soleil printanier, avec la jeunesse, « même surtout avec le premier amour », se disait Geneviève charmée par ce canotier fleuri où elle retrouvait en même temps que le souvenir de sa Normandie natale tout l'art de la fleuriste.

Or, il lui parut bientôt que ce qui lui plaisait dans ce canotier, qu'il ne lui serait pas venu à l'idée de porter puisqu'elle n'avait plus vingt ans, était ce qui rendait folle de désir cette femme qui en avait bien soixante. Elle comprit le sens du regard de la compagne et cela ne contribua pas à la guérir du dégoût. Elle entendit la femme au canotier demander :

— Qu'en dites-vous, Eliane ? Il me semble que pour cet été, cela m'irait bien.

— Il n'y a pas à hésiter, maman.

« Oh ! quelle horreur ! se dit Geneviève. C'est sa mère et elle lui laisse acheter ce canotier ! »

Mais, regardant de nouveau Abel qui, dans le salon voisin, venait de la désigner à quelqu'un, elle vit sortir aussitôt, comme la biche d'une forêt, une dame vêtue d'une robe couleur feuille morte et qui ne portait pas de chapeau.

Edmée Ferrandina marchait à longs pas silencieux vers Geneviève qui eut tout de suite cette pensée : « Elle m'a reconnue ! Je n'ai pas changé ! » Cela lui fut aussi doux qu'une caresse de l'éventail en plumes d'autruche.

Edmée tendit la main :

— Geneviève Jobourg !

Celle-ci prit la main. Il lui sembla tenir un écheveau de soie.

— Mais vous oubliez ! dit-elle, souriante, heureuse, allégée en un moment de treize années. Je suis devenue Geneviève Saint-Rémon.

Elle regarda plus attentivement Edmée, fit un rapide calcul : « Elle ne peut avoir moins de soixante ans, comme la dame au canotier, mais quelle différence ! » Elle n'avait vu Edmée que deux ou trois fois au Havre, car c'était l'autre Ferrandina, Gertrude, qui dirigeait le magasin de fleurs. Edmée avait toujours donné une impression de mobilité, de silence et d'aventure. On sentait déjà que c'était une havraise qui n'aimait pas sa ville, qui pensait à autre chose, qui ne resterait pas. Geneviève qui ne s'intéressait guère à la mode, ignorait que, depuis deux ans, Edmée Ferrandina était devenue, dans l'univers des femmes que hantent les soucis de toilette, une personnalité. « C'était incroyable, vraiment. Quelle jeunesse ! Quelle simplicité ! Quel goût ! » Cette robe chamois ne comportait aucun ornement. Elle était moins longue et moins étoffée que celles des clientes. Et Mlle Ferrandina qui ne paraissait guère plus de quarante ans

ne portait pas de bijoux parce qu'elle avait ses yeux. Etait-ce le ciel ? Etait-ce la mer ? Geneviève pensait plutôt à ces magnifiques bottes de lys dont elle avait eu, jeune fille, maintes fois envie, lorsqu'elle passait au Havre devant le magasin du boulevard de Strasbourg en allant à Marie-Christine.

On entendit la voix pointue de la dame au canotier :

— Eliane, vous me répondez sans conviction. Vous n'avez pas l'air d'aimer pour moi ce canotier.

— Je l'adore, maman.

— N'est-ce pas ! Je le trouve chou comme tout, et je suis sûre que mon fils l'aimera.

Geneviève qui ne pouvait s'empêcher de prêter l'oreille à ces propos, n'éprouva plus qu'une indignation tempérée : « Ah ! ce n'est que sa belle-mère. » Elle s'amusa. Tout à coup ce mouvement de volière lui ôta de l'esprit les sombres préoccupations. Elle se sentait promise à un avenir de succès. La maîtresse qui régnait pour quelques instants sur ces volatiles ne la quittait pas, la regardait avec un tendre intérêt. Mais, soudain, elle crut comprendre pourquoi :

— Constance Carino m'avait annoncé votre visite.

— Ah ! vous connaissez Constance.

— Mais oui ! C'est une amie d'Elisabeth de Kernoan, répondit à mi-voix Edmée. J'appelle ainsi votre ancienne belle-sœur parce que son mariage avec le comte de Kernoan n'est plus qu'une question de jours.

— Constance Carino m'a dit, en effet...

« Quelle absurdité ! » Geneviève se sentait près de défaillir.

— Mais venez, avec moi, Geneviève.

Aussitôt :

— Madame Ferrandina !

— Edmée !

— Mémée !

C'était une nouvelle panique parmi les clientes, et l'on sentait bien que les plus anciennes, les plus familières, criaient exprès le diminutif pour essayer de faire triompher le droit de préférence.

— Une minute, Geneviève. Ne vous éloignez pas. J'ai à vous parler. Si heureuse de vous revoir !

Et Geneviève la vit se diriger de son pas souple, rapide, silencieux, vers la dame enchantée d'elle-même, prendre délicatement le canotier, le poser sur une longue table et reculer ensuite en

regardant la dame, comme le peintre au moment des repentirs. Tout cela sans un mot, tout cela sous le regard aussitôt devenu mauvais de la belle-fille et sous celui de l'intéressée immobile et timide comme une enfant.

Plusieurs autres chapeaux étaient posés sur la table et Geneviève, pour échapper à ses pensées, s'amusait à deviner quel était celui que choisirait Edmée. « Sûrement cette toque longue avec des feuillages..., ou ce marquis. Non, pas le marquis, cela fait tout de même un peu trop douairière... Plutôt la toque. »

Une voix partit de l'autre salon :

— Enfin, Edmée, c'est intolérable ! Où êtes-vous ?

Et la voix s'incarna. C'était un ours, ou plutôt une grosse femme vêtue d'une peau d'ours qui ralentit bientôt son mouvement, laissa tomber de son visage melliflu le masque de fureur et regarda, de toute la force attentive de son être. « Oh ! on dirait de toute son âme ! » pensa Geneviève lorsqu'elle fut arrivée à quatre pas d'Edmée. Elle regardait la Reine en train de prononcer son jugement.

Il y avait eu une amélioration dès que le canotier à roses était allé, sur une pomme de bois, reprendre sa place. Il y avait eu une amélioration lorsque la dame de soixante ans avait retrouvé les grâces naturelles de son visage un peu fatigué, mais joli encore, un de ces visages dont les hommes à nuances disent qu'il a dû être joli et qui ne l'est plus du tout dès qu'il veut le paraître encore.

Geneviève éprouva une nouvelle surprise. « Dieu que cette dame qui avait eu un air agressif, une expression de vieillesse tout à l'heure, sous le mensonge du canotier à roses roses lui semblait maintenant aimable dans la crainte et désarmé ! » Elle était un peu voûtée, et cela donnait envie de la protéger, de l'embrasser, de lui dire qu'elle n'était pas du tout une vieille femme et qu'elle était encore charmante. « Comme c'est bizarre, les chapeaux ! » se dit Geneviève.

Elle perdit le pari qu'elle avait fait avec elle-même. Ce n'était pas la toque. Ce n'était pas le marquis. Sans une hésitation, la main d'Edmée Ferrandina était allée cueillir dans la communauté offerte sur la longue table, à la convoitise des clientes, un chapeau Henri II en velours coulissé vert émeraude. C'était moins un chapeau qu'une sorte de petite vague irisée, couleur de la Manche quand le soleil touche à travers l'eau un fond de sable et qui

s'accordait, sans aucunement lui nuire, avec le visage menu déjà roulé par le temps.

Aussitôt Geneviève comprit qui était Mlle Ferrandina et pourquoi elle avait été si vite lancée. Il n'y a pas dix visages pour un chapeau. Pour Edmée, il n'y en avait qu'un et si elle plaisait tant aux femmes ce n'était pas parce que ses chapeaux donnaient de la valeur au visage mais bien parce que les visages donnaient de la valeur aux chapeaux. C'était là le secret d'Edmée. C'était là son art. Elle savait lire les visages, y découvrir les dernières paillettes de beauté, et leur donner le meilleur complément.

La dame trouvait son *la* avec cette vague de velours émeraude, ornement adéquat du caractère de son visage qui n'était ni voluptueux, ni spirituel, mais énergique et rêveur comme la mer.

Quand elle la vit aussi exactement « chapeautée », quand elle reçut l'impression de *note juste* entre les frisures de velours et les cheveux d'automne, Geneviève, qui parfois avait des mouvements d'esprit saugrenu comme Vincent, se demanda pourquoi cette dame ne garderait pas toujours sur la tête ce chapeau qui lui allait aussi bien que ses cheveux et que ses yeux, pourquoi même elle ne le garderait pas pour dormir.

L'ours en était bouillant de jalousie et grognait. Il réclama l'aide immédiate de la patronne pour un chapeau de visite qu'il tenait, à la manière d'une gamelle, au bout de son bras pendant. Et alors, Edmée, comme elle eût appelé le gardien du zoo pour donner à manger au plantigrade qui a l'air de devenir dangereux, fit signe à une vendeuse qui le vint prendre par la patte. Et l'ours en s'en allant vers les chapeaux bredouillait :

— J'en veux un vert comme ça !



Geneviève dont les yeux étaient emplis de ces couleurs qui l'empêchaient de retourner aux idées noires était fort loin de penser à la fille aînée du capitaine Durban. Aussi bien ce fut un nouveau choc pour elle lorsque complimentant Edmée sur son art et sa décision, elle entendit cette réponse :

— Oh ! je dois presque tout à Elisabeth. C'est elle qui m'a donné les premières leçons. Venez par ici, Geneviève, nous serons plus tranquilles. Et pas seulement les premières leçons. Aussi l'argent. Vous ne le saviez pas ?

— Non, dit Geneviève redevenue soucieuse et attentive.

— Elle est admirable ! Et quelle amie ! C'est l'Amie...

Tout ceci à mi-voix. Edmée n'élevait jamais le ton.

— Elle sait tout : la musique, la peinture, la mode. Et elle ne lit que les bons livres. Quelle nature d'élite !

Geneviève suivait Mlle Ferrandina qui répondait par un sourire, quelques mots de blâme ou d'encouragement aux questions des clientes qui se multipliaient de minute en minute comme par une opération magique, et il lui semblait suivre la souffrance elle-même : « Il n'y a donc pas de morale ? Cela ne sert à rien d'avoir une vie droite et de se dévouer à Dieu, à un mari, à des enfants. Elisabeth avait rejeté tout cela et on l'admirait, on l'aimait, on allait même l'épouser ! »

Elle était bien décidée à faire valser la « galette » de Gilbert et à se commander au moins trois chapeaux.

(La troisième partie au prochain numéro.)

GUY MAZELINE

LA VIE ÉCONOMIQUE EN FRANCE DE 1900 A 1950

La France de 1900 est encore un pays plus agricole qu'industriel. Les recensements classent plus de la moitié de la population comme rurale, c'est-à-dire habitant dans des communes dont la population agglomérée au chef-lieu est inférieure à 2.000 habitants. Raphaël-Georges Lévy, dressant le tableau de la fortune française dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er mai 1912, évalue à 75 milliards et demi de francs-or la propriété agricole non bâtie, chiffre qui dépasse 84 milliards si l'on tient compte des animaux de ferme, du matériel agricole, des semences et des fumiers, — alors que l'ensemble des entreprises industrielles et commerciales ne figure au tableau que pour 28 milliards. Et il conclut : « L'agriculture demeure le fondement de la prospérité, la terre est la véritable source de richesse. »

Or, après une crise qui a sévi en France dans le dernier quart du XIXe siècle, l'agriculture connaît au début du XXe une période de prospérité. Depuis 1896 les prix agricoles sont en hausse, malgré l'augmentation de la production qui devrait les faire baisser. Cette hausse des prix a des raisons multiples. La première est sans doute le régime protectionniste qui, surtout depuis 1892, abrite les produits agricoles français, et notamment le blé, de la concurrence des produits étrangers. En outre le réseau des chemins de fer français achève de couvrir tout le pays (il atteindra 40.933 kilomètres contre 19.357 en 1875) et grâce à lui les produits agricoles ont accès à toutes les régions du territoire, même les plus éloignées du terroir de production. D'autre part la popula-

tion urbaine tend à augmenter avec les progrès de l'industrie, et ces gens des villes mangent plus de viande et de beurre que les gens des campagnes, notamment de ce beurre des Charentes où des prairies d'élevage ont remplacé les vignes qu'avait tuées le phylloxera. Un peu partout d'ailleurs, faute de main-d'œuvre, on substitue les prairies et cultures fourragères aux céréales et la surface des herbages et prairies double ou presque entre 1886 et 1912. En même temps celle des emblavures qui dépassait 7 millions d'hectares en 1890 se réduit à 6 et demi en 1912. La production n'en souffre pas : on fait 90 millions de quintaux de blé en 1912 contre 89 en 1890. C'est que dans les régions de grande culture on obtient un rendement de 30 à 35 quintaux à l'hectare grâce au choix des semences, aux engrais et aux machines. Accessoirement se développent les cultures maraîchères et florales, destinées elles aussi aux gens des villes, et leur valeur passe de 100 à 600 millions entre 1902 et 1913.

Enfin il existe une cause mondiale de hausse des prix, à savoir l'augmentation de production de l'or, notamment au Transvaal où, depuis 1891, on applique au minerai des méthodes de traitement qui augmentent le rendement de 50 %. La production annuelle d'or passe ainsi de 36, 5 millions de £ pour la période 1886-1900 à 75,1 pour 1900-1913 et le stock monétaire d'or s'élève de 720 millions de £ en 1890 à 1.579 en 1913. Sur cette base monétaire élargie le crédit naturellement se développe et, comme c'est toujours le cas lorsque les moyens de paiement se multiplient plus vite que la production, les prix montent. Cette poussée des prix est mondiale et nos paysans en profitent. Certes les consommateurs des villes s'en irritent, d'autant plus qu'ils viennent d'être gâtés par des années de baisse, et il arrive aux ménagères de se révolter et de piller les boucheries en voyant le prix du kilo de viande monter de 1 fr. 79 en 1900 à 2 fr. 44 en 1908, tandis que le quintal de pommes de terre passe de 8, 80 à 12 fr. Mais le producteur se réjouit et aux élections il a l'avantage du nombre sur le consommateur des villes.

Un seul point noir dans le tableau : le vin. Après la crise du phylloxera, on a reconstitué trop de vignes dans le Midi, notamment sur la côte sablonneuse de la Méditerranée entre les Pyrénées et le Rhône, — car le phylloxera épargne les sols sableux, — et une crise de surproduction et de mévente provoque en 1907 des troubles sociaux et une quasi levée en masse des vignerons sous la conduite de Marcellin Albert.

***

Tout en obéissant à sa vocation agricole, la France du début du xxe siècle développe son industrie. L'exode rural se poursuit depuis le XVIIIe siècle et de plus en plus les jeunes quittent les travaux des champs pour les lumières de la ville. Il y aura en 1914 8 millions d'ouvriers industriels, contre moins de 5 à la fin du Second Empire. En 1913 les mineurs extraient 40 millions de tonnes de houille contre moins de 20 en 1880 et il faut d'ailleurs en importer, car nous en consommons bien davantage. L'extraction de minerai de fer est passée en cinquante ans de 2 millions et demi de tonnes à 22 millions et la France est au troisième rang des producteurs du monde. Nous faisons, en 1913, 5,2 millions de tonnes de fonte contre 1,4 en 1869 et 2,9 en 1904 ; 4,6 millions de tonnes d'acier contre 382.000 en 1880. Les industries de transformation des métaux se développent également. En 1913 l'industrie automobile a déjà 100.000 ouvriers et fait 45.000 voitures : elle suit de très loin les Etats-Unis d'Amérique qui en font 500.000. En 1914 il y a 108.000 voitures en circulation en France.

L'industrie textile est en plein essor. La France met en œuvre près de trois fois plus de coton qu'à la fin du Second Empire et elle exporte tissus de coton et lainages. La soie s'est relativement démocratisée depuis le XVIIIe siècle puisque le mètre qui valait 133 fr. en 1769 n'en vaut plus que 50 en 1902. On commence à produire industriellement la soie artificielle : 1,5 million de kilos en 1913.

D'une manière générale l'industrie améliore son outillage grâce aux travaux de savants. Sainte Claire Deville a trouvé la méthode de préparation de l'aluminium, Debray la fusion du platine, Moissan a découvert le carbure de calcium et les ferro-alliages, Berthelot la synthèse des produits organiques. Mais l'Allemagne seule a su développer cette industrie de synthèse, notamment la fabrication des colorants dérivés du goudron de houille. — Cette amélioration de l'outillage est coûteuse et elle mène l'industrie à la concentration. Le nombre des grands établissements de plus de 500 ouvriers qui n'était que de 133 en 1840 et atteignait déjà 441 en 1896, passe à 611 en 1906. Et un mouvement se dessine vers la spécialisation et la standardisation : l'industrie commence à prendre son visage d'aujourd'hui.

L'économie française de 1913 est donc prospère. Sans doute

cette prospérité est-elle limitée par la lenteur du développement démographique : la France qui avait 36 millions d'habitants en 1871 n'en a que 39,6 en 1913, alors que dans le même temps l'Allemagne est passée de 40 à 67, la Grande-Bretagne de 31 à 45 et les Etats-Unis de 38,5 à 92. Sans doute aussi la France est-elle gênée par la cherté relative de ses prix : il a fallu par la loi du 29 mars 1910 relever encore les tarifs douaniers protecteurs contre la concurrence étrangère favorisée par des prix plus bas. Mais la France est riche et la preuve en est qu'elle importe plus qu'elle n'exporte. Comme tous les grands pays d'Europe, la France importe des pays neufs matières premières et produits alimentaires qu'elle paye en partie avec des produits fabriqués. Depuis 1890 les importations sont passées de 22,7 millions de tonnes à 44 et leur valeur de près de 4 milliards et demi à près de 8 et demi. Dans le même temps les exportations sont passées de 6,7 à 22 millions de tonnes et leur valeur de 3,7 milliards à près de 6,9. Ainsi la France importe 1,6 milliard de plus qu'elle n'exporte, — et nos colonies sont loin d'être au premier rang dans notre commerce extérieur. Mais ce déficit de la balance commerciale est couvert et au-delà par nos bénéfices de fret (330 millions), du tourisme (700) et surtout par nos revenus de l'étranger (1.900 millions) : si bien que la balance des comptes est finalement en excédent d'un milliard et quart.

Le portefeuille étranger de la France en 1910 est considérable : on l'évalue à 45 ou 50 milliards de francs-or, soit le sixième de sa fortune d'alors. C'est une somme énorme : comme le franc-or vaut environ 150 fr. d'aujourd'hui, on peut dire que la France avait prêté à l'étranger 7.500 de nos milliards, c'est à dire l'équivalent du triple de notre budget actuel. Sur les 45 à 50 milliards d'alors, 13 étaient allés en Russie, 10 dans le reste de l'Europe, 9 dans le Proche-Orient, 6 en Amérique latine et près de 2 en Extrême-Orient. En 1911, il y a eu sur le marché français 82,6 % d'émissions étrangères, contre 17,4 % d'émissions françaises. La France est vraiment le banquier du monde.

***

Mais ce tableau n'est pas sans ombres. Vue de loin et derrière l'écran de nos souvenirs de guerre, cette période d'avant-guerre nous paraît idyllique et pour un peu nous dirions à la manière de Talleyrand que celui qui n'y a pas vécu ignore ce que peut

être la douceur de vivre. Il faut se méfier de ses souvenirs, quand la vie ultérieure leur donne un éclairage qui les altère. En fait nos pères ont eu leurs inquiétudes et leurs crises.

Inquiétudes intérieures d'abord. Le socialisme, unifié depuis 1905 et mené par Jaurès, a 74 sièges à la Chambre en 1910, 104 en 1914. La Charte d'Amiens de 1906 de la C. G. T. appelle à la lutte pour la disparition du salariat et du patronat. Dans l'immédiat le syndicalisme réclame la journée de huit heures. Les capitalistes français s'en émeuvent. Le budget s'enfle et le déficit est chronique du fait des charges militaires et du rachat du réseau de l'Ouest en 1908 : c'est la première grande nationalisation. En juillet 1914 est voté l'impôt progressif sur le revenu. Et Paul Leroy-Beaulieu, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er juin 1914, cite à ce propos Kautsky, le théoricien marxiste : « La confiscation par l'impôt permet d'arriver à la suppression de la propriété capitaliste par un lent processus. »

L'époque a aussi ses crises. En 1907 une panique bancaire secoue les Etats-Unis et la Banque de France aide la *City* de Londres à prévenir l'extension de la crise en escomptant du papier anglais et en envoyant à Londres des dollars-or pour une valeur de 80 millions de francs-or. Mais elle a dû relever son taux d'escompte, les valeurs ont baissé en Bourse et la secousse a été rude.

La crise de 1911 est plus sérieuse encore. A l'origine on trouve naturellement une mauvaise récolte en 1910, car les crises commencent toujours par l'agriculture. La France doit importer du blé et du vin et les affaires sont mauvaises. Des éléments politiques viennent aggraver les choses. Depuis les accords franco-anglais de 1904, la tension européenne va croissant, notamment à propos du Maroc. En 1905, Guillaume II débarque à Tanger et l'Allemagne exige la démission de Delcassé, notre ministre des Affaires étrangères. Nouvelle alerte en 1911 : comme nous prétendons ne pas nous contenter de la côte du Maroc et marcher sur Fez, la canonnière allemande *Panther* vient jeter l'ancre devant Agadir. Est-ce la guerre ? L'épargnant prend peur, retire ses économies de la Caisse d'épargne, vend ses titres et thésaurise de l'or. Le Français rapatrie des capitaux et il en résulte une certaine hausse du franc sur le marché des changes. Au 31 août 1911 il fallait 25 fr. 26 pour acheter une livre sterling à Paris ; le 22 novembre suivant, il y suffit de 25 fr. 16 (contre 980 aujourd'hui). De même les 100 francs suisses ne valent plus 99 fr. 82 mais 99 fr. 625 (contre 8.135 aujour-

d'hui). Il est sans doute un peu cruel de rappeler ces taux de change et ces fluctuations qui nous paraissent infimes : rien ne nous fait mieux mesurer quel a été notre appauvrissement relatif au cours de ce demi-siècle et combien ce délicat système des changes a été détraqué.

Pour cette fois-ci ce fut une fausse alerte. La Banque de France put bientôt réduire le taux de son escompte et de ses avances sur titres qu'elle avait dû relever quand l'argent était rare et que les effets affluaient dans son portefeuille commercial. Le taux des reports en Bourse qui avait atteint 6 % revint à 3, et le 3 % qui avait baissé à 94,15 remonta à 95,70 au lendemain de l'accord du 4 novembre 1911 qui donnait à la France liberté d'action au Maroc contre cession à l'Allemagne d'une partie du Congo. Peu à peu l'or revint à la Banque. Au 30 juillet 1914 elle détenait 4.141 millions de francs, soit le septième du stock d'or mondial.

Néanmoins l'économie était hantée par deux menaces : la guerre et la révolution. On ne savait pas encore que l'une est le fourrier de l'autre.

***

La guerre qui éclate en août 1914 va bouleverser l'économie.

Il faut ici donner la première place à un fait dont les contemporains n'ont pu mesurer l'importance, qui est passé inaperçu aux yeux de beaucoup, mais dont aujourd'hui, avec le recul du temps, nous pouvons apprécier toute la portée. Le 5 août 1914, une loi, votée discrètement et dont les journaux du temps ne parlent point, comportait l'article 3 suivant : « Jusqu'à ce qu'il en soit disposé autrement par une loi, la Banque de France et la Banque de l'Algérie sont dispensées de l'obligation de rembourser leur billets en espèces. »

Ainsi était établi le cours forcé des billets, que la Banque n'était plus tenue de rembourser en or. La mesure n'était pas sans précédent. Le cours forcé avait déjà dû être imposé pendant deux crises de la vie nationale, du 15 mars 1848 au 6 août 1850 et du 12 août1870 au 1er janvier 1878. Mais il s'était agi chaque fois d'une mesure provisoire, et d'effets limités. La dépréciation du billet par rapport à l'or après 1870 n'avait jamais dépassé 2,5 %. Le 5 août 1914, on entrait sans s'en douter dans une période dont nous n'avons pas vu la fin.

Jusqu'alors la France était un pays où la monnaie avait si peu

varié depuis le Premier Consul que le député Jules Roche pouvait comparer le budget de 1801 (836 millions) et celui de 1901 (4.030 millions), l'un et l'autre calculés dans les mêmes francs. Les jeunes générations ont peine à imaginer ce que signifiait cette stabilité. Chacun pouvait « mettre de l'argent de côté », celui-ci pour acheter un fonds de commerce, celui-là pour assurer une dot à sa fille ou une situation à son fils, tous pour avoir « des économies » en cas de mauvais jours. Car on avait une monnaie dont la valeur ne fondait pas entre vos doigts. Ainsi la France tout entière était-elle un pays d'épargnants. Sans doute la consommation en souffrait-elle, puisqu'on renonçait aux satisfactions du présent pour s'assurer l'avenir. Sans doute eût-il mieux valu dépenser en France les milliards que nous avons envoyés en Russie et ailleurs et qui n'en sont jamais revenus. Mais l'abus de l'épargne est préférable à la mort de l'épargne, et on a tout fait depuis trente-cinq ans pour tuer l'épargne. Or l'épargne est un des ressorts essentiels du capitalisme. On comprend que les socialistes en fassent peu de cas ; on comprend moins que les antisocialistes la défendent si mal.

La guerre allait gaspiller en quelques années, directement ou indirectement, la plus grande partie des réserves qu'avait accumulées la sagesse du Français moyen, grand ou petit bourgeois. Huit millions d'hommes furent mobilisés, c'est-à-dire enlevés à leur activité productive pour faire la guerre, autrement dit pour détruire. En outre l'ennemi occupa dix de nos départements les plus riches, nous privant de la moitié de notre charbon, des deux tiers de notre acier et de notre fonte, des quatre cinquièmes de notre minerai de fer, de la quasi totalité de nos productions de laine et de lin, des deux tiers de celle de coton, de terres riches en blé et en betterave et des deux tiers de notre sucre. Bientôt les usines dont nous disposions encore devaient se consacrer pour la plupart à des productions de guerre. Des industriels du Nord, chassés par l'invasion, construisirent de nouvelles usines dans le Centre et le Midi. On y rappela du front des spécialistes, on y recruta des indigènes de nos colonies, des Italiens, des Espagnols, des Portugais. 45.000 usines qui employaient un million et demi de travailleurs avant la guerre et qui n'en avaient plus que 524.000 en décembre 1914, retrouvèrent leur million et demi au début de 1917. Dès juillet 1916, la France produisait 28 fois plus d'explosifs qu'avant la guerre et 8 fois et demie plus de poudre. Mais il fallait

acheter au dehors les matières premières indispensables qui nous manquaient.

Il fallait aussi importer des vivres. Car les femmes et les enfants de nos paysans mobilisés ne pouvaient, malgré leur splendide effort, suffire à la tâche de nourrir le pays. On ne récolta en 1917 que 90 millions de quintaux de céréales, contre 174 en 1913, et la production fourragère tomba de 959 à 560 millions de quintaux.

Aussi dûmes-nous, de 1914 à la fin de 1919, importer plus de 117 milliards et demi de francs-or de marchandises, tandis que nous ne pouvions en exporter que pour 34 et demi environ, du fait du bouleversement de notre production et de la perte de débouchés importants comme l'Allemagne, la Belgique et la Russie. Le déficit commercial dépassa donc 83 milliards. Ce déficit ne put être couvert qu'en liquidant une partie de notre portefeuille étranger, en vendant ou en gageant une partie de notre or à l'étranger et en contractant 25 milliards de dettes envers l'Angleterre et les Etats-Unis. En même temps la révolution bolchévique volatilisait nos 13 milliards de fonds russes. A l'intérieur, de même, l'Etat dut s'endetter pour couvrir ses dépenses, dépenses qui eussent paru insensées à tous les économistes raisonnables d'avant-guerre, à ceux qui, justement parce qu'ils étaient raisonnables, prédisaient une guerre courte. En face de 210 milliards de dépenses l'Etat ne put aligner que 35 milliards d'impôts et dut de 1914 à 1919 emprunter plus de 175 milliards. On a souvent déploré que l'Etat n'ait pu obtenir des Français d'alors un sacrifice d'argent plus important, à un moment où tant de Français devaient consentir le sacrifice total. Mais la guerre nous avait surpris en pleine réorganisation fiscale et l'impôt sur le revenu voté à la veille de la guerre ne produisait encore en 1918 qu'un peu plus d'un demi-milliard En outre des millions de mobilisés ne gagnaient que leur solde. Enfin le Français moyen, s'il était prêt à donner au pays la vie de son fils ou la sienne, n'entendait point donner son argent, mais seulement le prêter. C'était un épargnant invétéré. Son calcul d'ailleurs était mauvais, puisque la hausse des prix devait dans la suite terriblement amputer la valeur des titres d'emprunt qu'il accumulait.

Car la rareté des marchandises d'une part et d'autre part l'inflation croissante (le « plafond » des émissions de la Banque de France passant de 6,8 à 40 milliards et le total des avances de la Banque à l'Etat se gonflant de 25 milliards) provoquèrent

naturellement la hausse générale des prix. L'indice des prix de gros passa de 100 en 1913 à 412,6 en décembre 1918. Le coût de la vie monta moins vite, du fait des lois qui vinrent dispenser les mobilisés de payer tout ou partie de leur loyer et stabiliser les prix des loyers. Car c'est la guerre que nous trouvons à l'origine de cette politique anti-économique qui a habitué le Français à ne pas payer son logement au taux qui eût été nécessaire pour assurer l'entretien des maisons existantes et encourager la construction de maisons nouvelles. Il y a là une des atteintes les plus profondes qui aient été portées à l'économie française. Nous commençons à peine, timidement, d'essayer de nous en guérir. Il faudra de longues années pour revenir à la normale dans un pays qui, par ses lois des loyers, a follement ajouté à ses ruines de guerre les ruines de la démagogie.

L'Etat n'est pas intervenu seulement dans le domaine des loyers. En fait les nécessités de la guerre l'ont amené à échafauder, par pièces et par morceaux, un dirigisme économique de plus en plus autoritaire : organisation et parfois subvention des productions d'armement, standardisation stricte de ces productions, achat par l'Etat à prix taxé de tout le blé disponible, prohibition ou contingentement des importations, possibilité de relever les droits de douane par simple décret, achat par l'Etat à l'étranger de toutes les matières premières (coton, jute, pâte à papier, oléagineux), cession de ces matières à des *consortiums*, groupements d'industriels utilisateurs contrôlés par les pouvoirs publics, fixation autoritaire du prix des produits fabriqués par ces industriels, contrôle étroit de tous les transports par chemin de fer, réquisition de tous les navires de commerce, restrictions à la consommation des produits alimentaires en 1917 et 1918 : 750 grammes de sucre par mois, deux jours de fermeture des pâtisseries, deux, puis trois jours sans viande, enfin — la plus grave des restrictions pour les Français, qui mangeaient alors encore plus de pain qu'aujourd'hui — carte de pain généralisée en 1918 et limitant la consommation quotidienne à un maximum de 500 grammes pour les travailleurs de force. Bientôt il fallut superposer au dirigisme français un dirigisme interallié et finalement un Conseil suprême économique pour prévenir la concurrence des acheteurs alliés sur les grands marchés étrangers de blé, de viande congelée, de laine, de coton, de cuirs, de papier, de coke et de charbon, assurer un emploi rationnel du tonnage interallié si dangereusement menacé

par les sous-marins allemands et resserrer le blocus économique des Empires Centraux.

Le libéralisme d'alors protesta avec véhémence contre certaines de ces mesures, notamment contre l'institution des consortiums qui étouffaient initiative privée et concurrence, imposaient une bureaucratie coûteuse et favorisaient certains privilégiés. Mais que sert-il de protester quand le salut de la nation est en cause ? L'Etat put ainsi prendre des habitudes de dirigisme, d'intrusion dans l'économie, habitudes qu'il ne devait plus jamais tout à fait perdre.

***

Au lendemain de la guerre, l'économie française est assez différente de ce qu'elle était en 1914. Elle a perdu 1.364.000 travailleurs, tués en pleine force ; 740.000 sont mutilés ou infirmes. La France ayant servi de champ de bataille pendant quatre ans et demi a subi d'énormes dommages évalués à 85 milliards de francs-or, soit 17 fois le budget de 1914 : dix départements dévastés, près de deux millions d'hectares impropres à la culture, 600.000 immeubles détruits et 300.000 endommagés, près de 10.000 usines vidées de leur matériel, détruites ou endommagées, 200 mines inondées, canaux, routes et chemins de fer souvent inutilisables, plus de 6.000 ouvrages d'art démolis, usure des routes, des voies ferrées et du matériel roulant, perte de deux millions et demi de tonneaux de navires marchands, soit près de la moitié de notre tonnage d'avant-guerre.

En contrepartie, le retour de l'Alsace-Lorraine à la France lui apporte, avec plus de 1 million 500.000 habitants, des richesses nouvelles : vignoble et houblons, tabac et forêts, houille et fer de Lorraine, sel de Moselle, pétrole de Péchelbronn, potasse du Haut-Rhin, outillage textile alsacien. En particulier les richesses du sous-sol et notamment le doublement de la production du minerai de fer augmentent considérablement la production sidérurgique du pays et les industries de transformation se développent naturellement sur place : construction mécanique, électrique, navale, automobile, etc. Ainsi le retour des provinces perdues contribue à augmenter le caractère industriel du pays.

Or la guerre elle-même a hâté cette industrialisation. La population urbaine ne cesse de croître et finira en 1936 par dépasser la population rurale. Partout les usines d'armement se sont déve-

loppées ou créées. Renault qui avait 8.000 ouvriers en 1914 en a 35.000 en 1918. La plupart de ces usines vont se tourner vers les fabrications de paix. Il a fallu économiser au maximum main-d'œuvre et matières premières dont la pénurie s'aggravait à mesure que durait la guerre. On s'est efforcé d'organiser le travail scientifiquement, d'appliquer les principes de l'Américain Taylor pour la fabrication en série, voire d'instituer le travail à la chaîne — lequel a été organisé chez Ford dès 1913 — de développer la standardisation dont la Commission permanente est née en 1918, et de multiplier les laboratoires de recherches et d'essais. On va profiter de la reconstruction des usines détruites pour moderniser l'outillage.

L'industrie française va avoir pendant quelques années des carnets de commande bien remplis, car il faut réparer nos ruines et elle entend bien se réserver la quasi-totalité de cette énorme tâche. Les clauses de l'armistice du 11 novembre 1918 et du traité de Versailles du 28 juin 1919 stipulaient que l'Allemagne paierait l'intégralité de nos dommages. Mais il fallut attendre le 5 mai 1921 pour arrêter à 132 milliards de marks-or la dette globale de l'Allemagne à l'égard des Alliés. Et il semble qu'on ne se soit pas avisé à l'époque de l'impossibilité matérielle de transférer hors d'Allemagne une somme aussi astronomique. Même si l'on avait pu saisir dès la fin de 1918 tout l'or de la Reichsbank et toutes les valeurs étrangères détenues par l'Allemagne, on eût été loin de compte. « L'Allemagne paiera », disait M. Klotz, ministre des finances de Clemenceau. Mais elle ne pouvait payer qu'en nature. On pouvait imaginer que l'industrie allemande prît en charge la reconstruction de nos régions dévastées, tandis que notre industrie se fût tournée vers les marchés mondiaux pour y prendre en l'absence de l'Allemagne des positions solides. Mais était-ce possible ? La présence d'ingénieurs et d'ouvriers allemands au milieu même des ruines qu'ils avaient faites eût blessé le sentiment français ; nos alliés britanniques voulaient le relèvement rapide de l'économie allemande et non pas son asservissement à la nôtre ; enfin l'Allemagne elle-même n'eût pas tardé à se rebeller contre cet esclavage. En tout cas l'industrie française considéra les réparations comme une chasse gardée. L'Allemagne fit quelques paiements, livra des navires, des équipements de port et finalement ne paya plus rien, de sorte que la charge financière des réparations dut être assumée par la France. On sacrifia ainsi les finances à l'économie.

Ces finances étaient pourtant déjà dans un état déplorable, et les impôts nouveaux, notamment la taxe sur le chiffre d'affaires, ne suffisaient pas à couvrir les dépenses, en particulier celle des pensions de guerre. Il fallait emprunter sans cesse, et d'abord à la Banque de France, dont les avances à l'Etat passèrent de 18 milliards en 1918 à plus de 38 en 1926, alors qu'en 1920, dans l'immédiate euphorie de la victoire, l'Etat s'était engagé à rembourser ces avances à raison de 2 milliards par an et que d'aucuns voyaient déjà le franc revenir à sa valeur or d'avant-guerre. Il fallait emprunter aussi au public, notamment à court terme, et le total des bons de la Défense Nationale passa de 33 milliards en 1918 à 64 en 1921. L'occupation de la Ruhr au début de 1923 par laquelle on voulait obliger les Allemands à exécuter leurs engagements ne rapporta que peu de profit. Les crises financières alors se succèdent : au début de 1924, la spéculation étrangère joue à la baisse du franc et la livre sterling monte à 117 ; un crédit de 100 millions de dollars obtenu pour trois mois de la banque Morgan de New-York permet de contre-attaquer et d'écraser la spéculation, en ramenant la livre à 70,75. Mais les élections du 11 mai 1924 amènent les partis de gauche au pouvoir et l'épargne, effrayée, ne renouvelle plus ses bons. Impôts et emprunts ne suffisant plus, on fait marcher la planche à billets et cette inflation finit par « crever le plafond », c'est-à-dire par dépasser la limite légale des émissions. La circulation fiduciaire passe de 31 milliards à l'armistice à 56 en 1926. Nouvelle crise en fin juin 1925 où la livre remonte à 104 et où le ministère appelle la banque Lazard à la rescousse pour arrêter le glissement. Enfin la crise est aiguë en 1926 : la livre monte à 243 en juillet, tandis que les prix, dans l'infernale sarabande de l'inflation, passent de 339 à l'armistice (sur la base 100 d'avant-guerre) à 804. Le franc va-t-il tomber aux abîmes ?

Alors Poincaré revint au pouvoir et avec lui la confiance revint au cœur des Français. Les capitaux évadés à l'étranger rentrèrent, suivis de capitaux étrangers. On put lancer des emprunts de consolidation et amortir les bons de la Défense par une caisse spéciale recevant les produits du monopole des tabacs. En même temps 8 milliards d'impôts nouveaux contribuaient à éponger l'inflation. Dès le 2 décembre la livre était retombée à 126 et on eut peine à l'empêcher de tomber plus bas. D'aucuns, et Poincaré lui-même, rêvaient de revenir au franc-or. Mais notre économie, notre exportation ne l'eussent pas supporté. Une fois de plus on lui sacrifia

les finances et les rentiers. Le 25 juin 1928 le franc était stabilisé au cinquième environ de sa valeur-or, la livre valant 124,21, au lieu des 25,12 d'avant-guerre. La Banque était tenue de rembourser les billets en or, mais elle ne donnait que des lingots pour lesquels il fallait payer au moins 215.000 francs, soit six millions et demi d'aujourd'hui. Cette hypocrisie montre qu'on redoutait la thésaurisation des louis d'or de la part des petits épargnants, et qu'on n'était pas tellement sûr de l'avenir.

Pourtant la situation financière était singulièrement éclaircie : le total des avances à l'Etat s'était dégonflé de 43 à 23 milliards, celui des bons de la Défense de 44 à 33, le reste de la dette à court terme de 42 à 19 et l'indice des prix avait baissé de 200 points.

En même temps la situation économique était prospère. L'agriculture manquait de main-d'œuvre : 700.000 paysans avaient été tués à la guerre, des milliers d'autres, déracinés par la mobilisation, avaient renoncé au dur travail des champs pour bénéficier dans l'industrie ou les chemins de fer des hauts salaires et de la journée de huit heures, en vertu de la loi du 23 avril 1919. On suppléait à ce manque de main-d'œuvre par les machines, par les engrais, et aussi par l'immigration italienne. Dès 1925 l'agriculture avait retrouvé ou dépassé ses récoltes d'avant-guerre. En 1928 le cheptel, si éprouvé par la guerre, était reconstitué. Mais l'agriculture se plaignait que ses prix de vente fussent trop bas, alors que les ouvriers agricoles, les machines et les engrais lui coûtaient si cher. On dut à nouveau relever les droits de douane sur le blé, la viande, le sucre.

De son côté l'industrie poursuivait l'évolution que la guerre avait hâtée et son indice de production progressait très vite. Alors qu'en 1919 il dépassait à peine la moitié du chiffre de 1913, il le dépassait de 27 % en 1928 et de 40 en 1930. Dès 1925 la reconstruction est pratiquement achevée. Ce sont surtout les industries d'équipement qui se développent, et notamment les usines hydro-électriques, dont la production en 1933 sera triple de celle de 1913. En outre la France produit en 1929 deux fois plus de fonte et d'acier qu'en 1913, cinq fois plus d'automobiles.

Le commerce extérieur est en progrès lui aussi, malgré le protectionnisme des jeunes Etats qui ont remplacé l'Autriche-Hongrie, et le développement industriel des pays d'outre-mer qui de plus en plus fabriquent eux-mêmes les produits que nous leur vendions avant la guerre et dont ils ont été sevrés pendant la guerre.

Néanmoins nos importations, sur la base 100 en 1913, atteignent 143 en 1930 et nos exportations de produits fabriqués 169 en 1929. La baisse du franc favorise les exportations qui dépassent les importations de 1924 à 1927. Le parlement, étant incapable de voter un nouveau tarif des douanes, autorise finalement le gouvernement à fixer ce tarif dans l'accord commercial avec l'Allemagne de 1927.

***

En 1929, avec un franc stabilisé et un budget en excédent de 5 milliards, on pouvait escompter des années de prospérité. C'est dans ce ciel serein qu'éclata la crise : en octobre 1929 la Bourse de New-York, où les valeurs ne cessaient de monter depuis quatre ans, s'effondra brusquement sous l'effet de la surproduction et de la baisse de prix des produits agricoles, qui ruinaient les *farmers*, obérés de lourdes hypothèques, et par répercussion les citadins, désormais incapables d'acquitter leurs achats à tempérament. L'Amérique retirant ses crédits à l'Europe, et notamment à l'Allemagne, la crise se généralisa : en 1931 la livre se détachait de l'or et en 1933 le dollar était dévalué à son tour.

Bientôt l'indice de notre production industrielle recula, pour atteindre 94 en 1935, soit un chiffre inférieur à l'avant-guerre, et nos exportations de 1934 ne dépassaient pas en valeur la moitié de celles de 1914. A défaut d'autres marchés nous nous rabattions sur notre empire colonial, avec lequel nos échanges en 1936 représentaient 30 % de notre commerce extérieur contre 12 en 1913 et 13 en 1923. C'est l'époque de l'Exposition coloniale de Vincennes (1931) et de la Conférence économique de la France métropolitaine et d'outre-mer (1935-36). Mais la crise sévit quand même, les sociétés ne paient plus de dividendes et les faillites se multiplient.

On fait alors appel à l'Etat, car, comme l'a dit un économiste allemand, le libéralisme est un régime pour période de beau temps : programmes de grands travaux, primes à la production agricole, dirigisme de la production du blé (l'Office du Blé est créé le 15 août 1936) et du vin, où l'Etat interdit l'extension de cultures, limitation quantitative des importations par le contingentement. Pour rétablir l'équilibre du budget, victime de la crise et de nos folies politiques, on essaya une politique de déflation, une baisse

autoritaire par décret-loi des traitements des fonctionnaires et des coupons des rentiers. C'était une erreur psychologique, car celui dont on réduit le salaire ou revenu nominal se jugera toujours lésé, même si le prix de la vie baisse davantage.

On en arrive ainsi à 1936 et les événements dès lors sont trop récents pour qu'il soit nécessaire d'en conter l'histoire : crise sociale de 1936, hausse des salaires conjuguée avec une réduction de la semaine de travail — ce qui est contradictoire et doit mener à la hausse des prix puisqu'on augmente le pouvoir d'achat en même temps qu'on réduit le nombre des produits offerts à l'acheteur, — dévaluation du 1er octobre 1936 qui devait être suivie de beaucoup d'autres, enfin à nouveau la guerre.

Cette deuxième guerre amena un retour en force du dirigisme, d'autant plus que de 1940 à 1944 l'Allemand fit la loi. Un fait suffira à définir le régime. Une loi de Vichy du 10 septembre 1940 organisait la répartition autoritaire des produits industriels. Or cette loi reproduit, parfois mot pour mot, une Ordonnance allemande sur la réglementation des produits industriels dans les territoires français occupés, ordonnance datée du 27 mai 1940 ; la date en dit long sur la minutie avec laquelle les Allemands avaient préparé leur mainmise sur notre économie.

Ce fut alors le pillage organisé ; nous eûmes à verser au total au Reich 632 milliards. Il fallut recourir à la planche à billets, et la circulation fiduciaire passa à 142 milliards en 1939 à 590 à la libération. Nous sortîmes de la guerre ruinés, vidés, exsangues. A ce moment, alors que les boutiques étaient vides, le gouvernement décida de relever les salaires, portant ainsi un nouveau coup à notre monnaie. Vinrent enfin les nationalisations, qui atteignirent les épargnants et ruinèrent le crédit de l'Etat et les secteurs publics. Vint aussi le plan Marshall, qui nous sauva du désastre.

Au terme de ce demi-siècle, il est clair que la guerre a précipité l'évolution de notre économie vers l'industrialisation, vers l'étatisme aussi et le socialisme — car la guerre, maudite par les socialistes, apporte toujours de l'eau à leur moulin — Les crises ont aidé aussi à faire le lit de l'étatisme. Si le capitalisme veut survivre, il ne peut le faire qu'à condition de rétablir et de maintenir ses deux piliers : la monnaie et l'épargne.

RENÉ ARNAUD.

ITALIE RETROUVÉE

SICILE (1)

III

Pour avoir flâneusement cédé aux charmes de l'île d'Ortygie, j'ai dû renoncer à une visite approfondie de la Syracuse antique.

Visite mélancolique ! De cette cité qui, pendant cinq siècles, fut la plus grande et la plus belle de la Méditerranée (« la capitale du monde grec »), le peu qui reste affleure le sol ou y est plus ou moins enfoncé. Au-delà du très étroit bras de mer qui sépare Ortygie de la Sicile, une vaste plaine aux molles déclivités (jadis entièrement fortifiée) se déploie en éventail, toute couturée de cicatrices, comme le corps d'un vieux soldat. De ses quatre quartiers, qui comptèrent jusqu'à cinq cent mille habitants, pas une colonne, pas un pan de mur debout. Sans quelques couvents, villas et fermes, le désert végétal serait total. La Syracuse antique est aujourd'hui l'ombre d'une ombre, la ruine d'une ruine.

Notre très sommaire exploration, nous la fîmes dans un fiacre découvert, tout grinçant et branlant, aussi vieux, aussi fatigué que la pitoyable rosse qui le traînait. Que la route fût plane, qu'elle fût montueuse, la pauvre bête était bien résolue à ne progresser qu'au tout petit pas : à l'allure d'un convoi mortuaire. Ainsi, derrière un corbillard invisible, avions-nous le sentiment de rendre les suprêmes devoirs à un cadavre. Nous allions de cimetière en cimetière ; ou plutôt, nous errions dans un seul cimetière, immense, désaffecté, jonché çà et là de grandes tombes béantes, profanées. Rien n'en signalait l'approche ; on ne les découvrait que le nez dessus.

(1) Voir *La Revue* des 15 février et 1er mars.

Nous débusquâmes d'abord, perdus dans des terrains vagues, les ossements d'un grand théâtre taillé dans la pente rocheuse. Du temps où Eschyle y faisait représenter les *Persès*, ce théâtre devait être admirablement situé. La scène avait alors pour fond la mer toute proche. Peut-être cette mer venait-elle battre les murs mêmes du théâtre. Aujourd'hui, le rivage s'est peu à peu étendu, de sorte que le décor est maintenant fait, hélas ! d'usines, de docks, de voies ferrées, d'assez sordides bicoques : il désappointe... Sur le plateau, voici les traces d'un amphithéâtre romain ; pas une de ses pierres n'atteint la hauteur d'un homme debout (un petit homme) : rien que des « substructions ». Le « champ de ruines » de Syracuse ne « parle » pas au passant, à l'ignorant. Fait-il beaucoup de confidences aux savants, aux spécialistes ?...

Je crois (je suis sûr) qu'il ne faut pas venir ici au milieu du XXe siècle, après deux guerres, si l'on a dans les yeux, dans le cœur, le souvenir indélébile des ravages que ces deux guerres ont causés. La Syracuse grecque n'est pas morte de sa belle mort. Elle est morte de mort violente. Comment ne pas revoir, en « surimpression », devant ces décombres stérilisés, momifiés, les décombres encore tout frais, tout pantelants, les décombres encore humains de tant de villes, qui, dans l'Europe entière, n'ont pas fini de souffrir ? — Rouen, Saint-Malo, Caen furent assassinées, comme le fut Syracuse ; et Rotterdam ; et Dresde ; et Varsovie ; et Stalingrad ; et Hiroshima ; et des centaines, centaines d'autres !... Nous n'avons pas encore renoncé à rebâtir, à réaménager nos fourmilières saccagées ; mais que vienne une troisième guerre, après quoi, il ne restera du Louvre, du Vatican, du Kremlin, du Metropolitan Museum, etc., que ce qui reste, sur les pentes de l'Acradine et de Tychè, des palais, des temples syracusains ; — c'est-à-dire rien ; pas même leur poussière.

La visite des ruines de la Syracuse antique n'invite pas du tout à oublier notre temps : ni les années vécues, ni les années à vivre ; ni l'horreur, la démence, la misère, l'insondable stupidité d'une ère maudite.

Quant aux fameuses *latomies*, je m'attendais à tout autre chose... Et pourquoi parler longuement d'une déception ?

Je suppose qu'il faut voir les *latomies* au printemps, en été ; lorsqu'elles débordent d'une inondation de feuillage, de fruits, de fleurs, de parfums. Alors ces grandes et profondes carrières à ciel ouvert sont peut-être les « lieux de délices » que célèbrent

unanimement les voyageurs, les jardins de féerie « où l'air est à ce point imprégné d'arômes qu'on y respire un goût de fleurs comme si l'on avait dans la bouche quelques frais pétales de roses... » Mais, en ce début de décembre, cependant estival, peu de fleurs ; et, malgré les fruits vermeils qui les chargent, tous ces splendides orangers, tous ces beaux citronniers relégués au fond de ces cavernes sans couvercle, quelle pitié n'éprouve-t-on pas pour eux ! Contraints à la prospérité, ces arbres sont des captifs, des victimes, comme les gros lapins des clapiers, comme les truites asservies des viviers, comme les malheureuses oies périgourdines que l'on gave pour hypertrophier leurs foies.

Dans les *latomies*, tout est prison, sépulcre, lieu de déportation, de séquestration. On y est obsédé par le souvenir des sept mille prisonniers athéniens qui y furent ensevelis vivants, comme le furent hier des milliers de forçats dans les camps nazis, comme le sont aujourd'hui, dans les bagnes russes, des milliers de « personnes déplacées ». Denys le tyran, dont on montre ici l'épouvantable « oreille », c'est Hitler, c'est Staline « première manière »... L'une de ces *latomies* s'appelle « la latomie du Paradis ». Atroce dérision ! Un paradis plus profond qu'un tombeau, qui fuit le ciel, l'espace, la lumière ; un paradis où les Elus ont les ailes coupées.

Certes oui ! Etrange, énigmatique Sicile ! — J'y suis depuis six jours et aucun de ces jours où, sous mes pas, sous mes yeux, le sol ne se soit plus ou moins creusé, entr'ouvert ; un sol immémorialement habité, occupé par des divinités primitives, détentrices de féroces secrets ; toujours prêtes à vomir l'eau, à expulser le feu.

Peu de fables siciliennes se passent au grand jour, en plein air, à ciel ouvert, comme tant de fables grecques. Depuis l'antiquité la plus reculée, cette île est comme aimantée. Sa force d'attraction, qui s'exerce du dedans au dehors, bien au delà de ses rivages, est symbolisée par la légende d'Aréthuse. — Pour échapper au chasseur Alphée qui la poursuivait, la belle nymphe arcadienne se fit source et s'enfonça, comme une taupe, dans les entrailles de la terre. Elle quitta la Grèce, passa sous la mer Ionienne, et, à peine la Sicile atteinte, jaillit sur la plage syracusaine. Elle s'y crut sauvée. Mais Alphée s'étant fait fleuve, il étira son cours et prit le même chemin sous-marin. De tout

son élan, il surgit sur la même plage, où il étreignit sa proie.

Le fleuve et la source mêlèrent leurs ondes. « Dans le temps où les jeux olympiques se célébraient à Olympie, que l'Alphée arrose, l'Aréthuse avait, en Sicile, — selon Pline — l'odeur du fumier, parce qu'on jetait dans le fleuve grec le fumier des victimes et des chevaux. »

On ne jette plus depuis longtemps, à Olympie, le fumier des jeux dans l'Alphée, lequel semble avoir délaissé sa conquête et regagné son lit. Mais Aréthuse est toujours là, au bord de l'île d'Ortygie, à quelques pas de la mer où, jadis, son eau s'allait jeter sans s'y confondre... Hélas ! aujourd'hui, la voici prisonnière, elle aussi ! Un remblai cimenté interdit aux eaux douces l'accès de l'eau amère. Consignée, au bout d'un square, derrière une grille, dans un assez petit bassin semi-circulaire que surplombe une haute muraille de maçonnerie, la source domestiquée bafoue, en toute innocence, dans la prose, dans la banalité, son beau nom, sa belle légende.

« ...La Fontaine d'Aréthuse... » voici, du moins pour moi, ces deux mots désunis pour toujours ! En les prononçant, je ne les verrai jamais plus nimbés de ce halo de poésie où ils m'apparaissaient, avant que je fusse venu en Sicile. Cependant, il me reste d'Aréthuse son visage, inviolé, inviolable ; tel que, de siècle en siècle, tant que dura la grandeur de Syracuse, il fut ciselé, soit de face, soit de profil (les profils sont les plus beaux) sur les admirables monnaies de la ville. Par ces quelques très précieux petits disques d'or ou d'argent, la Nymphe venue de Grèce est sauvée du temps et des hommes. C'est par Aréthuse que Syracuse survit désormais à ses ruines.

***

2 *Décembre.*

Catane est une grande ville plutôt noire : le noir des villes du nord, des villes des pays miniers. L'impression que l'on éprouve en s'y promenant en étranger, en nouveau venu, est singulière, déroutante, puisque, au-dessus de ce sol noir, de ces monuments noirs brille de tout son éclat le souverain azur du ciel méditerranéen, irradiant de soleil. Dans les squares de Catane, ce soleil fait prospérer une végétation africaine ; elle y paraît, d'abord, saugrenue.

Pourquoi Catane, sous ce ciel si bleu, est-elle si noire ? Je l'ai demandé à M. Finocchiaro, notre très obligeant agent consulaire, qui veut bien nous guider ce matin dans sa ville.

M. Finocchiaro m'a regardé avec surprise ; évidemment, ma question lui paraissait innocente. Puis il m'a répondu que Catane était « un peu noire » parce que l'Etna, d'âge en âge, l'a enténébrée : le sol de Catane est un sol de lave, et c'est surtout en pierres de lave que Catane fut rebâtie, après la grande éruption, suivie d'un formidable tremblement de terre, qui, à la fin du XVIIe siècle, la détruisit presque entièrement.

L'Etna ! Mais oui : l'Etna est là, à deux pas ! J'ai l'air d'un ignorant ! Je ne suis qu'un étourdi. Mais je plaide les circonstances atténuantes : soit y venant de Palerme, soit y venant de Syracuse, je ne suis arrivé à Catane que dans la nuit. L'Etna était insoupçonnable ; et ici, au cœur de la ville, d'où je ne suis pas encore sorti, le célèbre volcan n'est pas visible. Jadis, en allant en Grèce, j'ai entr'aperçu l'Etna de la mer, au lointain, pas du tout menaçant, et donnant au paysage un vague air d'estampe japonaise... Au surplus, je ne suis pas impatient de voir l'Etna de près, ayant peu de goût pour les anomalies de la nature. J'aime mieux me promener dans Catane, et, prenant exemple sur ses habitants, ne point me soucier du monstre au pied duquel ils semblent vivre paisiblement, à la grâce de Dieu et de Sainte Agathe, au nom minéral, patronne prédestinée...

Sa sombre livrée et ses longues rues rectilignes privent quelque peu Catane du pittoresque capricieux, inattendu des très vieilles villes italiennes, toutes embouteillées de passé. Catane est une ville en ordre : elle se laisse tout de suite lire. Elle serait presque plate sans les grandes vagues de lave pétrifiée dont on devine les ondulations et les convulsions sous les maisons courageuses qui les revêtent. Les plus anciennes de ces maisons — et les palais, et les églises, — ne sont pas antérieures au XVIIIe siècle. Depuis près de trois mille ans, il y eut toujours en ce point du rivage de la mer Ionienne une ville qui s'est appelée Catane ; mais la Catane actuelle n'est là que depuis un peu moins de trois cents ans, ce qui, pour une ville italienne, est l'extrême jeunesse. Son terrible voisin a férocement enseveli ses reliques : le peu qui reste des monuments antiques de Catane (un théâtre grec, un odéon romain) est soit en lave, soit sous la lave et l'on est tout surpris,

dans la grandiose cathédrale, contemporaine des églises jésuites de Rome, d'apercevoir quelques restes de l'édifice primitif, qui date du XIe siècle.

Je suis resté bien peu de temps à Catane (guère plus d'un jour), assez cependant pour être séduit, sinon par sa beauté, du moins par sa gaité, par son animation, par son atmosphère de bien-être. Cette ville menacée de mort mais décidée d'avance à ne pas accepter la mort est une ville confiante (presque confite) dans les richesses inépuisables qu'elle tire de la campagne qui l'entoure. On y jouit des facilités de la fécondité, de l'abondance. Les forêts d'orangers, de citronniers de la région sont célèbres, et ses vignobles, ses vergers d'oliviers, d'amandiers. Les amandes d'ici sont les plus grosses et grasses amandes de Sicile. Cette terre cruelle est aussi une terre promise ; on se résigne à y périr parce qu'on ne se résigne pas à l'abandonner.

Catane, qui n'est point la capitale de la Sicile, a cependant un air de capitale. Ce privilège, elle le partage avec d'assez nombreuses cités en Italie, laquelle, par sa configuration, échappe à la centralisation tyrannique qui fait de Paris une ville hydrocéphale. En France, il y a une capitale, et, autour de celle-ci, il y a *la* province. En Italie, il y a *des* provinces, où, essaimées du haut en bas de la Botte, de grandes villes l'emportent parfois en importance, en population sur la capitale officielle. La plus écartée, la plus méridionale de ces grandes villes n'est, pas davantage que Milan, que Gênes, que Bologne, fascinée par le miroir à alouettes de la Ville Eternelle. Catane s'est arrangée pour se suffire à elle-même. Malgré les très mauvais moments que lui fait passer l'Etna, elle est exempte de regret, d'envie. Port, marché, entrepôt, elle vit largement de ses richesses naturelles, agricoles. La création travaille ici plus que la créature ; celle-là travaille pour celle-ci.

Passant d'un jour, je simplifie très probablement beaucoup les choses. Mais puis-je avoir été tout à fait mis dedans par ce que j'ai vu ? Je suis sûr, par exemple, quand il fait beau comme ce matin, qu'il règne, entre onze heures et midi, tout le long du corso Stesicoro Etnea — où est notre hôtel — une joie de vivre que l'on flaire immédiatement, comme un parfum. Cette joie de vivre vous recule dans le temps, mais non comme vous y recule une ville qui se survit, rêvant nostalgiquement à sa gloire

déchue. Catane n'est pas le moins du monde une ville arriérée ; c'est au contraire une ville très moderne, aussi envahie par les comptoirs, les offices, la locomotion mécanique, les bars et les cinémas que toute autre grande ville du XXe siècle. Mais le rythme de l'existence d'aujourd'hui y est encore, dans une certaine mesure, le rythme de l'existence d'hier. On y a du « temps à soi » et l'heure n'y file pas en une minute.

Au même soleil qui mûrit pour eux, dans la proche campagne, des milliards d'oranges sur des milliers d'orangers, des centaines de Catanais — souvent très élégamment mis, dans des vêtements aux colorations joyeuses et hardies, — occupent, au milieu du jour, sans beaucoup changer de place, le petit trottoir bien exposé de leur Corso. Derrière eux, des boutiques grandes ouvertes remédient à l'étroitesse de ce trottoir, qu'elles prolongent. Peu de guéridons, peu de chaises devant et dans les innombrables bars, pâtisseries et *gelaterie.* Les Catanais aiment, en gens du Midi, l'oisiveté debout et stationnaire. Ils aiment — sans pourtant s'y astreindre — pouvoir changer de place, rôder de groupe en groupe, arrêter un instant l'ami que l'on croise, sans hâte, sans impatience. La foule catanaise (la foule sicilienne) n'est pas bruyante, ni gesticulante ; mais elle est vive, prompte aux jeux des regards, de la physionomie. Cette jeunesse, sur ce Corso, s'intéresse aussi aux jolies passantes, relativement peu nombreuses ; plus piquantes, peut-être, que vraiment belles ; nullement dissimulées ; sans morgue, spontanées, et ne croyant pas devoir tout de suite, quand elles se sentent regardées, baisser les paupières sur de grands yeux d'un noir bleu, dont les larges iris paraissent taillés à facettes ; des yeux diamantins.

***

Les deux plus beaux ornements de Catane datent du siècle dernier. L'un et l'autre furent élevés à la gloire de Giacomo Bellini, enfant de la ville, auquel est aussi dédié un grand jardin public. Au cœur de l'hiver sicilien, les roses de juin y fleurissent parmi les chrysanthèmes de novembre ; Flore s'y rit des saisons.

Sur la piazza Stesicoro, le monument de Bellini est, transposé dans le marbre, un grand pot-pourri de *bel canto.* Autour de l'élégiaque *maestro*, Norma, la Sonnanbula, l'Elvire des *Puritani*

et l'Imogène du *Pirate* — héroïnes des quatre chefs-d'œuvre de Bellini — s'efforcent (sans tout à fait y parvenir) par leurs attitudes et leurs « drapés » canoviens, d'être aussi mélodieuses pour les yeux que le sont pour les oreilles les souples et palpitantes « phrases » si bien écrites pour la voix qu'exhala « une âme — selon Heine — restée sans souillure au milieu des indignes contacts de la vie ».

Quel dommage que l'orchestration de Bellini soit si pauvre, inexistante ! Oui : il ne se souciait que des voix. Mais il confiait à ces voix « le sombre *secret* d'un cœur mélancolique » ; et ces voix étaient celles de Giulia Grisi, de la Pasta, de la Malibran.

Ami de Henri Heine, ami de Chopin, Bellini, mort à trente-deux ans, était leur frère en poésie.

En entendant une très chère amie florentine, aussi belle à regarder qu'à écouter, chanter *Casta Diva...* ou *Ah ! non credea mirarti...* j'ai souvent rêvé à quelque compositeur d'aujourd'hui, doué à la fois d'audace et de tact, de savoir et de goût, qui se mettrait en tête de réinstrumenter *Norma* ou la *Sonnanbula.* Il ne s'agirait pas de « moderniser » ces admirables ouvrages si oubliés, mais de les enrichir symphoniquement, sans les déguiser, sans les contaminer le moins du monde. Il s'agirait seulement de leur donner un autre corps que ces corps anémiques, exsangues, qui se traînent péniblement, indigemment à ras de sol, trahissant, ridiculisant presque, les chants émouvants, parfois sublimes d'une « âme » lyriquement inspirée.

J'ai fait tout haut ce rêve, jadis, devant Alfredo Casella ; et ce rêve l'avait tenté. Hélas ! Casella n'est plus de ce monde ; mais si mon vieux rêve devait séduire un jour quelque jeune musicien, compatriote de Bellini, c'est à Catane, dans son splendide théâtre, qu'il faudrait d'abord donner cette *Norma*, ou cette *Sonnanbula*, en quelque sorte « recalcifiée ». Je suis bien sûr du succès ; un succès à faire envie à la Scala de Milan elle-même.

Ce théâtre Massimo Bellini passe à bon droit pour l'un des plus beaux théâtres de l'Italie. Commencé en 1873 et achevé en 1890, il est d'un style aussi pur, dans son opulence, que la Fenice de Venise et aussi évocateur d'une époque qui, malgré le peu d'années écoulées, ne semble pas désormais beaucoup moins loin de nous que l'époque où la Fenice vint au monde.

J'ai eu la faveur de passer ma seule soirée catanaise au théâtre

Bellini. C'était, par malchance, jour de relâche, mais j'ai assisté à une répétition, non pas, hélas ! d'un opéra de Bellini. J'y ai entendu, exemplairement interprétés, des fragments de *Madama Butterfly*. Le très aimable directeur eut la bonne grâce, au cours de la soirée, de donner à notre intention dans la salle (d'une harmonieuse immensité : elle contient trois mille spectateurs), l'éclairage *a giorno*. Nous fûmes émerveillés, sidérés par tant de beauté, de prodigalité, de faste ! Heureux Catanais, avec leur théâtre de capitale ! Comment eussé-je pu ne point songer sans un peu d'amertume à ce que sont, dans des villes du rang de Catane, les théâtres, chez nous ?

***

3 Décembre.

Dans l'autobus qui dessert les environs de Catane, nous sommes en route pour Acireale, petite ville située à une dizaine de kilomètres, vers le nord.

Acireale n'était pas au programme ; mais des mélomanes acirealiens nous ont fait demander, pour l'amour de Chopin, de bien vouloir nous arrêter chez eux, avant de regagner Rome. Comment refuser de faire halte dans une ville qui porte un nom pareil ? Le nom du berger que Galatée aima, que Polyphème lapida et que Neptune, par compassion, changea en fleuve. Acireale est la ville d'Acis, fils de Faune et de la nymphe Simœthé. Sa bien-aimée était une petite Néréide, pourvue de nageoires et ayant gardé quelque chose de la sirène. Dans ses veines coulait un sang marin très pur, très bleu : Galatée était le fruit incestueux des amours de Nérée et de sa sœur Doris, enfants de Thétys et d'Océan, divinités primitives, antérieures aux Olympiens, ces usurpateurs, ces parvenus.

Nous allons donc être reçus à Acireale par le « gratin » de la mythologie locale.

En attendant, debout au milieu de la voiture publique archicomble, je suis aussi serré, comprimé qu'on peut l'être dans un wagon du métro parisien à l'heure de pointe. Inutile d'essayer d'attraper, par la fenêtre, quelque chose du paysage. Pas question d'apercevoir, jonchant la mer, les *Scogli dei Ciclopi*, c'est-à-

dire les énormes blocs de lave lancés par Polyphème sur Ulysse, qu'il rata, et sur Acis, qu'il ne rata point. L'Etna, je ne l'apercevrai pas davantage. Je tente de me consoler en regardant par la mémoire les lieux et les *dramatis personae* tels qu'ils furent peints par Nicolas Poussin et par Claude Lorrain dans les deux tableaux conservés l'un au musée de l'Ermitage, l'autre au musée de Dresde... Incomparables chefs-d'œuvre ! Je pourrais les décrire ; mais suis-je en Sicile pour décrire des tableaux français du XVIIe siècle que je ne connais que par des reproductions ? Je n'ai jamais été à Saint-Pétersbourg, ni à Dresde. Le tableau de Claude survit-il à son musée, à sa ville ? Les bombardiers d'Amérique anéantirent Dresde, paraît-il, en trois heures. Il fallut beaucoup plus de temps à l'Etna pour anéantir Catane.

A quoi vais-je songer ?... Chassons les navrantes images des extravagants palais et églises rococo de Dresde réduits en miettes. Songeons plutôt aux poètes qui immortalisèrent les légendes d'ici : à Homère, à Théocrite, à Virgile, à Ovide...

Cependant, une toute petite fille me cède gracieusement sa place. Je prends la place et j'offre à la *picciridda* de s'asseoir sur mes genoux. Gravement, sérieusement, je lui parle français. Pas le moins du monde intimidée, elle m'écoute non moins gravement, et fait poliment semblant de me comprendre. Elle n'est point belle : toute couleur jus-de-réglisse. Mais son petit museau est effilé et ses yeux fendus en amande ont l'or foncé de la gomme arabique. Je pourrais très bien lui dire sans risquer de lui faire peur qu'elle eût été ici changée en chèvre, du temps où tout était bon aux dieux pour leurs métamorphoses. Je préfère lui parler des quatre petits ours que le Cyclope élevait pour Galatée, au fond de l'antre où la cruelle refusait de le suivre. Dans l'idylle de Théocrite *la Chanson pour Galatée* est si touchante, si jolie ! Le pauvre monstre la chantait en fixant la Néréide de son gros œil unique, tout rempli de larmes : « ...Hélas ! mes poils te font horreur ! Pourquoi la nature ne m'a-t-elle pas, comme à toi, donné des nageoires ? Je te poursuivrais jusqu'au fond de l'Océan... »

Voici la petite fille arrivée, avec sa grand-mère, à destination... Nous nous sommes quittés très bons amis, à Aci-Platanie. Autour d'Acireale, huit villages ou agglomérations s'appellent Aci-quelque-chose. Sous sa forme de fleuve le berger Acis était con-

sidéré, dans la nuit des âges, par les habitants de la région comme leur bienfaiteur, comme leur ami.

Le fleuve est desséché depuis longtemps ; son lit même a disparu ; mais les trois lettres du mot Aci scintillent toujours, ici et là, de place en place, comme trois miraculeuses gouttes d'eau.

***

Sur une petite chaîne isolée, Acireale domine la mer. L'autobus nous laisse au seuil d'une grande esplanade déclive, toute en poches et bosses, dans le cœur de la ville. Personne ne nous attend ; personne ne sait si l'on nous attend. Pendant que le fils de M. Finocchiaro, qui nous accompagne aujourd'hui, va aux nouvelles, nous arpentons la piazza del Duomo. Il est midi. Animation modérée, toute provinciale. Acireale, dans ses olivaies, dans ses orangeaies, est prospère, confortable. Elle a des magasins soignés, bien pourvus ; et, soit dans l'incandescente lumière blonde qui inonde les uns, soit dans la pénombre bleu-de-lin qui enveloppe les autres, édifices civils ou religieux érigent sur cette place de belles façades toutes nées ensemble en plein dix-septième siècle : un vaste *palazzo communale*, deux églises d'un baroque gracieux, presque discret. La maison qui est à gauche du Duomo, collée à lui, porte une enseigne où, sur fond vert pistache, des lettres roses forment ces deux mots : TIPOGRAFIA GALATEA.

Ces architectures nous cachent l'Etna, nous cachent la mer. Où sont les « points de vue » ?... Mais M. Finocchiaro fils nous rejoint : le baron Pennisi di Floristella, notre hôte, s'excuse beaucoup ; appelé inopinément à Catane, il ne sera là qu'à trois heures, pour nous accueillir, nous écouter et nous applaudir. En attendant, allons déjeuner. Une certaine *antica salumeria*, dans une rue voisine, est, paraît-il, excellente. Nous croyons, tant elle est ténébreuse, voûtée, mystérieuse, entrer dans l'antre même du Cyclope. Il y règne une fraîcheur exquise dont, en ce début de décembre, nous nous délectons comme au cœur de l'été. Le vin d'Acireale n'est pas moins délectable : un muscat naturel, point du tout sirupeux, ni même sucré ; plutôt sec ; un vin jeune, nerveux, mais qui, très certainement, s'alourdira, se madèrisera vite. Le type du vin qu'il faut boire sur place et qui

vous donne — cher Octave — « toute son âme dans la chaleur de son premier baiser... »

Vantons aussi une sensationnelle *pizza alla siciliana* ; non point plate et boucanée comme la *pizza* napolitaine (dont je ne médis pas...) mais bombée en forme de coupole ; une coupole grumeleuse et tuméfiée par le feu du four, encore brûlante, faite de *mozzarella* fondue et de pâte brisée *(pasta frolla)* fine, légère comme de la moëlle. La fourchette s'y enfonce sans rencontrer de résistance et va atteindre, pour l'attaquer dans ses profondeurs, un lit onctueux, mais solide, où, dans la glu du fromage et de l'huile, macèrent des filets d'anchois, des olives noires, des sections de tomates fraîches ; le tout relevé de poivre et parfumé de basilic, de rue, de romarin.

Merveilleusement bonne *pizza* (nous eûmes chacun la nôtre) ! Toutefois fort altérante : elle nous contraignit à vider nos verres plus que de raison ; et même, contre toute raison, car c'était vouloir combattre le feu par le feu.

Après ce bon et copieux repas, nous dûmes renoncer à toute promenade. Mais est-ce par le seul sens de la vue que l'on entre en relations avec un pays nouveau ? Dans ces passagères prises de contact, le sens du goût ne joue-t-il pas aussi son rôle ? Je n'ai jamais négligé, en voyage, les secrets que vous confient si volontiers les vins locaux, la cuisine locale : « Le vrai matérialisme, écrit Robert-Louis Stevenson, est d'avoir honte de ce que nous sommes. Ce n'est pas un moindre trait de la perfection humaine de découvrir la saveur d'un mets que de trouver de la beauté aux couleurs d'un soleil couchant... »

***

Un peu avant trois heures, nous nous rendîmes à la *Biblioteca Zelantea* où la *Società per la musica di camera d'Acireale* tient ses assises.

Les choses se passent, en Sicile, comme en Espagne, assez peu souvent à l'heure prévue. Mais la *biliotcca Zelantea* est un lieu d'attente très acceptable. Ses hautes fenêtres ouvrent sur des jardins mélancoliques. Nous flânâmes de salle en salle, parmi des bustes de poètes illustres et de polygraphes inconnus. Nous nous penchâmes sur des vitrines où gisaient de vieux grimoires,

des médailles, des sceaux, des coquillages, des fleurs d'herbier.

Les tirant de leurs rayons pour les feuilleter, nous troublâmes dans leur quiétude séculaire des livres qu'on ne lit plus guère, qu'on ne lit jamais plus. Pour la plupart reliés en vélin. Avec l'âge, tous les vélins ne prennent pas la même patine. Les uns se dorent comme un vieil ivoire ; d'autres acquièrent la lividité du fiel ; d'autres se fardent coquettement d'un léger soupçon de rose ; d'autres enfin, malgré les années, restent immaculément blancs. Rien de plus délicat que ces variétés de nuances, que ces jeux subtils auxquels se livrent, dans une tutélaire solitude, la matière et le temps.

Une haute et sombre antichambre sans aucune fenêtre séparait la bibliothèque de la petite salle de concerts. Cette antichambre était presque entièrement occupée par un colossal carrosse de gala du XVIIIe siècle ; une lourde arche sur roues, tout sculptée, laquée et dorée, superbement tendue, à l'intérieur, d'un velours cramoisi passementé de galons, de crépines et de glands. Dans le jour avare qui tombait sur lui des lointaines verrières empoussiérées du plafond, ce merveilleux, pompeux carrosse avait l'air d'un roi mort, dormant dans son hypogée.

Autour de lui, la maigre troupe d'auditeurs — car ceux-ci étaient quand même arrivés peu à peu — semblait convoquée pour la commémoration d'un important événement survenu jadis dans l'existence du noble carrosse. Et peut-être parce que, dans mon cerveau, les fumées du vin muscat tardaient à se dissiper, j'accueillis l'idée saugrenue que nous n'avions été conviés à Acireale, Damase et moi, que pour participer à cette commémoration étrange, laquelle, pour des raisons dont je ne me préoccupai pas, devait demeurer secrète. Oui, dans la petite salle voisine, la musique de Chopin allait être jouée clandestinement, devant quelques initiés, pour ce grand carrosse défunt...

Une vingtaine de vieux tableaux décoraient les murailles de la salle. Tous très noircis, craquelés, misérables. Des personnages à peu près indiscernables y étaient représentés. Cependant, au fur et à mesure que le soir tombait, je sentais ces figures peintes, malgré leur immobilité apparente, reprendre confusément vie, retrouver leur âme. Dans leurs prisons de toile malade, ténébreuse, ils entendaient, écoutaient une musique jusqu'alors jamais écoutée, entendue, Elle exerçait sur eux un charme nécromancien. Sans

doute n'eussé-je pas été surpris ni effrayé si ce sévère seigneur à perruque, si cette sainte vêtue de draperies jaunes et violettes, si ce beau jeune garçon au poing duquel pesait une grosse tête coupée, fussent descendus de leurs cadres. Je m'attendais à ce qu'ils vinssent silencieusement s'asseoir sur les sièges vides (ils n'eussent eu qu'à choisir), parmi ces trois fois douze auditeurs de chair et d'os, indiscutablement présents.

Je le dis à regret : rien de semblable ne se produisit. Le carrosse lui-même ne joua aucun rôle. Mais, dans l'avenir, je le sais déjà, lorsque je ressongerai de loin à Acireale et à cette fin d'après-midi passée entre ce vieux carrosse et ces vieux tableaux, je n'aurai pas beaucoup de peine à me mentir à moi-même. Tandis que mes papilles savoureront imaginairement les arrière-délices du vin muscat, mon hallucination ressuscitée cessera peu à peu d'être un conte, et je finirai par y croire comme au souvenir d'une « histoire arrivée. »

***

5 *Décembre.*

Retour à Rome. Il y pleut à verse. Une de ces belles, grandes pluies typiquement romaines, aussi denses, lourdes et serrées que le ciment des ruines et dont on se demande si elles ne vont pas se coaguler pour édifier d'immenses et indestructibles murailles d'eau. Cette pluie me rajeunit : j'en ai vu tomber de telles, jadis, pendant des semaines entières, interrompues par de radieuses éclaircies.

J'ai, à l'hôtel, une chambre qui donne sur la place de la Minerve. A travers les mouvantes et robustes draperies d'argent, constellées de grosses perles qui s'écrasent en rebondissant sur les dalles inondées, j'entr'aperçois le petit éléphant du Bernin. Son obélisque le surmonte comme un parapluie fermé, tandis que, au coin de la place, le dôme du Panthéon est un monstrueux parapluie ouvert.

Si cette pluie veut bien ne point trop durer, je crois que je ne serai pas mécontent de l'avoir vu tomber. Elle transforme la ville entière en un immense château d'eau, et les vastes escaliers — ceux du Capitole, celui de la Trinité des Monts — en de splendides et furibondes cascades, toutes empanachées d'écume,

toutes hérissées d'aigrettes. Le sang éternellement jeune de Rome jaillit inépuisablement de ses veines éclatées.

Cependant, sous la forme palpable d'un lingot d'or, le soleil sicilien brille sur ma table : deux oranges de Syracuse, trois mandarines de Taormine. Une litière de laurier les supporte et un gros collier de figues élève autour d'elles comme un petit mur de pierre sèches : il peut très bien suggérer ce qui subsiste d'une ville grecque, dans l'île que j'ai quittée.

De ces fruits, de ce feuillage s'exhale une vivante haleine, un sapide fumet végétal. On dirait que ces oranges, ces figues, ce laurier suent de l'odeur. Déjà ma Sicile s'éloigne ; mais ce que j'ai d'elle, ici, dans les narines, m'offre l'illusion d'une présence réelle. Si je prenais l'un de ces fruits dans ma main et si je le conservais quelque temps contre ma paume, c'est par la peau, c'est par le corps que je retournerais là-bas.

Où cela ? J'obéirais à ma conscience : je retournerais à Taormine.

Je ne suis pas tout à fait sûr de n'être point parti de Taormine un peu comme si je me sauvais. Tout compte fait, le sentiment que j'y ai éprouvé fut un sentiment d'insécurité, de peur. Ce sentiment a agi d'autant plus puissamment que je ne m'y attendais guère !

Qu'arriverait-il, si je retournais là-bas préparé, prévenu ?

Quand, avant-hier soir, venant d'Acireale, je suis arrivé à Taormine, une fois encore il faisait nuit ; une nuit profonde, impénétrable. Impossible de rien deviner d'un paysage que, depuis ma jeunesse, j'ai entendu cent et cent fois vanter comme l'une des merveilles de la création, comme un paradis terrestre. Ce nom seul — *Taormina* — si mélodieux, si caressant, était pour moi une promesse de beauté, une promesse de bonheur. Ce nom portait une auréole ; il irradiait dans mes rêves, dans mon imagination.

Cependant, à l'arrivée, ma confiance fut légèrement nuancée d'inquiétude. Le train m'avait laissé à la gare de Taormina-Giardini, au bord de l'eau, et cette gare de luxe, dénuée de toute couleur locale, m'avait désappointé. Une gare pour riches touristes cosmopolites ; ces touristes qui s'estiment offensés si la gare qui les accueille n'est pas la flatteuse antichambre des

palaces internationaux dont ils ne sauraient nulle part se passer. Je ne décrirai pas cette gare : à peu de chose près, elle pourrait être la gare de Deauville ou de Monte-Carlo.

Malgré la morte-saison, une équipe de portiers d'hôtels faisait la haie à la sortie. Six, huit, dix mirifiques portiers, — pour un seul touriste, lequel avait d'avance fait son choix.

Je confiai mon humble bagage à l'obligeant ambassadeur de l'hôtel Timeo. Il m'installa dans un superbe auto-car. J'y attendis pendant un bon moment l'arrivée du rapide de Messine : il risquait d'apporter — ce qui n'advint pas — des clients sérieux.

On gagne Taormine — juchée sur un éperon rocheux à quelques centaines de mètres au-dessus de la mer — par une ample et grande route. Elle trace ses savants lacets aux flancs de la montagne. La rapide ascension se fit dans les ténèbres ; et me voici au seuil feuillu et fleuri d'un hôtel fort avenant. L'un de ces hôtels d'antique réputation, à fidèle clientèle britannique, assez âgés pour avoir « pris du style » ; ici le cossu et comme il faut style victorien.

Ce Timeo était quasiment vide ; mais, en dînant, je peuplai vite la salle à manger déserte de personnages empruntés aux romans de Meredith, de Maurice Baring et d'Oscar Wilde : ravissantes jeunes femmes suprêmement distinguées, qui ont quelque part leur portrait peint par Millais ou John Sargent ; gentils vieux lords, rouges de peau, blancs de poil, venus pour « laver » des aquarelles à longueur de journée ; beaux jeunes gens aux visages praxitéliens...

Le dîner terminé (après le déjeuner d'Acireale, il me parut fade), j'allai rôder dans Taormine. « Peut-être faut-il craindre, en voyage, de gâter par des lectures faites d'avance l'impression première des lieux célèbres. » Je me remémorais ce texte — qui est de Gérard de Nerval — en arpentant dans les deux sens la grande rue plane qui sectionne d'un bout à l'autre une ville construite sur une pente très abrupte. De ce Corso Umberto se dégageait la mélancolie propre aux villes faites pour les étrangers, lorsque ceux-ci en ont déguerpi. Un Corso continûment bordé d'hôtels, de pensions, de *tea-rooms*, de boutiques aux devantures encombrées d' « articles » pittoresques, chromos, photos, presse-papiers, cassettes, broderies et dentelles. Que sais-je encore ? Tout un bric-à-brac de « souvenirs de voyage » très vite décourageant.

Dans les villes où j'ai fait halte depuis que je suis en Italie, l'absence presque complète de touristes m'a ravi. Purgées de leur présence, ces villes récupéraient leur caractère, leur «ethnicité». Mais ici, pour la première fois, ces touristes, je crois bien que je les ai regrettés. Sans eux, Toarmine avait perdu sa raison de vivre ; elle était vacante ; son « industrie » faisait relâche. Du moins dans ce long corso, car, demain matin, assurément, en explorant de jour ces ruelles obscures, je ferai connaissance avec une Taormine toute différente ; j'oublierai vite mon injuste première impression.

Je regagnai donc le Timeo et m'y réfugiai dans une petite chambre aussi peu italienne que possible. Je pus m'y croire magiquement transporté à Londres. Par exemple dans cet hôtel aujourd'hui disparu qui se trouvait à deux pas de la National Gallery, sur Trafalgar Square et où j'ai souvent séjourné quand j'étais jeune... Dépaysement instantané, non d'ailleurs sans attrait : un grand confort, mais tout à fait suranné ; et une quiète atmosphère d'intimité, de « home » bien opportune, car j'étais fort las.

Cependant avant de me mettre au lit j'allai tirer les rideaux devant la porte-fenêtre, que j'ouvris. Je poussai les volets. Devant la chambre s'étendait une vaste, alléchante terrasse, au-delà de laquelle je devinais, dans l'obscurité, un dévalement de maisons et l'immense espace, plus flairé que discerné, de la mer et du ciel. De tremblotantes lumières dessinaient, tout en bas, le contour du rivage. Mais c'était une nuit sans lune et sans étoiles : l'illustre paysage, aboli, faisait relâche, lui aussi...

...Ah ! quel spectacle, demain, de cette terrasse ! Un très vieux souhait, enfin, allait être exaucé. Pour ne pas risquer de manquer le lever du jour, je laissai volets et rideaux écartés.

***

Certes non, les zélateurs de Taormine ne m'avaient point trompé ! La « vue » vers laquelle, réveillé dès sept heures du matin, je me précipitai, était d'une beauté sublime ! Je rendis grâce au destin de m'avoir permis de ne rien soupçonner d'elle avant qu'elle ne s'offrît à moi, en une seule fois, toute nue et toute entière, dans la souveraine splendeur du virginal premier matin.

Cependant, le coup au cœur que je reçus de ce spectacle fut

si fort, si violent, si brutal que je dus rentrer un instant dans ma chambre, comme dans une retraite, à l'abri de je ne sais quel danger.

Cet excès de beauté avait quelque chose de menaçant, d'oppressant. Qu'avais-je vu de si mystérieusement terrible ? Non, à vrai dire « vu », mais pressenti, et que, avant cette seconde, aucun paysage, ici-bas, ne m'avait fait éprouver ?

Avec prudence, avec lâcheté, sournoisement, je revins à la fenêtre, sans toutefois oser en franchir le seuil et prêt, s'il le fallait, à sauter en arrière.

C'est alors seulement que je compris que j'avais l'Etna devant moi.

Le volcan régnait sur le pays comme la Gorgone règne sur la cuirasse de Minerve. Mais la Gorgone est une chimère, une invention. Lui, le stupéfiant Etna — beau, cependant, comme le fronton d'un temple, — il vivait, il respirait ; soufflant dans le ciel d'une pureté indicible une fumée grisâtre. De la cime tronquée, angéliquement revêtue de neige rose, cette fumée s'exhalait à petits coups, propulsée des profondeurs d'un enfer de feu.

Comme le lion la gazelle, le monstre tenait sous sa patte gigantesque les bois, les vergers, les cultures ; proies innocentes, désarmées, à la merci des cruels caprices, des soudaines colères de ce tyran aux apparences débonnaires et dont cette seule fumée tellurienne aux pulsations presque imperceptibles trahissait le droit de vie et de mort, le pouvoir absolu.

Pour les raisons que j'ai dites, l'Etna, depuis que je me trouvais dans son royaume, ne s'était pas une seule fois offert à ma vue. Ni à Syracuse, ni à Catane, ni à Acireale. Sans doute, l'effet de panique presque instantanée qu'il me causa ne se serait-il point produit si j'avais été graduellement et par intermittences prédisposé à sa présence, pendant ces trois journées. Mais à le voir surgir ainsi, en coup de théâtre, isolé, en prodige, dans cette aube immaculée, dans cette lumière de Premier Jour de la Création, il m'épouvanta.

Dès lors, je ne pus voir que lui, fasciné, hypnotisé. J'eus beau m'appliquer à en détourner les yeux, l'idée qu'il était là, couvant son brasier inextinguible, me défendit de jouir de ce grand décor pacifique, de ces sereines alliances du ciel, de la terre et de l'eau, de ces jeux de couleurs, de formes et de lumières

qui rivalisaient avec ceux que j'ai vus en Grèce. Le paysage de Taormine est fait pour qu'y apparaissent les radieuses et tutélaires divinités olympiennes : Apollon sur son char, Aphrodite dans sa conque, les Muses et les Grâces, mais non ce Cyclope barbare, malfaisant, stupide, aveugle, prêt à tomber en convulsions.

Pendant la courte matinée que j'ai passée à Taormine, je l'avoue à ma honte, je n'ai pas su prendre sur moi pour me soustraire à un pénible malaise physique. Je ne suis pas parvenu à oublier longtemps ni tout à fait ce volcan. J'ai subi sa maléfique influence. Je ne m'expliquais pas comment l'on pouvait « élire » Taormine ; y venir du bout du monde pour y chercher le délassement du corps, le repos du cœur et de l'esprit, l'enchantement des yeux.

Est-il possible que l'on puisse se sentir ici en sécurité, en vacances ; exaucé, heureux ? Ce merveilleux paysage me faisait penser à une femme très belle — une Reine de Beauté — mais inexorablement atteinte dans sa santé par un mal secret, rongée au plus profond de sa chair par un chancre inguérissable, et condamnée à finir dans des souffrances atroces, défigurée, déchirée, avilie.

Avec le temps, parviendrai-je à chasser le monstre Etna de mon souvenir ? Parviendrai-je, lorsque je songerai, loin d'elle, à la voluptueuse Taormine, à ne plus voir que le divin dessin de cette double baie aux inflexions si délicates et si sensibles ; que ces jardins exubérants de bosquets et de palmes, vertigineusement suspendus sur l'abîme et que l'on s'attend à voir se détacher de la terre, emportant vers des mondes inconnus leurs cargaisons embaumées ?

Et quand je retournerai par la mémoire au théâtre gréco-romain (« le plus beau du monde », après toutefois celui d'Epidaure et de Delphes), parviendrai-je, du haut des gradins herbus et au-delà de la scène de marbre et d'argile, à ne plus apercevoir le Personnage fatal qui, quelque soit le spectacle que l'imagination se représente ici, impose à ce spectacle un catastrophique dénouement ? Le dénouement du *Prométhée enchaîné* d'Eschyle : « ...Voici que le sol s'ébranle. Le rauque fracas du tonnerre mugit. Sous le ciel où les vents et les nues s'affrontent, la terre se précipite dans les flots ! »

JEAN-LOUIS VAUDOYER.

L'ALLEMAGNE DE L'EST ET SON ARMÉE

Les puissances victorieuses de l'Allemagne s'étaient engagées à Potsdam à considérer ce pays comme un tout et à le transformer en un Etat démocratique et pacifique. Mais à aucun moment la Russie, tout en se disant respectueuse de ses engagements, n'a consenti à faire dépendre le statut de l'Allemagne d'élections libres. En vérité, fidèle au principe qui est le sien d'être à la fois une grande puissance de l'Est et une révolution en marche, elle n'a jamais admis le relèvement allemand autrement que sous forme soviétique. C'est ainsi que sont nées les deux Allemagne : celle de l'Est, qui comptent dix-huit millions d'habitants et un territoire inférieur au quart de l'Allemagne de Versailles, et l'autre, l'Allemagne de l'Ouest, où vivent quarant-huit millions d'habitants, dans l'ensemble réfractaires au communisme.

L'Allemagne de l'Est, proclamée depuis peu République démocratique, est soviétisée, sinon dans l'esprit de ses habitants qui ne sont point consultés (les communistes ne représentent pas plus de vingt pour cent de la population), du moins dans leurs conditions de vie. La Russie ne se borne pas en effet à occuper les territoires dont elle dispose ; elle transforme de fond en comble leur structure sociale et économique. Comme la police occupe, dans chacun des Etats satellites de la Russie, un rôle capital, c'est d'abord une armée de police que celle-ci s'est efforcée de constituer au moyen des Allemands prisonniers en U. R. S. S. Désignée sous le nom générique d'armée Paulus, chacun sait qu'il n'est guère de question plus controversée que celle de cette mystérieuse armée.

Depuis plusieurs années, on n'a cessé d'émettre à son sujet des affirmations contradictoires ; mais il est possible aujourd'hui de connaître l'importance et la composition de cet appareil militaire, dont on ne peut plus contester la puissance ni la mission au service de l'expansion communiste. Sa mise en place, en cette partie de l'Europe, apparaît comme un gage politique pris par les Soviets en vue de l'avenir. Mais cette police, qui renaît des débris de la Wehrmacht et lui ressemble tant, se bornera-t-elle à assurer la prédominance soviétique de l'autre côté de l'Elbe ? N'est-elle pas destinée à d'autres interventions, du genre de celles que laisse prévoir la nouvelle collaboration germano-russe, cette entente politique et militaire que Bismarck avait prévue et qui aboutit à la tragique alliance Hitler-Staline du 23 août 1939 ?

Avant d'en venir à ces conséquences, reportons-nous aux faits qu'il faut avoir présents à l'esprit si l'on veut comprendre l'intime et réciproque attirance de l'Allemagne et de la Russie, quoique ces deux pays n'aient jamais réussi à nouer autre chose que de paradoxales alliances sans lendemain.

Après la première guerre mondiale, au moment où l'Allemagne vaincue se dérobait par tous les moyens aux obligations du traité de Versailles, les Soviets avaient autorisé la Reichswehr à faire des manœuvres sur le territoire de l'U. R. S. S. De cette manière, les forces allemandes qui cherchaient à se reconstituer clandestinement, échappaient au contrôle des Alliés. Le fait que la Russie et le Reich étaient mis au ban des nations eut pour première conséquence une entente tacite entre les deux adversaires de l'Est.

Les militaires doivent faire face aujourd'hui en Allemagne à une situation qui n'est pas sensiblement différente de celle que connurent leurs aînés au lendemain de 1918. Officiers et certains junkers obéissent à la même pensée, peut-être aux mêmes espoirs que jadis : retrouver un champ d'activité à la fois profitable à leur pays et à eux-mêmes. Le partage intime des sentiments, l'obsédante question de savoir si c'est l'Orient ou l'Occident qui est le véritable allié de l'Allemagne, un allié susceptible de s'unir au destin allemand, n'a pour eux jamais été tranchée.

Ils n'avaient pas hésité à collaborer avec les Soviets au temps, qui n'est pas lointain, du pacte germano-russe. Faut-il s'en étonner ? Ce serait méconnaître des dispositions naturelles à la Wehrmacht

qui avait su passer outre aux répugnances du bolchevisme pour s'allier à la Russie. A-t-on oublié que le maréchal Keitel, condamné comme criminel de guerre à Nuremberg, fut quelque temps un conseiller écouté de l'armée rouge ? Ce travail de collaboration, qui avait été poussé très loin, sur les conseils et avec l'appui du chancelier Schleicher, provoqua au sein de la Reichswehr un courant extrêmement favorable à la Russie. Ce n'était pas là une innovation, car les milieux traditionnels de l'Allemagne s'étaient toujours montrés favorables à la politique bismarckienne de contre-assurance, la politique d'entente avec l'Est, celle que préconisent les éternels protagonistes du nationalisme allemand.

Cette sympathie de la caste militaire allemande pour la Russie, nul ne l'a jugée avec plus d'amère ironie que l'écrivain Alexandre Hertzen, qui a écrit au siècle dernier : « En Russie, tout est allemand, les boulangers, les pharmaciens, les généraux, les sages-femmes et les impératrices... » Sous l'aspect d'une boutade, l'ardent polémiste exprimait là son dépit d'une sujétion dont il redoutait les conséquences.



Les prisonniers de la 6e armée allemande vaincue à Stalingrad se groupèrent, le 12 juillet 1943, avec l'autorisation des Soviets, en un vaste mouvement qui prit le nom d' « Allemagne libre ». Son comité ne tarda pas à s'adjoindre une autre association spécifiquement militaire, la « Société allemande des Officiers », sous la présidence du général von Seydlitz, descendant du fameux Seydlitz de Frédéric II. C'est à cette association que, le jour même où le maréchal von Witzleben était pendu à Berlin, von Paulus, le chef de la 6e armée, donna son adhésion.

On savait, par le procès de Witzleben, que l'intention des généraux exécutés, après le complot contre Hitler, avait été de conclure un armistice avec les Russes et de former un nouveau gouvernement national. Le plan de ces généraux coïncidait donc avec les intentions et le programme du Comité. Jusqu'alors Seydlitz en avait été le favori militaire et l'inspirateur. Paulus, au contraire, s'était tenu à l'écart des tentatives faites pour l'attirer. C'est pour cette raison que son adhésion provoqua un si grand retentissement dans les camps, et décida une partie importante des officiers prisonniers à l'imiter. Les généraux les plus réputés rallièrent

le mouvement dès lors que leur chef s'était prononcé. Le général Strecker qui commandait le 1er corps d'armée, le général Muller, commandant du 12e, le général Hell, commandant du 7e, ainsi que beaucoup d'autres, suivirent Paulus, peut-être à leur corps défendant, mais ils le suivirent.

Ils eurent à compter, dès le début, avec un partenaire fort remuant, communiste notable et orthodoxe : Wilhelm Pieck, membre du Reichstag au temps du IIe Reich, président aujourd'hui de la République populaire allemande. Il ne fit pas de difficulté, à l'époque, pour emboîter le pas à ses compatriotes de la Wehrmacht et affirma même, à l'occasion d'une discussion : « Ce n'est pas par hasard que nous avons adopté les anciennes couleurs impériales, noir, blanc et rouge. » Il n'en fallut pas davantage pour que, au moins dans les premiers mois, une certaine solidarité fût respectée au sein du Comité de l'Allemagne libre..

On aurait pu penser que cet organisme patronné par les Soviets allait adopter une attitude avant tout russophile. Il n'en fut rien. Dans un discours radiodiffusé de Moscou, le général von Seydlitz déclara : « Je jure qu'en cherchant à nous débarrasser du régime hitlérien toutes nos pensées et tous nos actes auront pour but de sauver notre patrie bien-aimée. Une paix honorable ne peut être obtenue que par un peuple dont l'armée est respectée. Et le général cita, à l'appui de cette thèse, l'ordre du jour du 6 octobre 1942, par lequel Staline déclarait : « Notre but n'est pas de détruire toute la force militaire allemande, car chacun se rend compte que ce serait non seulement impossible, mais funeste quant à l'avenir. »

Des instructeurs soviétiques prirent aussitôt en main l'éducation politique des officiers sélectionnés. Ce n'est qu'après avoir donné des preuves suffisantes de leurs convictions démocratiques que ces officiers furent, à leur tour, chargés de recruter dans les camps des hommes pour la nouvelle armée. Aux plus qualifiés, les convertis bon teint, on laissait entendre qu'ils retourneraient bientôt en Allemagne « renforcer le front intérieur ».

En même temps, des officiers qualifiés furent admis à suivre les cours de l' « Académie Lénine de guerre politique », de l' « Ecole du génie militaire » de Kuibyshev, de l' « Académie Molotov d'économie », et de plusieurs écoles d'aviation. Le Comité, de son côté, fut chargé de réunir le plus grand nombre possible d'adhérents. Le succès qu'il rencontra s'explique aisément. Ruinés, déçus,

prolétarisés, que pouvaient-ils attendre, ces citoyens allemands, civils ou militaires, d'une Allemagne où la défaite avait tout emporté ? Que pouvaient-ils attendre de la vie en dehors des chances que leur laissait entrevoir, à travers les épreuves de la captivité, le Comité de l'Allemagne libre ? Présidé d'abord par Erich Weinert, le Comité rassembla des représentants de tous les partis, d'anciens membres du Reichstag, des savants, des ecclésiastiques, des hommes de lettres, et reçut même de l'étranger des encouragements, tels ceux de Thomas Mann émigré aux États-Unis. Des hommes aussi différents que le communiste Pieck et le prince Löwenstein, ancien chef des Jeunes-Catholiques sous la République de Weimar, nouèrent des relations cordiales, d'ailleurs éphémères. Mais alors, pour la première fois depuis la défaite, des citoyens allemands croyaient pouvoir influencer les destinées de leur patrie. En vue d'y parvenir, ils n'hésitaient pas à tourner leurs regards vers l'Est dans l'espoir d'y saisir leur ultime chance.

Ces possibilités furent largement commentées, dans les camps, par des orateurs allemands rompus à la dialectique soviétique. Ceux-ci sont désignés non seulement en raison de leurs connaissances marxistes, mais aussi des noms qu'ils portent, avantageux pour la propagande, tel celui du colonel d'aviation Heinrich von Einsiedel, petit-fils du chancelier Bismarck, à qui les Russes ont confié, à son retour à Berlin, le poste de rédacteur en chef du *Taegliche Rundschau*, quotidien strictement communiste.

Les sujets traités, au cours des conférences, sont empruntés aux relations russo-allemandes dont on souligne les raisons d'ordre historique et économique, se référant constamment à des traditions allant de Pierre le Grand à Staline. Dans le passé, la Prusse et l'Allemagne ont tiré parti de l'aide russe contre les puissances occidentales. On évoque donc Clausewitz, Stein, la politique de Bismarck, la collaboration de la Reichswehr et de l'armée rouge au temps de Weimar. Mais l'enseignement du marxisme bien entendu n'est pas oublié, car il s'agit pour les Russes avant tout de consolider l'autorité du S. E. D. (parti socialo-communiste unifié) en introduisant dans ses rangs des éléments socialement différents, mais utiles. Plusieurs des thèmes abordés, qui nous sont connus, nous permettent de nous faire une idée du genre d'instruction donnée aux prisonniers allemands sous les auspices du Comité Paulus : « La politique russe de Bismarck » ; « le Parti

communiste allemand et la lutte pour l'unification de l'Allemagne » ; « Conclusions à tirer de l'état de la Russie après la Révolution et moyens de les appliquer à l'Allemagne d'aujourd'hui » ; « Un seul objectif : l'unité politique allemande », etc... Nous voilà avertis du but assigné au fameux Comité : la reconstitution de l'unité allemande avec l'aide de la Russie.

La *Pravda* a mentionné, à plusieurs reprises, les tendances et l'activité du Comité de Moscou et a publié, au cours de l'été 1943, le long message qui consacrait son existence. Les événements militaires ne devaient pas tarder à montrer quelle place importante il occupait dans les calculs du Kremlin. Lorsque les armées hitlériennes furent battues, sur le front de l'Est, Eric Weinert, président du Comité et poète à ses heures, écrivit plusieurs poèmes qui touchèrent le cœur des prisonniers. La chute de Stalingrad et la sombre tragédie de l'armée Paulus furent évoquées par lui à la radio de Moscou à l'occasion d'une conférence qui eut un grand retentissement, car elle était intitulée « Niebelungen ».

Mais c'est l'avenir de l'Allemagne et surtout l'étude des principes sur lesquels devait reposer le futur Etat allemand qui furent l'objet d'échanges de vue qui se poursuivirent, pendant plusieurs mois, entre l'état-major des officiers prisonniers et les dirigeants civils du Comité de l'Allemagne libre. Ces pourparlers aboutirent finalement à une adhésion commune au régime démocratique, étant entendu que cette démocratie ne ressemblerait en rien au faible régime de Weimar et « réprimerait sans merci toute tentative de complot contre les droits d'un peuple libre ou contre la paix de l'Europe. » (Déclaration du Comité de l'Allemagne libre, Moscou, septembre 1943). On ajoutait naturellement que le nouveau régime ne pourrait trouver son équilibre qu'au prix d'une collaboration sincère et d'une entente permanente avec la Russie. Le *Drang nach Osten*, dont s'inspirèrent plusieurs générations d'Allemands, fut abandonné au profit de l'*Ostorientirung*, autrement dit la coopération avec la Russie. Le comte Einsiedel, qui donne aux appels qu'il adresse à ses compatriotes un ton très persuasif, s'efforça d'éveiller la foi en ce nouveau mythe et exalta, à maintes reprises, le retour à l'alliance germano-russe : « Notre histoire, a-t-il déclaré à la radio, en fournit un magnifique exemple. Il y a cent trente ans, lorsque les troupes allemandes foulèrent en ennemies le sol de la Russie, l'élite des Allemands, les von Stein, les Arndt, les Clausewitz, les York et beaucoup d'autres — par-dessus la tête

des chefs allemands tenus pour traîtres — firent appel à la Russie et à la conscience du peuple allemand et l'engagèrent à entreprendre une guerre de libération. Comme eux, nous apporterons toute notre force et, s'il le faut, toute notre vie pour libérer le peuple allemand et défendre sa liberté. »

Pour justifier les enrôlements qui commençaient en Allemagne à être connus du public et éveillaient des soupçons, les Soviets recoururent à une tactique dont les Alliés anglo-saxons firent les frais. C'est contre eux, au moment où la guerre atteignait son paroxysme, qu'ils s'efforcèrent de tourner la rancœur et l'hostilité des Allemands tandis qu'eux, les Russes, s'offraient déjà comme les amis et protecteurs de l'Allemagne. Voici le texte significatif d'un tract répandu, en Russie, parmi les prisonniers de Stalingrad :

« Nous n'avons jamais été vos ennemis. Nous n'avons jamais eu l'intention de détruire la nation allemande. Votre destruction fut préparée par l'Angleterre et les Etats-Unis, ces ennemis mortels des populations laborieuses et pacifiques du monde. Qui a détruit vos villes, Allemands et Autrichiens ? Qui a ruiné vos foyers, assassiné vos familles et anéanti vos usines et vos bureaux ? Les Américains et les Britanniques. Des millions d'hommes épris de liberté périssent sous la dictature capitaliste... La Russie a combattu pour sa liberté ; la Russie a préservé l'Amérique et la Grande-Bretagne de la ruine. Les soldats américains ont combattu pour les profiteurs et sont morts pour eux. Nous en appelons maintenant à vous pour détruire notre second et beaucoup plus dangereux ennemi : l'ennemi de la classe ouvrière. »

La propagande amorcée, dès le temps de guerre, parmi les prisonniers allemands, a porté ses fruits. La Russie n'a jamais fait mystère de ses intentions et sa politique, dans une certaine mesure, a le mérite de la continuité. Que désire Moscou sinon intéresser le peuple allemand à une nouvelle grande question et le « détourner momentanément de l'obsession sentimentale du Rhin » ? Cette formule, reprise dans des tracts, propagée par les émissions radiophoniques, a été le mot d'ordre pour des centaines de milliers d'Allemands en Russie. Il fallait un argument pour expliquer ce revirement. Le Comité n'est pas en peine de le trouver. Il invoque l'exemple de l'Angleterre au XVIIIe siècle qui, après s'être cramponnée à ses possessions en France, avait abandonné Calais pour s'attacher à des intérêts mondiaux. Les Allemands prisonniers ne seraient-ils pas capables d'apporter aux Russes les qualités de

leur race tandis que la Russie apporterait à l'Allemagne vaincue les moyens matériels de se relever ? Grâce à l'appui soviétique, le Comité laisse entendre qu'il obtiendra l'ouverture des frontières de l'U. R. S. S. en faveur des ouvriers et des paysans allemands ainsi que des populations d'origine allemande chassées de leurs foyers par la guerre. Il s'agit avant tout de reclasser quatorze millions d'Allemands qu'on évacuera de Pologne, de Tchécoslovaquie, de Hongrie. La voie de la Russie et de la Sibérie doit leur être ouverte et cette voie, assure-t-on, sera pour eux celle du salut.

Jusqu'à quel point cet appel à la collaboration répond-il au désir de tous les habitants de l'Allemagne orientale ? Il est difficile de le dire. La situation qui nous intéresse doit être considérée sous deux aspects différents : sous un aspect politique qui nous montre le communisme étendant ses limites idéologiques jusqu'aux rives de l'Elbe, et sous son aspect militaire où nous voyons les Soviets préconiser la formation d'une armée dite de police qui n'en est pas moins le noyau d'une future armée nationale allemande. C'est là un fait auquel le nouveau gouvernement de Berlin, en majorité communiste, apporte une redoutable consécration.



La Russie s'est souvent plainte qu'à Potsdam les puissances occidentales se soient engagées à considérer l'Allemagne comme un tout et qu'en réalité elles n'aient pas respecté cette convention. C'est du moins le sens de la note que le gouvernement de Moscou a remise, le 3 octobre dernier, aux représentants des Etats-Unis, de l'Angleterre et de la France. N'est-ce pas la Russie, au contraire, qui a établi, dès le début, une frontière infranchissable entre sa zone d'occupation et la trizone ? On se demande pourquoi elle s'est empressée d'organiser l'Allemagne orientale d'une façon autonome sinon pour instaurer un régime économique et politique qui exclut toute entente avec les Alliés ? Ceux-ci ont démilitarisé l'Allemagne, sous le contrôle d'une commission internationale. Ils ont, dans leur zone respective, détruit ou supprimé les organisations et le matériel militaire. On serait curieux de savoir comment les Soviets justifient la fabrication des armes de guerre dans les usines qu'ils contrôlent en Allemagne et surtout l'existence de cette « police populaire » qui se donne l'apparence, il est vrai, de n'être qu'une simple police, mais qui, en réalité, est une milice

de choc, une troupe d'alerte en partie composée d'anciens soldats de la Wehrmacht.

Quatre vingt pour cent des officiers allemands détenus en Russie, appartenant généralement à la 6e armée, auraient adhéré au Mouvement de l'Allemagne libre. A ceux-là s'ajoutent les anciens combattants de l'Allemagne entière qui, ayant tout perdu, ne sont que trop heureux de trouver un emploi. Les agents recruteurs opérant pour le compte des Soviets ne semblent pas avoir rencontré beaucoup de résistance à convaincre ces nouvelles recrues qu'on avait besoin d'elles dans l'armée Paulus.

Formations de police, a-t-on dit. D'après les données connues, ce sont d'abord des troupes techniques affiliées à l'armée de l'air dont la mise en place s'effectue progressivement. Dans les cinq Etats qui composent la zone orientale : Brandebourg, Mecklembourg, Saxe, Thuringe, Saxe-Anhalt, les unités sont réparties, à peu près équitablement, entre groupes de chasse, groupes d'observation et bombardiers. Les Soviets ont fixé jusqu'à présent à 1.200 appareils l'effectif de la *Polizeiarmee* ainsi désignée, que commande l'ex-général de la Luftwaffe Brandt, flanqué de contrôleurs soviétiques. Le commandant en chef et son état-major s'installent à Berlin. Les techniciens sont incorporés, qu'ils aient été nazis ou non. Le rapprochement germano-russe, qui s'était heurté au début à certains refus, se fait par les élites et tout indique qu'il se poursuivra dans le même sens.

Le fait est que d'anciens généraux de la Wehrmacht, membres du Comité de l'Allemagne libre, arrivent par petits groupes en zone orientale, en instance d'affectation. On constate que leur rapatriement coïncide avec les efforts entrepris, en même temps, pour accélérer l'équipement et l'armement de nouvelles unités blindées. Police de structure, police d'alerte, troupe spéciale, quel que soit le nom qu'elle porte, l'armée nouvelle est une réalité, et s'il est fait appel à présent aux anciens cadres c'est que les deux partenaires de l'Est redoublent de zèle pour achever sa formation. Plusieurs usines allemandes d'armement ont repris une pleine activité. Ce n'est plus un secret que des entreprises spécialisées dans la fabrication des avions à turbo-compresseurs travaillent comme pendant la guerre et il en est de même de celles qui fabriquent les pièces destinées aux V2. Dans le Brandebourg, en Saxe, on construit de nouvelles casernes, ou bien on en remet d'anciennes en état. Dans d'autres cas, ce sont les usines désaffectées qui sont

transformées en cantonnements militaires. A Gotha, Einsenach, Nordhausen, Dresde, Chemnitz, on fait des préparatifs pour loger les garnisons fortes de la *Polizeiarmee.* « Tout pour l'armée », voilà le mot d'ordre par lequel sont accueillis les prisonniers libérés de Russie. On leur a tant dit que l'avenir de l'Allemagne résidait dans une sincère collaboration avec les Soviets qu'un grand nombre d'entre eux ont fini par le croire.

Pour compléter ce bilan, ajoutons qu'il est procédé aujourd'hui, dans la zone d'occupation de l'Est allemand, à un recensement de tous les hommes de 18 à 25 ans reconnus aptes à porter les armes. Soumis à un entraînement militaire, mais aussi à une intense propagande politique, ils sont appelés à venir grossir les rangs des diverses formations policières déjà existantes : police populaire *(Volkspolizei)*, police des frontières *(Grenzpolizei)*, police des usines *(Wirkespolizei)*. Le Dr Fischer, qui est avec M. Walter Ulbricht, vice-président des ministres du gouvernement de Berlin, le représentant le plus influent, parce que le plus énergique, de la politique soviétique, a su mettre à profit les relations qui le lient, depuis l'âge de vingt ans, à la Russie. Qui est le Dr Fischer ? Il a étudié à Dresde, mais s'est trouvé en Russie dès les débuts de la Révolution où il s'est familiarisé avec les méthodes bolchevistes. Il a séjourné en Chine, en Amérique, et a enseigné, plusieurs années, à l'Université de Kazan, ce qui sans doute le prédestinait à être un jour en Allemagne un soutien sans faille du soviétisme. Il est actuellement directeur général de l'Intérieur, c'est-à-dire grand chef des forces de police ainsi que de toutes les formations paramilitaires qui s'y rattachent. C'est sous son impulsion et d'accord, cela s'entend, avec l'autorité russe, souveraine en la matière, qu'une quatrième police, dite Garde mobile, vient d'être créée à Berlin. Elle est composée de communistes éprouvés, choisis pour leur vigueur physique et leur total dévouement à la cause de Moscou. On est fondé à penser que, si l'armée rouge allemande est en voie de formation, toutes les conditions sont réunies pour qu'elle puisse se transformer, le cas échéant, en une armée véritable d'obédience soviétique.

***

On voudrait connaitre les desseins du Kremlin à propos de cette imposante force évaluée à plus d'un demi-million d'hommes.

Que nous réserve-t-elle entre les mains de la Russie et de l'Allemagne, aujourd'hui solidaires en cette partie de l'Europe avant de devenir, peut-être bientôt, des complices ? On observe que les ministres socialo-communistes, aussi bien que chrétiens-démocrates du nouveau gouvernement, ont été formés à l'école de Moscou. Ils sortent, pour la plupart, du Comité de l'Allemagne libre qu'on nous disait sans importance, il y a seulement deux ans, mais qui n'en fournit pas moins ses cadres à la nouvelle République populaire. Un jour viendra où des milliers d'officiers et de soldats allemands rentreront dans leur patrie. Beaucoup porteront l'invisible mais indélébile empreinte de la carrière militaire. C'est là une disposition, en ce qui concerne les tendances nationalistes des Allemands, dont on peut croire que les dirigeants soviétiques font déjà état dans leurs calculs.

En attendant, ils se montrent surtout attentifs aux capacités professionnelles des hommes jugés nécessaires et ne reculent devant aucun préjugé, serait-ce le préjugé nationaliste, pour s'assurer, au moins momentanément, leur concours. Mais, comme la confiance candide est le moindre défaut du Kremlin, on peut croire qu'il ne laissera pas la bride sur le cou à ses auxiliaires. Il prend aujourd'hui l'initiative d'une campagne proallemande et exhorte ceux des Tchèques qui « se font encore une fausse idée des Allemands, tout au moins des Allemands de l'Est... à modérer leur opinion ». On demeure stupéfait d'un si tranquille cynisme quand on se rappelle les six années de terreur, à Prague, de l'occupation nazie. Est-ce à dire que les Russes préparent l'évacuation de l'Allemagne orientale, et qu'ils se fient aux Allemands du soin de tenir fortement, pour le compte des Soviets, les positions communistes dans l'Est européen ? On ne peut guère en douter depuis que les relations sont reprises, entre les deux pays, sur le pied de l'amitié, et que le rapprochement germano-russe rend probable une nouvelle alliance des deux grands peuples de l'Est. Moscou, non sans habileté, flatte les Allemands en les invitant à remplir, à côté de la Russie, un rôle historisque. A l'axe Rome-Berlin d'avant-guerre, allons-nous voir succéder un axe Berlin-Moscou ? L' « ordre nouveau » auquel ont fait allusion les déclarations qui saluèrent, le 11 octobre, la naissance de la République populaire, laisse prévoir en effet des mesures spectaculaires favorables à l'Est-allemand. C'est le maréchal Staline lui-même, dans un chaleureux message de félicitations adressé à Wilhelm Pieck qui a caractérisé

cette future collaboration de l'U. R. S. S. et de l'Allemagne. S'il est vrai, comme il l'affirme, que les deux peuples possèdent « le plus important potentiel en Europe pour accomplir de grandes choses », on peut croire qu'ils ne seront pas en peine de trouver à l'avenir des motifs d'entente à la fois politiques, économiques et militaires. Quel rôle historique, pour reprendre le mot du message stalinien, Moscou réserve-t-il à l'Allemagne de l'Est sinon celui de réaliser l'unité de l'Allemagne tout entière sous le signe du communisme et contre les occupants occidentaux ?

Le Président Pieck n'hésite pas à ouvrir largement les rangs du parti communiste aux anciens membres de la « Hitler Jugend ». Les murs de Berlin se couvrent d'affiches : « Jeunes gens de la Hitler Jugend, ne désespérez pas ». Alors que les hommes ayant appartenu jadis aux partis libéral-démocrate et social-démocrate sont tenus pour suspects, l'amnistie la plus large est accordée aux nazis, sans égard à leur passé. Un simple changement de brassard suffit, le plus souvent, à consacrer cette conversion. A la croix gammée on substitue la faucille et le marteau, mais sur un fond aux couleurs noir, blanc, rouge de l'Empire. Maintenant que la coupure de l'Allemagne est un fait accompli, le Reich oriental représente, dans l'esprit des Allemands et des Russes, le « Piémont » d'une Allemagne renaissante. Qu'importe à la Russie de retirer ses troupes non pas seulement derrière l'Oder, mais sur le Bug, si une police militarisée, bientôt une armée catéchisée selon les méthodes soviétiques, règne à Berlin, à Leipzig, et à Dresde ? Cette armée nationale-communiste sera là pour appuyer l'astucieuse politique du Kremlin et pour prouver au peuple allemand que son destin est lié désormais à celui de l'U. R. S. S. Comme l'a écrit le *Taegliche Rundschau*, l'Allemagne peut tout attendre de la Russie à condition de quitter définitivement le camp des impérialistes « pour s'en remettre à jamais et en toute confiance à l'appui du peuple soviétique ».

L'armée rouge se comporte à Berlin comme si elle était décidée à dégarnir complètement le secteur qu'elle y occupe et où se trouvent concentrés ses services. Plusieurs positions-clés sont à présent entre les mains d'anciens membres de l'armée Paulus. Si tous ne sont pas passés au communisme, la plupart, après avoir subi un stage obligatoire dans les écoles de « rééducation démocratique », sont devenus des « collaborateurs » d'autant plus ardents qu'ils ont été d'excellents nazis. L'administration militaire russe, quand

elle se retirera, trouvera en eux, on le croit sans peine, des répondants résolus.

Nous voilà donc au début d'une nouvelle politique russe en Allemagne, qui ne manquera pas d'affecter les relations des Alliés avec la Russie, sinon même les relations des Alliés entre eux. On sait déjà qu'il n'y aura plus de statut d'occupation et, d'ici la fin de cette année, peut-être plus d'occupants. Les objectifs poursuivis par Moscou s'éclairent d'un jour nouveau : d'abord consolider, par l'intermédiaire des communistes allemands, le glacis qui s'étend pour la Russie jusqu'à l'Elbe ; ensuite évacuer les régions occupées et signer un traité de paix avec la nouvelle République. Le gouvernement Grotewohl aura beau jeu, une fois le traité signé, à se présenter comme le champion de l'indépendance et de la liberté et à se donner en exemple aux Allemands des trois zones de l'Ouest maintenues sous la tutelle alliée. Il essaiera surtout d'exercer une attraction sur ces régions et de créer des embarras au gouvernement de Bonn en l'obligeant à faire une surenchère nationaliste. Ainsi l'Allemagne sera en mesure de jouer sur les deux tableaux et aura réussi, une fois de plus, à semer la discorde au cœur de l'Europe.

Un traité de paix, l'évacuation, sont donc les gages que l'U. R. S. S. fait miroiter aux yeux des populations pour amener l'Allemagne entière à entrer dans les vues des Soviets. Ils s'emploient aujourd'hui à persuader les Allemands que la coopération germano-russe découle naturellement de l'histoire. Les espoirs qu'une pareille coopération a toujours suscités chez un grand nombre d'Allemands montrent que les Soviets ne vont pas à contre-courant en inaugurant une politique d'amitié avec l'Allemagne qui annule tout un passé de guerre. Lorsque le Président des ministres Grotewohl déclare que l'existence du Reich « ne peut être assurée que par une entente étroite avec la Russie », ses paroles n'ont pas seulement l'approbation du parti communiste, ce qui va de soi, mais aussi de certains milieux nationalistes. Après la première guerre mondiale, l'ancien corps des officiers prussiens se rangeait derrière von Seeckt et von Fritsch, tous deux partisans d'une Russie forte et désireux de tirer l'Allemagne de son isolement au moyen d'une entente avec l'Orient russe. Beaucoup, parmi les jeunes officiers d'esprit ouvert, étaient au même moment impressionnés par le grand enthousiasme d'une partie de la jeunesse allemande pour la Russie. Cet état d'esprit a rendu possible le pacte germano-

russe dont le paradoxe apparent dissimulait le désir d'associer la jeune vitalité du peuple russe à la discipline allemande en vue de tâches communes.

Les Paulus, les Seydlitz, les Markgraf peuvent se féliciter, en dépit de tout ce qui les sépare du communisme, d'avoir ouvert les voies à une nouvelle entente avec la Russie. La tentative de von Seeckt ne s'est pas affaiblie. Il avait voulu développer une armée allemande avec l'aide de la Russie. Ce qu'il n'a pas réussi à faire, il y a trente ans, ses successeurs l'ont accompli, mais cette fois ils ont mis sur pied l'armée d'une future Allemagne nationale-communiste.

En s'alliant à Hitler, le Kremlin poursuivait une politique qui avait déjà trouvé son expression dans le traité de Rapallo négocié en 1922 par les deux protagonistes du rapprochement, Tchitchérine et Rathenau. Les Allemands avaient conclu ce traité avec l'arrière-pensée de se soustraire à leurs obligations envers les puissances occidentales dans le double domaine économique et militaire. Il arrive à l'histoire de se répéter. Bien que les amputations territoriales imposées à l'Allemagne rendent l'actuel rapprochement germano-russe plus hasardeux, le souvenir de Walter Rathenau n'en continue pas moins de hanter le quartier général russe de Karlshorst. On y laisse paraître le désir d'en finir avec l'occupation et de signer une paix séparée qui entérinerait la frontière orientale sur l'Oder et la Neisse ainsi que l'annexion de la partie de la Prusse enlevée au Reich. Comme il est hors de question que la Chambre populaire de Berlin se risque à élever la moindre protestation, on peut s'attendre à voir la République démocratique réclamer, au nom de l'Allemagne entière, la restauration de la souveraineté nationale dans la zone occidentale, sans renoncer pour autant au programme de soviétisation qui est celui du Kremlin. Il appartiendra aux Allemands de l'Ouest de faire savoir par leur bulletin de vote ce qu'ils en pensent.

Le gouvernement de Berlin a beau faire montre de ses sentiments pacifistes, force est bien de demeurer réservé à l'égard d'une politique qui assigne à l'Allemagne le rôle d'un Etat complémentaire de la Russie. Allons-nous assister à la formation d'un bloc politico-économique infiniment plus puissant que celui dont avait rêvé Hitler ? Il comprendrait non seulement l'Allemagne et le Sud-Est européen amalgamé dans les démocraties populaires, mais l'immense Russie avec ses nouvelles conquêtes extrême-

orientales. Une autre question vient à l'esprit, celle qui se pose pour notre petite Europe, à l'extrême pointe de la Péninsule asiatique où elle se sent si menacée : la puissance de ce bloc colossal va-t-elle peser sur tout le continent, jusqu'au mur de l'Atlantique ? Dernière en date des démocraties populaires — la septième depuis l'exclusion de la Yougoslavie — la République allemande dispose d'un redoutable atout dont elle garde le privilège : les forces de police intérieure, ces 500.000 hommes de l'armée nationale-communiste, formée sous l'égide de Moscou, dont nul ne peut dire encore le rôle que l'avenir lui réserve. Quoiqu'il en soit, une chose est certaine, c'est que, d'un côté et de l'autre du rideau de fer, le but demeure, pour les deux Allemagnes, la restauration de la grande communauté nationale. Les Soviets se donnent l'avantage de l'encourager. A nous de savoir si nous l'accepterons. *Caveant consules.*

JEAN DE SAINT-CHAMANT.

DÉTERMINISME
ET
FINALITÉ ORGANIQUE (1)

Quelle que soit la perspective que nous prenons du monde vivant, qu'il s'agisse de l'homme, des animaux ou des plantes, dès la première apparition de vie, le développement dans ses grandes lignes et le terme en sont fixés inéluctablement. C'est comme le déroulement d'un film aux épisodes toujours les mêmes. La variété des formes et des caractères se marque à peine dans le dessin d'ensemble.

Un déterminisme éclate donc dans toutes les modalités d'un développement toujours identique à lui-même. Une finalité se découvre, en outre, dans la *régulation* qui, à l'état normal, maintient la ligne d'équilibre déterminée de ce développement, malgré les variations incessantes qui interviennent.

Le processus le plus important de l'embryogénèse, le plus caractéristique, en tout cas, c'est la manifestation de cette potentialité déterminée qui préside au déroulement de toutes ses phases. Les destinations tissulaires ou différenciations cellulaires sont assurées par elle. Comment s'étonner, alors, que la Vie procède de la même manière, et en toutes circonstances, dans la réalisation de son plan constitutif des organes, comme dans la régulation des fonctions et des rythmes ?

Des expériences remarquables ont démontré les actions déterminantes qui s'exercent au départ des éléments embryonnaires jusqu'à l'accomplissement de leur spécialisation tissulaire. Dès le germe, en effet, on observe, et cela dans les conditions précises que

(1) Voir *La Revue* du 15 février.

nous montre déjà l'organisation des chromosomes, un développement calculé et propre à l'espèce. Il en résulte une structure fondamentale et un équilibre vital qui ne laissent à l'action du hasard que des variations accessoires. Tous les êtres vivants, quelle que soit la complexité de leur organisation, répondent à de telles conditions. Les grandes lignes suivies par eux depuis le germe ne peuvent être modifiées par le simple jeu d'influences extérieures fortuites.

Un déterminisme semblable marque profondément tout le déroulement de la Vie, puisqu'aucune modification du plan fondamental ne peut résulter d'une variation acquise et héritée. Quels que soient la physionomie et les caractères propres qu'impriment à chaque forme vivante de telles variations, on reconnaît toujours, en chacune d'elles, la loi de croissance commune à l'espèce.

***

Le premier phénomène de détermination qui se produit dans l'œuf est la différenciation cellulaire.

La constitution de types distincts appelés à former des ébauches d'organes ou de tissus, cellules glandulaires, nerveuses ou musculaires par exemple, est donc fixée avant le début de toute différenciation. Il est très remarquable que, suivant la spécialisation tissulaire, le phénomène ne s'effectue pas avec la même rapidité. On peut songer ici, devant ce développement échelonné des organes, à celui qui marque l'apparition historique des espèces à un moment déterminé, fixé lui aussi par l'excitabilité organique.

Une cellule ou un ensemble de cellules qui n'ont manifesté encore aucune destination précise, se différencient brusquement, d'une manière identique à ce qui se produit dans les cas de régénération d'un tissu perdu.

Aussitôt la fécondation effectuée, l'œuf entre, d'emblée, dans son activité différenciatrice. On peut dire que, dès cet instant, il n'est plus homogène et que le développement déterminé qu'il inaugure se déroule déjà. Cette détermination est donc immédiate et liée à l'excitabilité qui déclenche l'activité organisatrice. Si l'œuf a pu être considéré comme la forme élémentaire de l'espèce, toute la constitution qui en résultera est inscrite dans cette excitabilité. Les réactions physico-chimiques qui s'enchaînent alors, dans la formation et la répartition des cellules dépendent d'elles et sont réglées par elles.

Depuis la première assimilation, le premier échange, jusqu'à la production des substances les plus diverses entrant dans le développement et assurant les corrélations fonctionnelles, cette régulation s'exerce. L'importance capitale de cette régulation est révélée par l'arrêt de toute différenciation dans les cultures de tissus.

Une expérience de Brachet est singulièrement éclairante à ce point de vue : si l'on détruit une partie de l'œuf d'une grenouille, une heure et demie à deux heures après la fécondation, l'embryon présentera une perte de substance en un point déterminé. Le développement est donc déjà entré dans sa phase de déroulement fixé. Une heure plus tôt, au contraire, la même opération ne donne pas ce résultat.

Dès la fécondation, la direction à suivre se trouve ainsi déterminée dans un minimum de temps, avant toute modification importante du cytoplasma de l'ovule ; elle n'intervient que sous l'effet de l'action résultant des deux excitabilités qui se croisent et dont le nouvel équilibre dépend.

La graine, dans le monde végétal, montre un semblable déterminisme dans son développement. Les stades successifs par lesquels s'effectuera l'organisation de l'arbre qu'elle annonce, ou de ses fleurs, ou de ses fruits, sont toujours les mêmes et échelonnés dans le temps.

Les phénomènes de détermination sont de moins en moins marqués à mesure que l'on s'éloigne davantage du début de la différenciation, c'est-à-dire que l'on se rapproche plus près du but assigné à chaque cellule, tissu ou organe. De là vient que la régénération soit plus aisément obtenue à la période embryonnaire.

C'est un fait que certaines zones de l'œuf exercent une action déterminante plus grande que d'autres, dans le développement, et cela de façon un peu différente suivant l'œuf considéré.

Sur le Triton, qui se prête admirablement à ces expériences, si l'on transplante un lambeau prélevé sur la partie ventrale d'une larve de même âge et appelé à fournir normalement de l'épiderme, à la place d'un lambeau dorsal appelé à donner des éléments du système nerveux central, il se produit non de l'épiderme, mais la partie du système nerveux qui devait se former primitivement. L'action déterminante s'exerçait, ici, dans les cellules mêmes du lambeau dorsal. La destination cellulaire du lambeau ventral transplanté en a été totalement changée.

Un exemple, particulièrement intéressant à ce point de vue, peut être emprunté aux remarquables expériences de Hans Speman. Cet auteur a montré que chez l'embryon, certaines cellules de la région dorsale ont, comme nous venons déjà de le dire, une influence prépondérante sur la formation du tissu nerveux. Greffées sur le flanc d'un autre embryon, elles ont la faculté de reproduire ce même tissu et même de développer un autre embryon, en provoquant « par induction » une réaction du porte-greffe, qui construit ainsi, à partir de ses propres tissus, de nouvelles cellules qui complètent celles du greffon. Speman donne le nom d'« organisateur » au tissu dorsal capable de produire, par lui-même et par induction, un tel développement.

Il y a, là, une constatation fondamentale, mais l'emploi du mot « organisateur » ne saurait suffire pour constituer une explication du pourquoi et du comment de cette organisation.

Le mécanisme que nous invoquons n'explique-t-il pas, au contraire, à la fois, la différenciation cellulaire, le déterminisme qu'elle implique et la réaction propre au porte-greffe, en un mot, la régulation de l'organisation tout entière ?

Faisant allusion à certaines expériences d'écrasement, de stérilisation du greffon et même d'ébullition, que réalisa Speman sans enlever ce pouvoir au greffon, nous étions arrivé à la conclusion suivante, formulée dans notre ouvrage *Le Problème de la Vie*, qu'il y a, dans l'intimité cellulaire, un potentiel latent de vie et de déterminisme que, non seulement, l'ébullition ne détruit pas, mais qu'elle favorise dans certaines conditions ou dans certaines zones embryonnaires, qu'il y ait ou non un processus chimique intermédiaire.

On pourrait ajouter que la différenciation de ce tissu dorsal lui-même, considéré par Speman comme « organisateur », résulte d'une détermination semblable à celle qu'il exerce secondairement, et qui requiert une même interprétation.

Comment, enfin, ne pas faire observer que cette « organisation », qui n'a rien d'un mécanisme rigide, ne dispose d'une telle souplesse qu'en vertu de la sensibilité cellulaire, de ses qualités de discrimination, de coordination et d'adaptation réactionnelle, elles-mêmes parfaitement limitées et déterminées ?

Tout le développement de l'organisme vivant dans son unité anatomique et fonctionnelle, dans sa symétrie et ses équilibres, nécessite un facteur de régulation qui s'exerce en un sens déterminé.

N'observe-t-on pas, chez les Rotifères par exemple, qu'un même nombre de cellules intervient toujours pour réaliser l'organisation définitive, chacune ayant sa forme particulière, sa place assignée, sa destination fixée ? L'organisme de l'homme lui-même ne présente-t-il pas toujours un nombre total de cellules qui ne peut-être normalement dépassé ? Le sang ne montre-t-il pas une proportion constante entre ses éléments figurés et une quantité de globules toujours la même à l'état normal ?

***

Un tel déterminisme dans le développement de l'être vivant s'inscrit en faux contre toute hypothèse d'évolution transformiste. L'affirmation que l'on trouve encore dans tant d'ouvrages scolaires, à savoir que « la fonction crée l'organe », ne semble pas davantage justifiée, de ce point de vue. Même les naturalistes qui admettent que l'adaptation, la sélection ou la mutation sont modificatrices de formes, ne peuvent faire état de transformations profondes constitutives et de création d'organes nouveaux.

On ne voit pas l'habitude, l'usage ou le non-usage d'une fonction, provoquer autre chose qu'un développement plus ou moins accentué de parties déjà existantes. La fonction ne crée pas l'organe. Elle détermine seulement son adaptation et certaines modifications accessoires de formes. Dès la fécondation de l'œuf, l'ébauche contient en puissance, on vient de le voir, une constitution déterminée d'organes, et cependant la fonction n'a encore joué aucun rôle. « Chaque organisme, écrit M. Caullery, s'édifie comme embryon avant de fonctionner et la machine appropriée au fonctionnement se trouve construite par avance sous l'impulsion de facteurs et de forces indépendantes de celles qui seront en jeu à la phase fonctionnelle ». Cette impulsion est-elle autre que celle que nous reconnaissons dans l'excitabilité sensitive constitutive de la Vie, et n'en revenons-nous pas à l'idée de Buffon, que les mœurs des animaux sont la conséquence et non la cause de leur organisation ?

Il est d'ailleurs inexact qu'un organe qui ne fonctionne pas tend nécessairement à disparaître. Payne, élevant 49 générations de Drosophiles à l'obscurité, ne constate, chez les mouches de la 49e génération, aucune modification de l'appareil oculaire ni de la sensibilité à la lumière.

Si la fonction créait l'organe, ne devrait-on pas se demander

ce qui crée la fonction ? Dans l'hypothèse de Lamarck, de la Vie procédant de la matière inerte, d'où viendrait subitement le « pouvoir » que Lamarck lui-même lui voit manifester ? Comment naîtrait, en elle, le « besoin » de respirer, qui entraînerait ainsi la formation d'un organe respiratoire, le « besoin » de digérer, dont résulterait la différenciation d'un appareil digestif avec toutes ses annexes, etc. ? Pourquoi ce pouvoir se manifesterait-il seulement dans quelques éléments privilégiés de la matière inorganisée et non dans les autres ? Pourquoi une même fonction ne crée-t-elle pas toujours les mêmes organes dans toutes les séries des êtres vivants, et, au contraire, toujours les mêmes dans la même série ? Pourquoi, enfin, cette limitation strictement déterminée qui s'observe dans l'organisation de chaque espèce ?

De nombreux dispositifs témoignant d'une différenciation très poussée ne peuvent s'expliquer vraiment par la simple adaptation ou par l'usage. Les organes de coaptation, par exemple, si minutieusement décrits par M. Cuénot, peuvent être considérés, pour le moins, comme des préadaptations. C'est le cas des boutons-pression, des appareils de fixation. C'est aussi celui des pattes ravisseuses.

Quand on fait la part de l'adaptation et qu'on en comprend le mécanisme, on se rend compte que la constitution même des organismes dépend non de l'action du milieu extérieur, mais de l'excitabilité sensitive propre à l'espèce.

Que ne dirait-on pas, à ce point de vue, de l'infinie complexité d'organisation de l'appareil de la vision ou de celui de l'audition, par exemple, dans lesquels tant de dispositifs synergiques sont mis en jeu ! Ce n'est pas parce qu'on a l'habitude d'écouter que l'on entend, mais parce que nous disposons, à cette fin, d'un appareil différencié que nous percevons les sons. L'excitabilité sensorielle se manifeste, ici, sous un des aspects de son organisation la plus parfaite, laquelle n'emprunte rien au hasard.

Poussant à l'extrême une telle interprétation, on doit se demander encore, si c'est par une habitude de penser et par l'usage de notre faculté unique de transcendance, que nous avons acquis un cerveau plus hautement différencié que celui des animaux, ou bien si ce n'est pas plutôt parce que nous sommes dotés d'une excitabilité sensible particulière qui nous constitue d'emblée, corps et esprit, tel que nous sommes. Plus l'organisation est complexe, plus on s'éloigne de simples transformations de hasard.

C'est parce que celle des organes des sens se prête plus particu-

lièrement à des observations de ce genre, qu'elle est si souvent évoquée. Comment des espèces, se développant en séries très éloignées les unes des autres, présenteraient-elles des analogies de structure telles que celle de l'œil, par exemple ? Quel extraordinaire hasard y concourrait ! Bergson a montré combien il était difficile d'admettre qu'une variation, introduite fortuitement dans l'organisme vivant, pût se concilier, se coordonner avec les diverses fonctions organiques, sans détruire l'équilibre harmonieux de l'ensemble. La moindre variation survenant inopinément dans une des parties constitutives de l'appareil de la vision serait, assurément, incompatible avec le fonctionnement de l'ensemble.

***

Nous en venons, maintenant, à l'étude d'une notion d'une portée considérable, notion discréditée, s'il en fût, en raison des excès commis en son nom, mais réalité biologique qui s'impose. Cette notion est celle de la finalité, d'une finalité qui éclate dans tout le fonctionnement organique, puisque celui-ci implique ordre et régulation. Le développement en ligne définie, les coordinations fonctionnelles et le maintien des équilibres biologiques, en dépit des variations réactionnelles incessantes, sont les manifestations évidentes de cet ordre et de cette régulation.

Il faut voir, là, bien plus que dans la structure des organes eux-mêmes, la preuve de cette finalité interne. Mais il ne s'agit pas, ici, d'une intention ni d'une idée, même si l'on attache à ce dernier terme le sens « d'idée directrice », comme le faisait Claude Bernard pour rendre compte de cette évolution dirigée. Il s'agit d'un mécanisme concret qui détermine une constitution fondamentale particulière, avec ses rythmes et fonctions propres, et qui les règle.

Le déterminisme est, en somme, l'expression du développement orthogénétique ainsi déclenché.

La finalité se manifeste *dans la régulation* fonctionnelle qu'assure ce mécanisme, c'est-à-dire dans ce pouvoir singulier qu'a la sensibilité organique de maintenir les équilibres vitaux en vue d'une fin toujours la même, quelles que soient les variations que sa marge réactionnelle permet à l'organisme vivant.

Pour reprendre l'exemple des organes des sens, on peut dire que l'organisation structurale des différentes parties de l'appareil de l'audition répond à un déterminisme. Par contre, la synergie

fonctionnelle de l'ensemble et la régulation des variations qui tendraient à rompre l'équilibre, sont l'effet d'une finalité.

Il est évident que la disposition du tympan et de la chaîne des osselets, dans l'oreille moyenne, n'a rien de comparable avec l'organisation de la cochlée et des cellules de Corti, dans l'oreille interne, encore moins avec celle des canaux semi-circulaires, du nerf vestibulaire et des centres cérébelleux. Un développement défini intervient dans chaque cas.

Rien n'est plus éloquent, à ce point de vue, que la fameuse expérience de Filatow (1926). Cet auteur met en culture, dans du sérum physiologique, une ébauche d'œil de crapaud, avec un peu de ce qui sera l'épiderme qui l'entoure. Ce dernier se développe avec ses caractéristiques propres et donne un cristallin. La vésicule optique s'organise en formant une rétine. Le milieu n'y est évidemment pour rien et le développement déterminé de cet œil résulte entièrement de l'excitabilité organique qui lui donne la Vie et qui la règle.

La finalité se manifeste avec une évidence particulière dans le degré inouï de perfection qu'atteignent les processus synergiques de l'audition et de l'équilibration, dont l'oreille interne et les parties qui en dépendent sont le substratum. Il y a, là, une des plus grandes merveilles de régulation qui se puissent concevoir.

Dans une telle conception de la finalité, il ne s'agit pas d'expliquer les choses par leurs fins, tendance qui n'a, assurément, rien de scientifique, mais de juger de l'action d'un mécanisme et des causes qui le mettent en jeu. C'est dire que nous laissons de côté, ici, toute finalité intentionnelle et toute interprétation anthropomorphique. Il s'agit d'une finalité objective et strictement organique : on constate simplement qu'une régulation s'exerce avec, comme but de réalisation, le maintien d'une ligne d'équilibre déterminée.

Sans doute, le déterminisme dont nous venons de parler peut-il être considéré comme une conséquence de la finalité. Mais il convient d'observer qu'il existe également un déterminisme sans finalité. Des réactions physico-chimiques en chaîne, par exemple, sont seulement déterminantes. La finalité qui se dégage de la régulation organique a un tout autre caractère. On n'observe pas, dans le monde de la matière inorganisée, une telle régulation ayant un équilibre défini pour fin.

On voit que cette finalité, essentiellement fonctionnelle ou physiologique, est bien différente de la finalité structurale ou

anatomique que l'on invoque généralement. H. Rouvière a particulièrement étudié cette dernière.

L'assemblage des éléments qui composent la matière vivante lui paraît répondre à un plan parfaitement défini dans ses moindres détails. Il note, en particulier, que les corps simples qui constituent l'organisme ont, pour la plupart, un poids atomique peu élevé, et une chaleur spécifique considérable. Ils sont, ainsi, solubles dans l'eau et très diffusibles et, d'autre part, présentent l'avantage d'une résistance plus grande aux variations excessives de température.

Mais la partie la plus importante de son étude porte sur la Finalité dans le développement individuel ou Ontogénèse, dans la structure des organismes, et dans l'évolution du monde vivant en général ou Phylogénèse.

On peut voir que ces deux points de vue, l'anatomique, celui de M. Rouvière, et le physiologique qui est le nôtre, sont d'ailleurs complémentaires l'un de l'autre, car, si le développement d'un organisme s'effectue toujours avec la même détermination, les mêmes phases, les mêmes dispositions structurales, dans l'individu, comme dans toutes les espèces, c'est en vertu d'un mécanisme directeur qui le règle.

H. Rouvière insiste sur la succession des étapes embryonnaires, et sur les phénomènes de division cellulaire dont nous avons déjà parlé. Il voit, dans les destinations particulières que prennent les cellules, la réalisation d'une fin qui est une fonction déterminée. Il montre que les organes qui vont exercer une même fonction ont, en dépit de variations de formes en rapport avec leur genre de vie, une même structure essentielle. Dans tous les organes respiratoires, par exemple (branchies, trachées ou poumons), « la muqueuse respiratoire se compose d'un riche réseau vasculaire recouvert d'un mince épithélium à travers lequel se font les échanges entre le sang contenu dans les vaisseaux et le milieu extérieur ». De même, pour le système nerveux ; alors que les Invertébrés ont comme centres des ganglions, en nombre variable, répartis en divers points du corps, et les Vertébrés supérieurs un névraxe allongé suivant l'axe du corps, ils se ressemblent par une même structure de leurs cellules nerveuses, à savoir un corps multipolaire avec des prolongements qui, directement ou indirectement par l'intermédiaire d'autres cellules, les mettent en relation avec les organes qu'elles innervent.

Ce même auteur étudie successivement, ainsi, différents tissus musculaire, tendineux, osseux, montrant que « la structure spiralée qui donne aux muscles et aux os l'élasticité qui leur est nécessaire, est une démonstration évidente, complète et irréfutable de finalité ». Il en précise ainsi la raison : « La direction spiralée des fibres qui les composent s'établit malgré l'action contraire de la contraction musculaire qui s'oppose mécaniquement, par son action normale, à la mise en place de ce dispositif. »

Mais la structure constitue surtout, ici, un moyen, un dispositif qui pourrait, d'ailleurs, comporter des modalités diverses.

En revanche, la régulation qu'exerce, incessamment, la sensibilité organique contre toutes les variations tendant à rompre l'équilibre biologique, répond très précisément à une fin. C'est ici qu'apparaît plus particulièrement l'impossibilité d'attribuer au hasard cette régulation rigoureuse.

Ce qu'il est malaisé, en effet, de concevoir, dans une intervention éventuelle du hasard, c'est la répétition de son action dans des conditions identiques, son orientation vers des fins toujours les mêmes, et cela dans les espèces les plus diverses. Systématisation, ordonnance, régulation, sont des termes qui s'inscrivent en contradiction avec le hasard. Il ne peut y avoir hasard, en définitive, que lorsqu'il y a imprévisibilité complète dans la production du phénomène. Or, la régulation biologique s'exerce toujours dans le même sens.

C'est pour cela qu'il ne peut s'agir, pour le monde vivant, d'une évolution mécaniste, au sens habituel de ce mot, c'est-à-dire d'un développement sans direction, soumis seulement aux seules forces physico-chimiques de la Nature. A mesure que l'organisme présente des équilibres biologiques plus caractérisés et une spécificité plus grande, on s'éloigne davantage d'une conception purement mécaniste. Nous avons affaire à une évolution très précisément dirigée et, par conséquent, réglée.

Ici se serre le lien étroit qui unit déterminisme et finalité, la finalité traduisant plus de souplesse dans la réalisation du plan. Elle est l'expression même des deux notions essentielles qui se dégagent de l'évolution de tous les organismes vivants : variations et stabilité.

Le déterminisme organique n'est, somme toute, que la finalité interne en voie d'accomplissement. Dans l'expérience de Driesch sur l'embryon d'oursin, la destruction de 7 cellules sur 8, dont il

est constitué, n'empêche pas la cellule restante de reproduire, à elle seule, un oursin complet. C'est un premier effet de la régulation. Dans tout le cours du développement, une régulation semblable et définie peut, seule, permettre la diversité des enchaînements et les coordinations essentielles en vue de la réalisation du but.

N'en est-il pas ainsi pour la répartition des substances chimiques de l'assimilation, par exemple ? Elle ne se fait pas indifféremment dans l'organisme vivant. Chacune a sa destinée propre, un point particulier où son utilisation est nécessaire. Quand le but est rempli, il n'est, normalement, jamais dépassé.

Rien, donc, n'apparaît tout fait d'avance, mais tout se réalise dans une ligne définie, avec des variantes qui ne changent rien au thème fondamental. Ce qui distingue, en somme, le déroulement des phénomènes dans l'organisation des êtres vivants, tel que nous le concevons, de celui que suppose l'évolution transformiste, c'est la direction qui lui est imprimée par une excitabilité sensible régulatrice, dans un sens toujours semblable.

Cette excitabilité organique apparaît ainsi, à la fois, comme la cause et le moyen, et, comme telle, elle conditionne la fin.

Il n'y aurait pas de finalité si le mécanisme de régulation ne répondait à une excitabilité définie dans chaque espèce. Une fois le développement commencé, c'est le « tout ou rien » qui caractérise l'action physiologique avec toutes ses déterminations particulières et ses variations compensées par cette incessante régulation.

Loin de ne pouvoir coexister, pour l'explication des mêmes phénomènes, le déterminisme et la finalité se complètent. Nous ne sortons pas, dans une telle affirmation, du domaine de la Science.

Les considérations précédentes s'appliquent à l'ensemble du monde vivant. Comme le dit Bergson : « S'il y a de la finalité dans le monde de la Vie, elle embrasse la Vie tout entière dans une seule indivisible étreinte ».

***

Il convient de répondre, ici, à une objection d'importance qui touche à cette notion de finalité : d'où vient donc, dira-t-on, que, s'il y a finalité, tout ne s'accomplit pas dans un ordre absolu, que l'organisme manifeste certains désordres et d'incontestables variations réactionnelles ?

Les adversaires de la finalité ont beau jeu, certes, pour en nier la réalité, devant les incohérences ou les contradictions de la nature. Mais, ne voit-on pas, justement, que dans notre conception du mécanisme biologique de la sensibilité organique, ces désordres, incohérences ou variations trouvent leur explication ? L'action du milieu les produit. La marge réactionnelle les tolère jusqu'à une certaine limite, celle de cette excitabilité elle-même qui les règle. Car, si tous les phénomènes essentiels de la constitution fondamentale se déroulent dans un déterminisme strict, une régulation, d'une infinie souplesse, assure le maintien des équilibres fonctionnels, tout en autorisant les variations secondaires et l'anomalie elle-même. La finalité qui est inscrite dans cette régulation admet, en quelque sorte, une part de liberté à côté du déterminisme. La biologie ne nous offre-t-elle pas, en cela, une organisation rappelant celle que révèle la physique moderne : déterminisme des phénomènes à l'échelle cosmique, indétermination dans les petits phénomènes ?

Une différence essentielle, cependant, apparaît ici : alors que les variations sont limitées dans l'organisme vivant, on les voit illimitées dans le monde de la matière. Tout semble conditionné et coordonné, dans la Vie, en vue d'un fonctionnement non pas immuable, mais déterminé dans ses lignes essentielles, pour la réalisation de types particuliers. L'être vivant a ses causalités propres. S'il subit les lois de l'Univers, c'est seulement dans une certaine mesure qui ne peut être dépassée. Le tout est de discerner, en lui, ce qui dépend de cette action du milieu et ce qui appartient à ce pouvoir déterminant et régulateur de son excitabilité sensitive. *Dans une telle perspective, la finalité s'affirme plus encore par la virtualité contenue dans cette excitabilité qui se réalise que par la manifestation elle-même de ses effets*, C'est une causalité dans laquelle se trouve déjà incluse une orientation. L'erreur des organicistes a été, selon nous, d'avoir considéré la Vie comme la résultante des propriétés des organes, alors que c'est l'inverse que l'on observe.

Du point de vue biologique où nous nous plaçons, on ne peut reconnaître, dans l'univers, une finalité semblable à celle qui se découvre dans les phénomènes organiques. La stabilité relative de la Vie semble s'opposer, en effet, à la transformation incessante que cet Univers nous montre de toutes parts.

***

Certains penseront, en outre, que si les variations sont limitées dans l'organisme vivant, cette limitation répondant à une fin, l'évolution de l'espèce elle-même pourrait l'être semblablement dans le temps. Rien n'interdit une telle hypothèse. On peut en rapprocher les disparitions d'espèces, que l'on observe dans le cours des âges, sans, pour cela, y voir forcément un sens de direction particulière.

L. Cuénot, dans son étude très approfondie de l'invention et de la finalité en biologie, a mis en évidence la merveilleuse réalisation que constituent les « outils » dont disposent certains animaux et plantes, et la coaptation anatomo-fonctionnelle qui explique leur comportement. Il s'est efforcé de montrer que ces dispositions exigent un plan.

Le pouvoir réactionnel et adaptatif de la sensibilité organique, la régulation des équilibres et des variations de formes qu'elle assure, éclairent, croyons-nous, certains des phénomènes observés par M. Cuénot. Par un autre chemin, nous sommes conduit à cette même finalité de fait, finalité interne ou organique, l'observation des phénomènes attestant à nos yeux la poursuite d'un but, la réalisation d'un plan, en dépit des modifications secondaires que le hasard et le milieu déterminent.

Mais nous restons, ici, dans le domaine de l'observation et n'avons pas à en juger, pas plus que d'une finalité impliquant une intelligence première.

« Les molécules composantes d'un corps vivant, écrit Lamarck, et conséquemment toutes les parties de ce corps, sont, relativement à leur état, dépendantes les unes des autres, parce qu'elles sont toutes assujetties aux influences d'*une cause qui les anime et les fait agir*, parce que *cette cause les fait concourir toutes à une fin commune*, soit dans chaque organe, soit dans l'individu entier, et parce que les *variations de cette même cause en opèrent également dans l'état* de chacune de ces molécules et de ces parties ».

L'originalité du XIXe siècle, disait E. Renan, c'est « d'avoir substitué la notion du devenir à la notion de l'être ». Mais, le devenir ne peut se concevoir et s'expliquer qu'à travers l'être. Or, seule, la connaissance du mécanisme biologique nous permet d'en juger ; c'est un déterminisme et une finalité qu'elle affirme, dans l'invariabilité de l'être en son essence.

Dr MAURICE VERNET.

ENFANCE ET CINÉMA

Après un demi-siècle d'existence, le cinéma a acquis une souplesse d'expression qui lui permet de s'attaquer à des sujets d'un caractère social ou psychologique de plus en plus délicat. On l'a vu aborder des thèmes tels que la démoralisation d'une cité par l'envoi de lettres anonymes, la vie dans un asile d'aliénés, les ravages exercés par la guerre et son influence sur la jeunesse, l'érotisme conduisant au crime, ou les amours d'une femme de mobilisé avec un adolescent. Le cinéma a atteint une puissance d'évocation et d'analyse comparable à celle d'arts plus anciens, théâtre ou roman.

En outre, parce qu'il consomme un grand nombre de sujets, il a été amené à chercher de plus en plus l'originalité et à prospecter ainsi des domaines riches, relativement neufs, celui de la psychanalyse par exemple.

J'admire le cinéma, j'aime à travailler pour lui, non pas toujours en fonction de ce qu'il nous donne, mais en fonction de ce qu'il doit nous apporter. Je n'hésite pas à dire que je dois une importante part de ma formation intellectuelle aux images mouvantes. Ce n'est pas une exception. Nous sommes des milliers de jeunes hommes ou d'hommes jeunes à reconnaître sans peine que René Clair et Marcel Carné, par exemple, furent et sont encore pour nous des maîtres presque aussi importants que tels écrivains.

C'est peut-être parce que nous l'aimons ainsi que nous voyons mieux quel danger social il peut présenter. Un des maux les plus graves de notre civilisation se développe rapidement, dans l'indifférence générale : le cinéma est laissé à la portée des enfants. Pratiquement, et c'est Georges Huisman qui l'a dit, le directeur de salle est devenu le directeur de conscience de l'enfant.

Le roman, la pièce, l'essai sur la prostitution, la genèse du crime, l'érotisme, sont facilement soustraits aux enfants. Il n'en

est pas ainsi du cinéma. Or, aucun des films qui passent sur nos écrans n'a été conçu *pour* eux et, d'autre part, dans les centres urbains, les enfants fournissent un contingent très important de spectateurs, parfois le tiers du public.

De ces deux faits : un cinéma qui ne pense pas aux enfants, des enfants qui pensent trop au cinéma, est né un drame dont il importe de chercher les causes et d'envisager les conséquences probables. Ne convient-il pas que des gens qui aiment le cinéma, qui reconnaissent ce qu'ils lui doivent et ce qu'ils espèrent de lui, tentent de déterminer le mal en toute objectivité, et de proposer des solutions, tout au moins des amorces de solutions ? Cela ne vaut-il pas mieux que de laisser se développer sans mesure la hargne des détracteurs systématiques, la pression des partisans de toutes les censures ?



Un premier point à préciser, c'est dans quelle mesure les enfants fréquentent le cinéma pour adultes. Chacun sera surpris des conclusions auxquelles on arrive. Dans une statistique portant sur près de 1.200 sujets, le docteur Le Moal et M. Faugère ont établi que 60 pour 100 allaient au cinéma *quatre fois par mois*, aussi bien garçons que filles. Les 40 pour 100 qui restent y vont un peu moins souvent. Trois pour 100 seulement des filles n'ont jamais été au cinéma et 1 pour 100 des garçons. Ces chiffres sont, en gros, confirmés par de nombreux spécialistes. Cette moyenne d'une fois par semaine est énorme dans un pays comme la France où l'on va relativement peu au cinéma. Le record semble avoir été enregistré par le docteur Antoine Pierson :

— J'ai eu à m'occuper d'un adolescent de quinze à seize ans dont l'attitude me paraissait un peu étrange. Il ne manifestait aucune maladie. Il semblait équilibré, intelligent et pourtant... Il parlait peu. Son regard était lointain. Il ne s'intéressait pas au monde réel. J'appris accidentellement que le garçon allait chaque jour au cinéma depuis deux ans : « Comment peux-tu aller sept fois au cinéma par semaine, lui demandai-je.

— Pas sept fois ! Onze. Le samedi, trois fois, et le dimanche trois fois.

Bien sûr, il ne s'agit ici que d'un cas exceptionnel. Pourtant, tous les témoignages s'accordent à constater que, non seulement en France mais encore à l'étranger, les enfants fréquentent assi-

dûment le cinéma pour adultes, de jour et de nuit, y allant souvent seuls, et choisissant eux-mêmes leurs spectacles.

***

Y a-t-il grand mal à une telle fréquentation ?

Du point de vue physique, s'il est dangereux pour leur santé d'amener au cinéma les enfants de moins de six ans, les inconvénients au-delà de cet âge sont faibles. En revanche, du point de vue mental, les ravages sont graves et immédiats. C'est par centaines que les enfants font aux enquêteurs des réponses du genre de celle-ci :

— J'ai vu dans mes rêves de grands hommes qui se battaient entre eux, puis d'autres fois, des pieuvres monstrueuses qui m'étouffaient et alors je criais et me réveillais.

On est à peu près assuré que la moitié des enfants se souviennent des rêves qu'ils ont faits après les séances de cinéma, ce qui est très nettement anormal.

Que se passe-t-il donc quand l'enfant va au cinéma, quel que soit le film projeté ? On sait que le spectateur adulte s'identifie au héros qu'on lui présente. Assis dans son fauteuil, il vit passivement l'intrigue qui se déroule devant ses yeux. L'enfant fait de même, en *amplifiant les réactions de l'adulte.* Pour lui, les personnages deviennent des modèles reconnus, des objets de son admiration ou de son enthousiasme, dont l'action se prolonge longtemps après leur évanouissement dans les ténèbres.

C'est naturellement l'enfant nerveux, plus faible que les autres, qui subit surtout l'influence. Je ne peux résister au désir de citer un clinicien : « Ce sont les hyperémotifs, dit-il, et les petits obsédés, qui risquent de pâtir le plus des scènes auxquelles ils assistent parce que chez les premiers il existe une tendance innée, pathologique, à tout ressentir avec une extrême intensité, chez les seconds à ressasser sans trêve ce qui a été un choc pour eux. Au moment même de la projection, l'hyperémotif, lui, ressent les douleurs physiques et morales des héros. Il redoute pour eux, il pleure, tâche de détourner sa pensée de l'action, dissimule l'écran à ses yeux avec ses mains, ou ferme les yeux, s'agite quelquefois, se ronge les ongles. Il connaît les manifestations physiques de sa constitution : tachycardie, sudation, frissons, angoisse. »

Si le lecteur pense qu'il ne s'agit encore que de cas hors de l'ordinaire, je suis obligé de lui rappeler qu'il existe actuellement, en France, entre 300.000 et 400.000 enfants mentalement déficients, à des degrés divers.

Le camarade normal du petit sujet décrit plus haut est à peine moins touché. L'enfant, infiniment plus que l'adulte, est sensible à l'angoisse. Telle petite fille sera gravement ébranlée en écoutant la *Danse macabre*, au point qu'elle ne pourra plus rester seule dans l'obscurité. Tel garçon connaîtra des sommeils coupés de cauchemars, après la lecture prématurée d'Edgar Poe. Personnellement, je me souviens, après des années, d'une impression du même ordre. C'est le mot « prématuré » qui vient de provoquer une réminiscence et de faire jaillir dans mon esprit l'expression « enterrement prématuré » qu'on trouve dans *La Vérité sur le cas de M. Valdemar*, d'Edgar Poe, dont la lecture m'a si durement secoué vers la quatorzième année. Un son, une photo, la vision directe, une émission de radio, une chanson peuvent modifier profondément le climat psychologique de l'enfant, et éveiller l'angoisse.

Or, et j'insiste ici, l'image mouvante est le *plus puissant* de tous les moyens de suggestion connus et le *plus répandu.*

En effet, il existe une grande différence d'intensité entre l'émotion que subit un enfant à la lecture ou à l'audition d'un conte, et celle que lui donnerait le même conte filmé. Imaginez — c'est le mot même — la transcription cinématographique de ce fragment d'Andersen : « Il conduisit Jean dans le jardin de la princesse. Quelle horreur ! Au sommet de chaque arbre étaient pendus trois ou quatre fils de rois qui avaient demandé la main de la princesse et qui n'avaient pu deviner ses énigmes. Le vent, chaque fois qu'il soufflait, faisait résonner leurs squelettes et les petits oiseaux s'enfuyaient pour ne plus revenir. Toutes les plantes s'attachaient à des ossements et il y avait des têtes de morts qui riaient dans les pots de fleurs et qui grinçaient des dents. Quel jardin pour une princesse ! »

Quel film pour un enfant !

Donc d'un côté, un moyen d'expression plus fort que les autres, d'autre part, un spectateur plus malléable, plus sensible, plus crédule. En outre, aucune étude généralisée des effets produits sur ce public si particulier. Telle est la situation, considérée en toute objectivité.

***

Il n'est pas inutile de préciser, par un exemple d'une extrême netteté. *La Belle et la Bête*, film de Jean Cocteau, va nous le fournir.

D'abord, je rappellerai que *la Belle et la Bête*, quant à la saveur de l'image, à sa richesse plastique, à sa puissance poétique, au rythme de ses enchantements, est un chef-d'œuvre, qui serait parfait si l'auteur ne s'était parfois un peu embrouillé, à mon goût, dans ses drames et ses symboles. Tel qu'il est, c'est un ouvrage que j'admire. Mais un tel exemple révèle le tragique de la situation par *rapport aux enfants.*

Le titre du film, d'une part, emprunté à un conte connu de beaucoup d'enfants et de parents, le préambule de l'auteur, d'autre part, dans lequel il annonce qu'il faut se refaire une âme d'enfant pour apprécier son œuvre, ont porté beaucoup de personnes inattentives, ou insuffisamment informées, à croire que cette bande pouvait convenir à un jeune public.

Je me souviens parfaitement de l'impatience courroucée d'une fillette qui affirmait :

— Mais, maman, puisque je te dis que c'est un film pour enfants !

Faire un film pour enfants n'avait jamais été l'intention de Cocteau. Il souhaitait simplement que le spectateur renonçât à son incrédulité de grande personne pour retrouver sa sensibilité au merveilleux. C'était bel et bien vu. Jean Cocteau ne s'était pas posé le rapport cinéma-enfant, tel que je le présente. Il est même vraisemblable que si on lui en avait parlé, il n'aurait pas manqué de répondre que cela ne le regardait pas. Il aurait eu raison, de son point de vue de créateur.

Or le drame intervient, condensé dans ce bref rapport de Pierre Chambre, agrégé de l'Université, et par d'autres textes analogues :

« La maîtresse de fillettes de sept ans, sur la foi d'une amie, avait recommandé aux enfants de voir ce film. Quand des parents lui dirent leur étonnement, elle reconnut son erreur. Mais pour quelques fillettes, c'était trop tard. »

C'était trop tard parce qu'il y avait eu traumatisme, dans le sens freudien du mot, parce que le symbolisme de *la Belle et la Bête*, où l'on voit la Belle amoureuse de la Bête, est d'une simplicité et d'une notoire évidence. Rappelons-le avec Georges Charensol : « Je ne citerai qu'une seule scène, la dramatique séquence où le monstre couvert du sang des animaux qu'il vient d'égorger, s'en vient frapper à la porte de celle qu'il désire ; elle le chasse mais

sans exprimer de révolte devant ce spectacle affreux et le monstre sent bien qu'elle pourrait être pour lui une proie consentante. »

Il faut éliminer toutes les chances de malentendu. Personne ne rêve ; personne ne construit d'affabulation gratuite autour du récit de Cocteau. De l'avis de tous, *à commencer par son auteur*, il symbolise l'attirance de la jeune fille pour la bête, incarnation à peine voilée du sexe opposé.

J'aurais regretté que Cocteau n'eût pas porté au cinéma *La Belle et la Bête*. Je déplore que des fillettes de sept ans aient vu le film se dérouler sur l'écran.

***

Entre constater ces effets mentaux, et mettre en accusation le cinéma en tant que facteur de démoralisation de l'enfance et de la jeunesse, voir en lui une des causes de la criminalité juvénile, il n'y a qu'un pas. Il n'est pas prudent de le franchir trop vite.

Voici deux ans, alerté par le Président de la République, le Conseil de la Magistrature lançait le plus grave avertissement. Dans un communiqué, il mettait l'accent sur les responsabilités de la presse enfantine et du cinéma : « L'abondance des films de gangsters ou policiers, émaillés de détails techniques sur le maniement du revolver ou la préparation du guet-apens, aboutit à l'institution d'une véritable école de meurtre par l'image, qui provoque chez les jeunes gens et surtout chez les enfants, des traumatismes psychologiques dont les traces se retrouvent dans les dossiers de nombreux criminels. »

On ne pouvait être plus net. Mais n'allait-on pas trop loin ?

Pour certains, juges pour enfants, inspecteurs à l'éducation surveillée, juristes, pyschiatres, le Conseil de la Magistrature voyait juste. L'un rappelait qu'un gamin avait eu les sens bouleversés par un film particulièrement érotique. Un autre publiait que, dans un centre d'observation, 20 pour 100 des mineurs, avant leur arrestation, allaient au moins *une fois par jour* au cinéma, et 80 pour 100, c'est-à-dire le reste, *au moins une fois par semaine*. Un troisième contait qu'il avait été frappé par le fait que l'acteur préféré des enfants délinquants était Jean Gabin et certainement plus par la nature des rôles qu'il interprétait que par son art d'acteur.

On rappela une saisissante statistique d'avant guerre : en 1936, sur 400 films projetés en France, on relevait 310 exemples de

meurtre, 104 de vol à main armée, 74 de délit de chantage, 43 incendies volontaires, 14 délits d'escroquerie, 642 cas de filouterie, 183 faux témoignages, 84 détournements de mineurs, 192 cas d'adultère féminin, 213 d'adultère masculin.

Le professeur Henri Wallon, l'une de nos plus hautes autorités en psychologie enfantine et ami du cinéma, répondait à Raymond Barkan, de *l'Ecran Français* : « Au cinéma, l'enfant voit constamment s'accomplir le geste de tuer. Il s'initie dans le détail au maniement du revolver et à la perpétration du meurtre. »

L'étude d'un grand nombre de faits divers confirme le *rapport* entre cinéma et criminalité. Il n'est pas dans mon propos d'analyser tous les éléments du dossier, mais on conviendra que les deux histoires qui suivent présentent plus qu'un intérêt anecdotique :

— J'avais été commis pour assurer la défense de deux enfants, dit un avocat d'un barreau des Landes, l'aîné âgé de quatorze ans, le second de neuf ans, accusés d'assassinat. Tous deux reconnurent leur crime et mimèrent la scène de reconstitution avec une absence totale d'émotion. Ils expliquèrent comment ils avaient suivi un ouvrier connu d'eux. Le plus jeune s'était posté au tournant de la route pour assurer le guet, tandis que l'aîné, passant derrière l'ouvrier, lui tirait une balle de revolver dans le dos. Interrogés sur les motifs de leur acte, ils prétendirent qu'ils avaient voulu faire comme au cinéma. La mère reconnut qu'ils fréquentaient le cinéma toutes les semaines.

L'autre, c'est un juge au tribunal pour enfants qui me l'a contée :

— Un petit délinquant nous expliqua que c'était dans *Sciuscia* qu'il avait pris l'idée de voler. Nous fûmes consternés. *Sciuscia* est non seulement remarquable mais il est permis de lui trouver une haute valeur morale : « Enfin, dis-je au garçon, tu parais intelligent. Tu n'as pas vu ce qui lui était arrivé, à ton modèle ? — Non, répondit le gosse, j'avais pas vu la fin ! »

***

Cependant, les excès des détracteurs systématiques du cinéma devaient provoquer une énergique réaction de défense. A la question: « Le cinéma est-il un professeur d'assassinat », des réponses indignées parvinrent.

L'excellent Pierre Laroche, des *Visiteurs du Soir*, de *l'Enfer des*

Anges, *de Gigi* et d'autres films, dénonçait avec humour ce qu'une certaine vertu intolérante peut comporter d'hypocrisie : « Le mal de la jeunesse étend ses ravages à toutes les couches de la société et le meilleur moyen pour le guérir serait d'en découvrir les causes. N'en doutez pas, ce sera la faute du cinéma. C'est *Le Quai des Brumes* qui nous a fait perdre la guerre. Le cinéma est responsable de tout.

« A la vérité, ces enfants du siècle peuvent aller au cinéma sans crainte de se pervertir davantage. Les ombres de l'écran ne sont rien à côté des réalités rencontrées dans la rue ! »

Et Laroche a raison. Si le cinéma est partiellement responsable de la criminalité juvénile, il n'est qu'une cause parmi beaucoup d'autres.

Peut-être est-il intéressant de demander aux spécialistes ce qu'ils en pensent ? Le résultat incite à la prudence. D'après certains auteurs, la responsabilité du film dans la délinquance se trouverait engagée dans *un cas sur trois*, ce qui est énorme. Mais d'après d'autres auteurs elle ne jouerait que *dans un cas sur cent*, ce qui est presque négligeable. Il est vrai que les premiers, avec Rouvroy, incriminent le cinéma en tant que facteur de démoralisation collective et progressive, tandis que les seconds se refusent à envisager tout ce qui n'est pas la culpabilité démontrée de tel film déterminé. Par conséquent, une moyenne entre ces deux chiffres doit traduire assez bien la réalité.

Mais le meilleur argument utilisé par les défenseurs du cinéma est certainement celui-ci : « Si l'on va assez loin dans l'analyse, on retrouve presque toujours d'autres facteurs : la misère, le taudis, les grands fléaux sociaux, l'alcool, la syphilis, la tuberculose, les troubles des parents. Le grand coupable, c'est la misère. »

Le problème serait donc de réaliser pour la jeunesse des conditions de vie satisfaisantes. C'est vrai, mais ce n'est pas suffisant. C'est l'idéal vers lequel il faut tendre, mais le fait que la misère continue ne doit pas nous empêcher de commencer à lutter contre l'état de fait actuel par des moyens partiels. L'interdiction de cracher n'a pas vaincu la tuberculose, mais elle n'a pas été inutile.

Si l'on veut bien analyser ce problème des responsabilités dans la perversion de l'enfant, on reconnaîtra que le cinéma ne doit pas être seul mis en cause. Si son rôle est poussé au noir par ceux qui ne l'aiment pas, il est imprudemment innocenté par d'autres qui, dans ce domaine de l'enfant et du cinéma, *pensent au cinéma avant*

de penser à l'enfant. Certes, les conditions sociales l'emportent dans le poids des causes qui poussent l'enfant au mal. Mais par son indifférence à la psychologie enfantine, le cinéma garde une part de culpabilité.

***

De la rapide étude à laquelle nous venons de nous livrer quelles conclusions tirer ? Tout d'abord celle-ci : les enfants fréquentent beaucoup plus que l'on ne croit le cinéma pour adultes. Ils y voient certains films dont la qualité exceptionnelle n'est pas une garantie suffisante, des films qui n'ont pas été pensés en fonction d'eux. Ils y subissent indirectement une leçon criminelle, qui, sans avoir la portée que l'on veut bien lui prêter, ne doit pas être négligée.

Enfin, ils y voient souvent de décourageants « navets » qui leur abîment le goût et qui les plongent dans un univers cinématographique aussi faux que détestable. Il existe un merveilleux cinématographique de pacotille, à base de stupidité et de mensonge, qui exerce déjà sa néfaste influence sur les adultes, mais cette influence se révèle encore plus malfaisante sur les enfants, imprimant en eux une fausse conception de la vie.

Tel peut-être le diagnostic. Quels remèdes appliquer ?

D'abord, il est bon de noter brièvement que nous ne sommes pas les seuls à nous poser ces questions. L'Angleterre possède déjà un cinéma pour les enfants, composé de films spéciaux et de films pour adultes triés. 400.000 petits Anglais assistent tous les samedis matins à la séance de leur ciné-club, qu'ils administrent eux-mêmes.

La solution apparaît donc tout de suite. Elle est favorable au cinéma : création de séances spéciales pour les enfants, avec projection de films spéciaux et de films pour adultes triés. C'est une solution hautement réconfortante parce qu'elle oblige l'homme à penser à l'enfant, à pratiquer l'immense enquête nécessaire pour savoir ce qui lui convient, à travailler pour lui, à faciliter son passage du cinéma juvénile au cinéma tout court. C'est la vraie solution. Et je sens bien, comme tous ceux qui s'intéressent à cet aspect du monde moderne, qu'un courant profond nous porte. Qu'il s'agisse de ceux qui furent groupés dans *Ciné-Jeunes* et le *Comité français du Cinéma pour la Jeunesse*, des équipes plus récentes, mais aujourd'hui plus actives, de *l'Association Nationale du Cinéma pour l'Enfance et la Jeunesse*, des instituteurs de *l'Union*

française des Offices Educateurs Laïques, dépendant de la *Ligue de l'Enseignement*, ou des catholiques de la *Centrale du Cinéma et de la Radio*, voire du *Congrès International du Cinéma Educatif et d'Enseignement*, des conclusions identiques sont admises partout. Quelles que soient les opinions, toutes les associations sont d'accord sur le danger que représente l'état de fait actuel, et sur les moyens d'y remédier.

***

La législation en vigueur ne serait donc pas suffisante ? En effet, je n'ai pas parlé de l'interdiction des films aux moins de seize ans. C'était presque inutile.

Il existe tout un art d'utiliser cette loi bafouée. *La Fosse aux serpents*, par exemple, bon documentaire sur les asiles de fous américains (d'ailleurs doublé d'un scénario à prétentions psychanalytiques parfois surprenantes), fut interdit aux moins de seize ans pour des raisons psychiatriques, certaines images pouvant provoquer l'angoisse. La mention *Interdit aux enfants* figurait sur les affiches, en caractères aussi petits que pour le nom de l'imprimeur. Et elle disparut de la bande. Parce que la folie n'est pas un bon support de publicité. En revanche, quand un film a une couleur érotique assez accentuée, l'interdiction est composée en lettres énormes. Parce qu'elle allèche le public adulte.

Plusieurs projets sont à l'étude pour améliorer cette législation de protection, indispensable tant que le cinéma pour enfants ne sera pas suffisamment fort pour vivre seul. De ces projets, le plus avancé est sans doute celui qui prévoit l'entrée dans la Commission de Censure, en nombre accru, de représentants des spectateurs, et particulièrement des associations familiales. Il y aurait trois catégories de films, alors qu'il n'en existe actuellement que deux.

Ces trois catégories seraient :

A) films visibles pour toute personne âgée de plus de seize ans,
B) films visibles pour tous publics,
C) films recommandés pour spectateurs jeunes.

Si cette législation de protection est nécessaire, elle n'est pas suffisante. C'est de tout un système de mesures que dépend la santé mentale et morale de l'enfance en proie aux images. Il faut développer l'enquête scientifique sur la mentalité juvénile et le cinéma,

favoriser la création du cinéma pour les enfants, établir un système de tests éprouvés pour juger de la valeur des films pour adultes par rapport aux enfants. Il faut aussi fédérer toutes les bonnes volontés — que les idéologies opposent souvent — qui se sont intéressées au problème.

Il ne faut pas oublier les réformes qui vaincraient un certain nombre de répugnances inavouées, telles que la détaxation du cinéma pour adultes dans la proportion des pertes que lui feraient subir les mesures de protection à l'égard de l'enfance.

Enfin, il ne faut pas manquer de poursuivre, et cela va de soi, la lutte contre les autres causes du « dérèglement » de la jeunesse et de la délinquance juvénile. En fait, le cinéma pour enfants est devenu une véritable affaire d'Etat.

Un effort d'attention, une action rapide sont nécessaires. L'opinion y est favorable. Et les pouvoirs publics ne sont pas indifférents. Alors ? L'enjeu est considérable : « Prenez garde aux images qui bougent », a déjà crié Alexandre Arnoux. Car la santé mentale et morale de l'enfance en dépend. Demain est déjà contenu tout entier dans cet aujourd'hui que nous considérons avec inquiétude.

ARMAND LANOUX.

QUELQUES BÊTES QUI M'ONT CONNU

On a écrit sur le mystère animal des monceaux de livres, surtout depuis le XVIIIe siècle qui vit l'abbé de Condillac s'attaquer aux problèmes de base de la psychologie de nos frères dits inférieurs. Des hypothèses ingénieuses ont été imaginées, des thèses contradictoires soutenues. On n'a que l'embarras du choix. Le principal défaut de toute cette logomachie est le nombre relativement faible d'observations sérieuses produites à l'appui de ces théorèmes et de leurs corollaires. En dépit de Claude Bernard, la méthode expérimentale n'a pas été employée ici avec le même souci de vérité qu'elle l'a été en biologie. Certains savants — qui ne sont pas probablement des zoophiles — prétendent même que toute expérience est impossible dans ce domaine, du moins toute expérience d'un ordre rigoureusement scientifique.

Pour moi, qui ne suis pas un savant, je veux conter tout bonnement mes relations personnelles avec un certain nombre d'animaux qui m'ont connu. J'écris bien là ce que je veux dire : je suis, en effet, persuadé que les chiens et les singes dont je vais parler avaient beaucoup mieux identifié mon caractère que je n'ai réussi à percer les ténèbres du mystère animal dont ils savaient à merveille s'envelopper, sans doute pour garder intacte leur vie intérieure, pour conserver bien à eux les pauvres secrets ingénus qu'ils nous dérobent jalousement, de peur de nous voir acquérir sur eux un empire qu'ils redoutent comme une abolition de leur personnalité. Je crois fermement que tout animal, comme tout être humain, a pleine conscience de sa personnalité.

qu'il la défend aussi bien contre les caresses que contre les violences, parce qu'il sent que ce trésor caché au plus profond de lui-même est la raison exacte de son existence terrestre.

« L'homme nait seul, vit seul, meurt seul, ont dit les sages de l'Inde. La justice seule le suit. » Peut-être les animaux pressentent-ils que la loi sévère et magnifique est la même pour eux et que la préservation de son *moi* est le plus sacré des devoirs de tout être vivant.

Même les animaux les plus proches de nous, les chiens, ne nous permettent pas de dépasser certaines limites dans notre action sur eux. Les meilleurs dresseurs — les sévères comme les persuasifs — ne peuvent parfois les faire renoncer à telle habitude, les obliger à se plier à telle exigence. Bien souvent, dans cette lutte, l'animal lasse son maître qui s'en défait en le vendant où même parfois en le perdant volontairement. C'est peut-être une mésintelligence de cet ordre qui m'a valu de rencontrer Dick, mon chien de berger malinois, dont je conterai brièvement nos mutuelles relations.

C'était un jour du printemps de 1929. Je déambulais dans le haut du faubourg Saint-Honoré, non loin de l'avenue des Ternes où je demeurais à l'époque. Soudain je vis des passants s'enfuir ou se réfugier dans des boutiques tandis que d'autres poursuivaient un grand chien jaune qui courait, affolé. L'animal était pourvu d'une muselière qui aurait pu faire l'affaire d'un ours, à travers laquelle il laissait échapper des flots de bave épaisse.

— Attention ! criait-on... Il est enragé !

La bête venait sur moi... Elle me passa presque entre les jambes et s'engouffra sous le porche d'un grand immeuble. J'entrai dans la cour derrière elle. Le chien se retourna et me regarda. Son œil était étincelant, mais il me sembla y voir plutôt une expression suppliante que la sombre fureur d'un véritable chien enragé. Il grondait à travers sa muselière mais tous les chiens grondent lorsqu'ils ont peur.

Sept ou huit badauds se pressaient déjà autour de nous avec une vaillance à quoi la muselière du berger n'était probablement pas étrangère. On brandissait des cannes en vociférant...

— On va chercher un sergent de ville qui l'abattra sur place, disait l'un.

— Quelle malchance que j'aie oublié de prendre mon revolver ! répliquait un autre. Ce serait déjà fait.

Je pris le chien par son vieux collier de cuir et fendis le cercle des héros déchaînés.

— J'allais précisément à la Préfecture de police, leur dis-je, je vais le conduire à la Fourrière comme la loi le prescrit.

On me regarda d'un mauvais œil. La foule n'aime pas qu'on lui arrache sa proie. Mais je ne lui donnai pas le temps de récriminer. Un taxi passait. J'y poussais le chien en jetant mon adresse et faisais claquer la portière au nez des vaillants chasseurs.

Arrivé à ma porte, je montai mes quatre étages sans lâcher le collier. Le chien ne faisait, d'ailleurs, aucune résistance. Il ne grondait plus mais continuait à baver. Il n'était pas très présentable et ma femme recula quand elle l'aperçut dans le vestibule. Elle se ressaisit tout de suite car elle aime les animaux et ne les craint pas. Elle déposa une jatte d'eau dans la cuisine où je m'enfermai avec ma capture.

L'entrevue pouvait être chaude... Je disposai une chaise à tout hasard, pour m'en servir comme d'un bouclier. Puis j'enlevai prestement la muselière en poussant la bête vers l'eau fraîche. Le pauvre diable se rua sur la jatte et en lappa le contenu en un instant puis il revint vers moi en remuant la queue. Je le caressai, lui nettoyai le museau avec un torchon et lui versai une nouvelle ration d'eau. Il y avait dans le garde-manger des reliefs de viande froide qui ne firent pas long feu. Le chien était tout simplement affamé. Il devait errer à l'aventure, depuis longtemps peut-être. Quand il fut rassasié il nous fit fête en aboyant à tue-tête. C'était un solide berger de Malines. Il manqua de renverser ma femme en voulant lui lécher la figure et, pour bien manifester sa reconnaissance, il renversa d'un coup de queue deux potiches du Japon qui ne s'en relevèrent pas.

Je fis passer une annonce dans *le Petit Parisien* pour rechercher son légitime propriétaire. Personne ne se fit connaître. Alors, je l'adoptai et le baptisai Dick. Comme il était un peu encombrant dans un petit appartement, je décidai de le confier à un dompteur de mes amis jusqu'à la période des vacances. A l'automne, nous devions aller habiter un pavillon à La Varenne Saint-Hilaire où Dick trouverait, avec la fonction de concierge, le meilleur emploi de ses facultés.

La veille de mon départ en vacances, je fus reprendre Dick que je trouvai attaché sous une voiture-cage enfermant plusieurs lions, à la ménagerie Darius qui était alors remisée dans un ter-

rain vague près d'Arcueil. Le chien me reconnut et témoigna sa joie mais il paraissait maigre et en médiocre condition, l'œil terne et le poil piqué.

— C'est un drôle de citoyen, me dit le dompteur. Il a l'air un peu fou. Il saute aux grilles des cages et aboie après les lions. Il vole tout ce qu'il trouve à manger et court après les gosses en essayant de les mordre ou de les jeter par terre. C'est pourquoi je l'ai tenu attaché depuis un mois et à la portion congrue.

Je remerciai le dompteur de la peine qu'il avait prise et j'emmenai Dick à Cocherel, le fief d'Aristide Briand, où j'avais coutume de passer mes vacances. La bonne bête était toujours affamée : dès son arrivée à l'hôtel du Bon Accueil, Dick fit scandale en nettoyant en deux coups de langue toute un lèchefrite de graisse que la patronne avait mise à refroidir dans une courette près de la cuisine !

Ce n'était qu'un commencement. Comme le Pritchard du père Dumas, Dick fut bientôt catalogué dans Cocherel le plus grand voleur du pays. Il ne volait pas que des denrées comestibles. S'il pouvait s'emparer d'un objet d'habillement, d'un veston abandonné un instant par son possesseur, d'une casquette, de l'écharpe d'une dame, il l'emportait et prenait un évident plaisir à les mettre en loques qu'il transportait çà et là en courant comme un fou. Réprimandes, corrections, rien n'y faisait. Le gaillard était insensible aux coups et possédait un art merveilleux pour jouer l'incompréhension.

Avec cela, c'était un chien très aimable, très affectueux... avec tout le monde sauf avec les enfants qu'il avait en sainte horreur. Il pourchassait les gamins du village en leur montrant les crocs et, un jour, il mordit une jeune fille qui portait une cruche à la fontaine. Ce fut la raison d'une sévère correction. Après quoi, je le mis à l'attache pendant deux jours et il parut un peu amendé.

A La Varenne, son naturel reparut au galop. Le lendemain de notre installation, j'emmenai Dick avec moi faire la tournée des commerçants. Chez le boucher, je commandai deux escalopes. L'homme de l'étal les coupa puis se tourna vers moi, tout fleuri de son plus beau sourire commercial :

— Sont-elles bien comme ça ? dit-il en brandissant les tranches de veau.

Dick lui donna la plus éloquente réponse en bondissant et en les cueillant au vol pour les engloutir d'une seule gueulée.

Après quoi, comme Panurge, il s'enfuit « le grand pas, de peur des coups » (1).

Evidemment, son premier propriétaire avait dû perdre volontairement le brave Dick après quelques incidents du même genre. Pour moi, je décidai de le garder. J'ai toujours eu un faible pour les fantaisistes et ne hais rien tant que les gens à système parmi lesquels je classe ceux qui veulent faire le bonheur des hommes en les enrégimentant et en expédiant les réfractaires au bûcher, à la guillotine ou au camp de concentration.

Pourtant, Dick exagérait. Peu après, il enleva un morceau de mollet à l'enfant d'un voisin à qui je dus allonger un billet de mille francs en compensation du dommage fait à son héritier. Or, en 1930, mille francs c'était encore un peu d'argent. Je résolus de laisser le chien dans sa niche et de ne plus le sortir sans une solide muselière.

Avec ma femme et moi, Dick était d'une aménité parfaite. Il adorait surtout ma femme et faillit dévorer un vieux jardinier qui s'était approché d'elle en gesticulant. J'arrivai à temps pour dégager le bonhomme étalé par terre sous le chien : il en fut quitte pour un veston en lambeaux.

L'année suivante, le maréchal Lyautey me nomma directeur du Parc Zoologique de l'Exposition Coloniale. J'emmenai Dick avec moi et le confiai à mon chef soigneur qui le logea dans une niche spacieuse à côté de son petit pavillon d'habitation et le laissa libre d'errer à sa guise dans les allées du Zoo, avant et après les heures d'admission du public.

Cette année-là fut un temps de parfait bonheur pour Dick et pour moi. Visiblement le chien se plaisait à observer, les uns après les autres, les pensionnaires des divers enclos. Il cherchait même à entrer en relations avec eux.

Un jour, je le trouvai debout, dressé contre la grille de la cage d'un grand lion qui s'était couché contre les barreaux. Dick flairait la crinière du fauve qui le surveillait d'un œil mi-clos. Le chien était bien tombé... Khaïr était un lion doué d'un caractère assez débonnaire. Avec certains autres de mes pensionnaires, Dick aurait pu payer cher cette petite familiarité. Il s'en aperçut quand il voulut s'approcher de la cage de la lionne Léna qui surveillait les jeux de sa portée de quatre lionceaux. Léna bondit à

(1) Rabelais, *Pantagruel.*

la grille et Dick esquiva de très peu le coup de patte qu'elle lui lança à travers les barreaux. De ce jour, mon berger montra plus de prudence dans ses tentatives de conversation avec les lions. S'il était un peu fou, Dick se montrait tout de même assez avisé.

Il eut aussi quelques petits déboires avec les éléphants. Vous savez que ces singuliers pachydermes ont une grande terreur des petits chiens, surtout des bassets qui frétillent à ras de terre... On a donné mille explications de cette phobie et la plus raisonnable est que les éléphants, comme beaucoup de dames, ont peur des rats et qu'ils assimilent les roquets aux rongeurs qui les persécutent la nuit et parfois leur mordent la plante des pieds. Mais je pense qu'il y a là surtout une panique d'origine nerveuse et que la vue d'un petit animal frétillant est insupportable à l'éléphant comme l'est, par exemple, celle d'un ver ou d'un petit serpent qui se tortille à beaucoup d'humains. L'éléphant est un grand nerveux, en dépit ou peut-être même en raison de sa masse musculaire.

Les grands chiens sont beaucoup moins odieux aux éléphants. Quand Dick entra pour la première fois dans l'écurie intérieure où les cinq pachydermes étaient enchaînés, les grosses bêtes se contentèrent de manifester leur mécontentement par quelques coups de trompette et en balançant violemment leurs trompes hors de la portée desquelles le chien sut très bien se tenir. Peu à peu, il s'habituèrent à sa présence et je parvins même à photographier Dick couché contre la trompe de mon plus bel éléphant, Matcho, agenouillé. Pourtant ils ne le tolérèrent jamais à l'intérieur de l'enclos où ils se promenaient en liberté. Un jour, Dick franchit d'un bond le fossé qui bordait l'enclos et se mit à courir çà et là en remuant la queue. Ce ne fut pas long. Les éléphants s'avertirent les uns les autres d'un bref coup de trompette, se mirent en ligne comme un peloton de cuirassiers et chargèrent mon berger qui repassa le fossé sans attendre la collision et ne recommença jamais son incursion dans le domaine des gens à trompe.

Mais je crois que le principal objet de curiosité pour Dick était le clan des singes hamadryas. Le lendemain de son arrivée au parc, je vis mon chien en arrêt devant le rocher sur lequel se promenaient, jacassant et criaillant, une centaine de babouins. Les quatre pattes raidies, les oreilles dressées, le chien resta figé dans sa contemplation muette pendant plusieurs minutes. Il

devait se dire : « Qu'est-ce que c'est que ces gens là qui tantôt se promènent comme moi en quadrupèdes et tantôt se tiennent assis comme de petits hommes ? Parfois, ils aboient comme moi. Ensuite ils piaillent comme les enfants que je déteste. Sont-ce là des hommes grotesques ou des chiens contrefaits ? »

Là-dessus, les hamadryas mâles, inquiets de voir cette espèce de hyène jaune les regarder fixement, rameutèrent les femelles et les jeunes du clan et s'avancèrent au bord du fossé en montrant leurs longues canines. A cette provocation Dick, en chien courageux, répondit en aboyant. Aussitôt un affreux tumulte se déclencha de l'autre côté de la tranchée. Comme les héros de l'Iliade, les chefs du clan hérissèrent leurs crinières et vomirent d'horribles injures en langage simiesque. Quelques-uns même ramassèrent des pierres d'un air menaçant. Un peu impressionné, Dick me regarda :

— Ce ne sont pas des gens bien élevés, lui dis-je. Allons-nous en.

Nous partîmes de compagnie mais Dick revint souvent contempler le clan des singes. A sa mine perplexe, j'ai cru comprendre qu'il n'avait jamais pu clairement identifier la nature véritable de ces chiens à mains humaines.

Tout passe. Les jours de bonheur plus vite que les autres. L'Exposition Coloniale prit fin et je dus quitter mes chers animaux. Comme je revenais dans un appartement, je fis don de Dick à un entraîneur de Maisons-Laffitte chez lequel il devait couler des jours heureux jusqu'à sa mort, qui survint peu de temps avant la guerre. J'allais le voir assez souvent et toujours mon brave chien me reconnaissait, même quand il fut alourdi par l'âge.

Dick, qui était d'un naturel très liant, a peuplé de sa progéniture tout le parc de Maisons-Laffitte où j'habite actuellement. Parfois, au cours de mes promenades, je vois galoper une silhouette jaune ornée d'un museau noir et d'une queue en sabre courbe et je me rappelle avec un peu de mélancolie mon vieux camarade de l'Exposition Coloniale, le pseudo-chien enragé que j'arrachai, voici vingt ans, place des Ternes, à la fureur populaire.

***

Au début de 1935, je fus habiter à Neuilly un modeste pavillon

et je résolus de donner un successeur à Dick. Précisément une amie m'offrit un petit chien de trois mois qui fut le bienvenu. En souvenir de mon plus beau lion du Zoo de la Coloniale, je l'appelai Nicky. En quelques mois il devint une bête magnifique.

Nicky était aussi un berger mais point de la même race que Dick. C'était un berger allemand, à robe fauve, à museau de loup, avec une épaisse collerette qui lui donnait l'air le plus majestueux. Très haut sur pattes, admirablement proportionné, il avait une véritable mâchoire de hyène qu'il conserva blanche et intacte jusqu'au jour où il mourut de vieillesse, à quatorze ans passés.

Sous le rapport du caractère, mes deux bergers étaient aussi fort dissemblables. Autant Dick était turbulent et hurluberlu, autant Nicky était réservé, distant, mystérieux. Cette race du berger allemand a été créée vers 1880 par des éleveurs d'Outre-Rhin dont certains ont parfois utilisé le croisement avec des loups véritables. Et c'est ainsi que, chez nombre de ces chiens, on retrouve la caractéristique primordiale de l'animal sauvage : la défiance vis-à-vis de toute personne qu'il ne connaît pas. On sait, en effet, qu'on peut apprivoiser un loup, l'amener à prendre son maître et les gens de son entourage en affection, mais qu'il se cache dans un coin ou se réfugie sous un meuble à l'approche de tout étranger. C'était parfois le comportement de Nicky qui n'allait pas jusqu'à se dissimuler, mais ne permettait guère aux gens qui ne « lui revenaient pas » de le caresser. Un coup de croc était, dans ce cas, sa manière de remettre les importuns à leur place et le nombre des personnes qui ont conservé des marques visibles de son mécontentement est considérable.

En même temps que je reçus Nicky, j'adoptai une petite fille de quatre ans et, tout de suite, l'enfant et le jeune chien devinrent d'inséparables amis. Un jour, ma petite Yvonne voulut suivre son camarade de jeux jusque dans sa niche. Nicky jugea que c'était là un excès de familiarité intolérable et gratifia la petite d'un léger coup de croc dont elle gardera toujours la cicatrice sur le front.

Ce fut la première personne de la maisonnée à être mordue par le chien. Ce ne devait pas être la dernière. Ma femme, mon frère, moi-même nous fûmes à tour de rôle gratifiés de ces coups de crocs à la volée que les loups se distribuent entre eux comme les collègiens se donnent des bourrades. Parfois même nous avons été mordus pour tout de bon, à pleine gueule. Ma femme

eut la main traversée un jour qu'elle désignait au chien une assiette de soupe. Une autre fois, elle fut sévèrement mordue à l'avant-bras alors qu'elle invitait Nicky à descendre de son lit où il était venu s'étendre à ses pieds comme il le faisait chaque matin.

Pour moi, je fus mordu au visage un jour que je m'amusais à exciter le chien à gronder et à montrer les crocs par manière de plaisanterie. Je n'avais que ce que je méritais. En revanche, je faillis avoir la main broyée, un soir, en caressant l'animal pour lui souhaiter une bonne nuit. J'étais revenu de voyage le jour même et Nicky avait témoigné tant de joie de me revoir que j'en étais tout ému. Après dîner, avant de monter à ma chambre, j'avisai mon berger assis sur un fauteuil bas qui lui servait de siège pendant les repas et lui passai affectueusement la main sur la tête en lui disant bonsoir. Au moment où je retirais cette main le chien la happa violemment, enfonçant les dents dans la chair, et si j'avais tiré à moi, nul doute qu'il eût brisé les os. Je me contentai de crier son nom et il me lâcha aussitôt.

Que conclure de ces divers accidents ? Je pense qu'on peut les attribuer, comme je l'ai dit plus haut, au fait que cette race de chiens est parfois sujette à des réminiscences des manières de la vie sauvage. On doit toujours se tenir éloigné du fauve au moment où il mange et prendre des précautions pour l'aborder quand il est installé à une place accoutumée qu'il considère comme l'un de ses habitats personnels. Sur un lit où il a coutume de se reposer, sur un fauteuil où il se tient en permanence, un chien comme Nicky ne tolère pas les familiarités ni les attouchements.

De plus, deux de ces accidents eurent lieu à la nuit tombée. Or, je le remarquai souvent, mon berger allemand était, au crépuscule, comme possédé d'un démon mystérieux. Que de fois, au cours de nos promenades dans la forêt de Saint-Germain, je l'ai vu à la chute des ténèbres, bondir des quatre pattes en bombant le dos et faire des tête-à-queue à la manière des loups d'Alfred de Vigny,

Qui dansaient sous la lune au milieu des bruyères...

Sans doute, à cette heure indécise dite entre chien et loup, le chien, assis dans le fauteuil de son maître, sent-il revenir en lui un peu de l'instinct du loup errant dans les grands bois... Et le chasseur sauvage ne tolérerait pas qu'un homme passe la main sur sa tête, même pour lui dire bonsoir.

Beaucoup de gens s'étonneront que l'on conserve chez soi un commensal aussi peu sûr... Mais les vrais amis des animaux peuvent comprendre la joie permanente que l'on ressent à voir vivre avec soi une bête qui a gardé la pureté native de l'animal sauvage : la férocité naïve des réactions du plan instinctif qui donne plus de prix ensuite à la confiance caressante, la noblesse des attitudes, le mystère de l'œil rêveur qui semble suivre des images jadis familières à notre âme ancestrale, dans une solitaire méditation...

Pour moi, je n'oublierai jamais de quel regard profond de ses prunelles dorées, Nicky, la tête allongée sur un bras de son fauteuil, me contemplait sans trêve du commencement à la fin des repas... Bien souvent, aux heures de souci, quand je restais muet, mon grand chien descendait sans bruit du fauteuil et venait doucement poser sa longue tête sur mon genou. Je caressais son museau froid, ses oreilles velues douces comme du velours et Nicky, après un soupir mélancolique, retournait à sa place accoutumée. N'était-elle pas sans prix cette consolation que seule peut donner la bête mystérieuse, le chien silencieux qui n'a besoin que de contempler son maître pour deviner ses peines ?

Je suis ému... Il n'y a que peu de mois que Nicky nous a quittés... Et je vois en ce moment l'interrogation muette de son regard, de sa belle tête dressée sur son corps paralysé quand le vétérinaire s'approchait de lui, l'aiguille en main. Il avait confiance en moi, cette sublime confiance de l'animal en l'homme qui le protège. Peut-être pensait-il que je venais le guérir. Je le caressai une dernière fois et il s'allongea pour mourir noblement, sans une plainte, sans même une convulsion, comme le loup son ancêtre.

***

Parlons de choses plus gaies. J'ai connu dans ma vie plusieurs singes et le singe provoque le rire par son seul nom. On songe à des grimaces, à une bouffonnerie, à une fantaisie échevelée.

En réalité, il y a singe et singe, comme il y a fagot et fagot. Les singes anthropoïdes, les chimpanzés par exemple, sont, en réalité, plus nostalgiques que bouffons et ils sont souvent tristes, jusqu'à périr d'ennui.

Le premier chimpanzé dont j'ai fait connaissance était une femelle déjà âgée de cinq à six ans, c'est-à-dire à demi adulte,

et un bel animal qui mesurait debout environ 0 m. 75. Nini — c'était son nom — était la pensionnaire du dompteur Joseph Gaillard qui avait résolu de renoncer au périlleux dressage des lions pour s'adonner à celui des singes plus rémunérateur à l'époque. Il avait acheté Nini au Jardin d'Acclimatation et l'avait emmenée dans sa villa de Saint-Mandé où le chimpanzé partageait une chambre avec le petit garçon du belluaire, âgé de quatre ou cinq ans.

J'ai assisté pendant plusieurs semaines au dressage de Nini et, bien que Gaillard fût un dresseur humain, ce n'était pas toujours un spectacle agréable. Le singe comprenait très vite ce qu'on lui demandait de faire et, son adresse naturelle aidant, il apprit en quelques jours à circuler en bicyclette en contournant des quilles, à patiner à roulettes, et d'autres exercices sportifs. Mais on sentait bien que la contrainte de réaliser ces tours de force au commandement et selon un ordre rigoureusement établi lui était pénible. Au fur et à mesure que la séance se prolongeait, le singe devenait distrait, inattentif et le dresseur devait lui infliger de légères corrections qui provoquaient chez l'animal des crises de fureur hors de proportion avec la bénignité des sévices endurés. De toute évidence, la résistance nerveuse du chimpanzé était mise à rude épreuve par la demande d'une attention prolongée, comme le serait celle d'un collégien à qui l'on infligerait un pensum de plusieurs heures. Je me souviens de l'expression anxieuse de son regard quand Nini venait se réfugier près de moi, comme pour me demander assistance contre son persécuteur...

La pauvre Nini, bien que soignée par son maître comme un enfant chéri, n'était probablement pas heureuse de ne pouvoir donner libre cours à sa fantaisie. Elle prenait sa revanche parfois, une revanche inattendue... Quand le dressage du singe fut terminé après quelque trois mois de répétitions, un agent artistique vint voir le numéro. Le matin, Gaillard fit répéter son travail au chimpanzé et Nini l'exécuta à la perfection. En présence de l'impresario, elle fit tout à rebours, se brossant les cheveux avec sa brosse à dents et passant la grosse brosse sur ses lèvres. Cela fit rire l'agent qui consentit au dresseur un contrat de 40.000 francs pour six semaines à partir du mois de janvier 1910. On était la veille de Noël... Le jour de la Saint-Sylvestre, Nini mourut subitement. J'ai toujours pensé que l'obligation du tra-

vail forcé avait été pour beaucoup dans ce décès prématuré. Je ne sais si l'homme est fait pour travailler. Le singe, sûrement pas.

L'année suivante, j'étais moi-même dompteur à la ménagerie Mac Donald et là, je fis connaissance d'un singe d'une race bien différente. On l'appelait Bammako et c'était un jeune mandrille, un membre de cette tribu de cynocéphales dont les adultes sont si bizarrement colorés avec leurs joues bleu azur et leur nez vermillon. Les mandrilles sont souvent des sujets peu commodes et Bammako ne passait pas pour un aimable caractère. Ils sont cependant assez aisément dressables pendant leur jeune âge et les Parisiens qui ont dépassé la cinquantaine peuvent se souvenir d'en avoir vu plusieurs dans la troupe du fameux théâtre de singes de Corvi, l'une des attractions de nos fêtes foraines, avant la première guerre mondiale.

J'étais depuis peu à la ménagerie lorsque Mac Donald me demanda de tenir pendant quelques minutes Bammako qu'il venait d'extraire de sa cage pour le conduire à la parade. Le mandrille portait un collier auquel était fixé une longue chaîne dont je pris l'extrémité en m'asseyant sur une chaise. Aussitôt, avec le sans gêne de sa race, le singe sauta sur mes genoux. Il était assez lourd mais son poids me gênait moins que son attitude peu rassurante... Il brochait des babines en découvrant de longues dents qui valaient celles d'un jeune léopard et me regardait de travers d'un petit œil jaune qui ne présageait pas de bonnes intentions.

Que faire ? S'il prenait fantaisie à l'animal de me sauter au col je ne pouvais l'empêcher de me mordre à la figure. Le caresser ? Je sentais qu'il interpréterait le geste comme une faiblesse et mordrait la main tendue... Je me souvins que mon maître Edmond Pezon m'avait dit un jour : « Avec un singe il faut prendre le dessus et lui faire croire qu'on est le plus fort ; c'est pourquoi les Romanichels mordent leurs macaques aux oreilles pour leur prouver que l'homme est, lui aussi, pourvu d'une mâchoire redoutable. »

Procédé peu ragoûtant. Je me contentai, avec ma main libre, d'administrer préventivement à Bammako une gifle magistrale. Le coup était risqué... Avec un vieux singe il aurait déclenché la bagarre. Mais le pauvre Bammako était jeune et encore impressionnable. Mon geste le ramena aussitôt à de meilleurs sentiments.

Il saisit gentiment ma main entre les siennes et son regard, d'agressif devint suppliant. Alors je le caressai, lui adressai d'aimables paroles... Nous étions désormais bons amis. Quand Mac Donald revint il en fut tout éberlué et, entre nous, j'ai toujours pensé qu'il m'avait confié le singe pour me voir mordu, et obligé — comme c'était la coutume dans le monde des belluaires — de payer une tournée chez le marchand de vins aux camarades venus prêter main-forte.

Depuis lors, Bammako fut, pour moi, plein de prévenances. Du plus loin qu'il m'apercevait, il m'appelait d'un cri perçant et s'agitait jusqu'au moment où je le prenais dans mes bras. Un jour qu'il me vit, dans la cage centrale, répéter une lionne rugissant et bondissant, il fut très ému et, à ma sortie, se précipita pour me couvrir de caresses en jacassant à tue-tête. Il devait me féliciter d'avoir su me tirer d'un danger dont il s'exagérait l'intensité ! Je l'aimais beaucoup, moi aussi, et de tout le personnel humain et animal de la ménagerie, ce fut lui que je regrettai le plus quand je quittai l'établissement.

On a beaucoup médit des babouins, leur reprochant leurs mœurs bestiales, leurs attitudes cyniques, leur penchant à la colère. Pourtant, je trouve ces singes à mâchoires de hyènes fort intéressants à observer. Ils forment la transition entre les primates et les carnivores et participent de ces deux ordres. Plusieurs de leurs espèces sont d'un intellect ouvert et d'une grande habileté et l'on sait le parti que les saltimbanques tirent des mandrilles, des papions, des chacmas, quand on les éduque dans leur jeune âge.

Les hamadryas d'Abyssinie dont j'avais un peu plus de 130 en charge, à l'ouverture de mon Zoo de l'Exposition Coloniale, sont plus rebelles au dressage que les tribus précitées. Mais leur organisation sociale en clan est aussi avancée que celle des chacmas de l'Afrique du Sud. J'ai conté ailleurs (1) la vie de cet intéressant phalanstère pendant l'année 1931 et donné le portrait du chef qui régnait sur le clan en monarque absolu.

Nous l'appelions le Caïd et c'était vraiment un type de roitelet africain du genre de ceux que dépeignirent Speke, Baker, Stanley et autres explorateurs du continent noir. Au physique, un mâle superbe, au farouche regard, au torse musclé enfoui sous une

(1) *Des hommes, des bêtes*, un vol. éd. de la Table Ronde.

abondante crinière argentée. Il n'était peut-être pas le plus fort des 59 mâles du clan, car trois ou quatre de ses collègues devaient peser le même poids et possédaient la même stature. Mais c'était certainement le plus courageux, le plus audacieux, le plus intelligent. Chez les singes, le chef du gouvernement est vraiment le meilleur individu de la nation et ne doit son pouvoir qu'à ses qualités reconnues.

Le Caïd rendait d'ailleurs les meilleurs services à son peuple. Dans la mesure du possible, il empêchait les autres mâles de brutaliser les femelles et les jeunes, et parfois il intervenait dans les combats singuliers quand l'ordre s'en trouvait exagérément troublé. Il veillait surtout à la tranquillité publique au moment des repas et sévissait hardiment contre les fauteurs de désordre qui cherchaient à voler la part du voisin.

Toutefois — et c'est là que le singe se comportait en homme — il abusait aussi de son autorité à des fins d'intérêt personnel. C'est ainsi qu'il avait accaparé pour son harem douze des trente femelles adultes que comprenait le phalanstère. Il n'en restait donc que dix-huit pour une quarantaine de mâles en pleine force de l'âge — les autres étaient des vieillards ou des malades qui s'accommodaient de l'état de célibataire.

A la fin, les mâles non mariés estimèrent que le Caïd allait trop loin et quatre ou cinq d'entre eux se coalisèrent contre le chef. Alors, le dictateur réunit toute ses ressources pour la sauvegarde de son harem. Adossé au rocher, il se défendit contre ses agresseurs, non point en boxant comme j'ai eu la stupeur de le lire récemment dans un article suivi de ma signature, bien que je sois toujours resté étranger à sa rédaction, mais en les mordant férocement. Et, pendant un bon mois, il conserva l'avantage, livrant plusieurs sévères batailles par jour. Enfin, il dut composer et abandonner cinq de ses épouses aux plus tenaces de ses adversaires.

Dans ses rapports avec les hommes, le Caïd montrait beaucoup de circonspection et se révélait adroit diplomate autant que valeureux combattant. Lorsque nous entrions dans l'enclos des hamadryas, le dictateur massait ses sujets à l'extrémité opposée et se tenait au centre, surveillant nos mouvements avec beaucoup d'intérêt, mais sans montrer d'agressivité. Il nous laissait examiner le local tout à loisir, s'interposant toujours entre son peuple et nous, sans paraître accorder d'attention aux friandises qu'on

lui jetait, tout en les remarquant très bien, car il s'en saisissait à la seconde qui suivait notre sortie.

En revanche, il nous interdisait absolument de nous emparer de l'un de ses administrés. Et il nous fallait user de ruses savantes pour capturer les malades qui devaient être isolés à l'infirmerie. Nous utilisions en vue de ces captures de solides épuisettes à manches de frêne surmontées d'un filet à mailles résistantes... et nous devions les dissimuler soigneusement, car leur vue seule mettait le Caïd en rage et l'incitait à prendre son attitude de combat. Crinière hérissée, yeux fulgurants, le chef poussait de rauques aboiements et trépignait sur place en nous montrant de redoutables canines.

Pourtant, il y eut un cas où le Caïd nous laissa libres d'agir à notre guise ; le jour où il nous fallut entrer dans l'enclos pour arracher à Philippe un autre grand mâle, une femelle qu'il mordait avec rage sans raison apparente. Ce Philippe avait passé tout l'été en compagnie de deux jeunes femelles avec lesquelles il vivait isolé, dans un coin de l'enclos. A l'automne, une crise de jalousie furieuse s'empara du singe qui ne cessait d'étreindre ses deux compagnes et de les mordre furieusement à l'approche de tout autre mâle. L'une des deux malheureuses mourut à la suite de ces sévices et, pour sauver l'autre, il était nécessaire d'intervenir. Ce ne fut pas une opération facile. On arrêta les charges de Philippe en tirant des coups de revolver avec des cartouches à blanc et mon chef soigneur réussit à coiffer la femelle d'une épuisette et à la soustraire à l'étreinte de son tyran qui faillit, d'ailleurs, en mourir de désespoir.

Dans cette bagarre — contrairement à ce que l'auteur inconnu de l'article dont j'ai parlé m'a fait écrire au dam de la vérité — le Caïd ne nous aida nullement, se bornant à nous honorer de sa neutralité et c'était, au surplus, tout ce que nous lui demandions. Avait-il compris que nous représentions, ce jour-là, l'autorité mise au service du bien général ? Je l'ai toujours pensé.



Quelle moralité pourra légitimer cette suite de souvenirs contés à bâtons rompus ? Je n'en tirerai point de conclusions formelles, comme il convient à un simple observateur qui n'est,

je le répète, pas un savant. Je crois même que de grands savants n'ont rien perdu à pratiquer la prudence et la modestie.

Je pense, d'ailleurs, que ce ne sont pas des savants qui ont le mieux parlé des animaux mais des hommes ayant vécu dans la fréquentation permanente de nos frères inférieurs, comme, par exemple, Charles-Georges Leroy qui succéda vers 1760 à son père dans les fonctions de lieutenant des chasses des bois de Versailles et de Marly. Les *Lettres philosophiques sur l'intelligence et la perfectibilité des animaux*, publiées pour la première fois vers 1780 par Georges Leroy, sont peut-être ce que l'on a écrit de plus solide sur la question.

Leroy est un « anthropomorphiste » résolu, c'est-à-dire qu'il est convaincu, avec Michel de Montaigne contre Descartes et Buffon, que l'animal n'est point un automate mû par un instinct « naturel et servile » mais un être pensant à la manière des hommes quand ceux-ci demeurent sur le plan instinctif et ne se livrent pas aux spéculations élevées de l'esprit. C'est aussi tout à fait mon sentiment. On peut parfaitement assimiler l'animal à l'homme sauvage dont la crainte de l'inconnu et la défiance de l'étranger sont les caractéristiques définies. C'est la crainte qui rend les bêtes féroces. N'est-ce pas elle aussi qui rend les hommes cruels en temps de guerre ou de révolution ?

Leroy a parfaitement démontré que les animaux agissent à la suite de raisonnements, sont instruits par l'expérience, perfectibles par l'éducation, qu'ils communiquent entre eux par un langage rudimentaire, qu'ils savent dénombrer le temps et un nombre réduit de chiffres, qu'ils ont la plupart de nos facultés — notamment la mémoire — et aussi beaucoup de nos passions : l'affection, la colère, la jalousie, etc... Je ne puis que souscrire à ces conclusions. Le meilleur moyen d'étudier l'humanité, c'est de connaître les animaux.

Evidemment, dit Leroy, les bêtes ne feront jamais de grands progrès dans leurs connaissances. « Mais, ajoute-t-il, les hommes ne font plus guère de progrès que dans les sciences positives : astronomie, géométrie, physique, chimie... En législation, en morale, en poésie, en sculpture, on n'a pas fait de grands progrès depuis que ces arts du ressort du génie sont arrivés à un certain terme. On s'émerveille des connaissances admirables accumulées dans ces sciences positives, mais lorsqu'on voit en même temps la plus grande partie de l'espèce humaine obéir à des impulsions

purement machinales, être bizarrement crédule, mécaniquement superstitieuse, portée à l'idolâtrie dont la défend à peine une révélation divine, on ne peut y méconnaître une uniformité fondamentale dans l'erreur analogue à celle constatée dans les autres espèces animales. »

Le siècle de la bombe atomique qui voit les foules se ruer à l'école des charlatans et s'engouer des pires démences aurait peut-être inspiré des réflexions plus sévères encore à l'auteur des *Lettres sur les animaux*. Et sans doute, pour retrouver cette « Sainte Simplicité » qui seule peut guérir un univers en folie, nous conseillerait-il de revenir à l'observation de la nature, à la fréquentation permanente des êtres animés, à cet amour fraternel des bêtes qui menait François d'Assise à l'extase comme les solitaires de l'Himalaya...

Oui, le salut est peut-être dans le retour à nos frères du plan instinctif qui n'ont jamais perdu de vue les notions essentielles de l'existence terrestre, les lois fondamentales auxquelles ils demeurent attachés avec une sublime résignation, sachant accepter l'inévitable. Et puis, c'est une telle joie pour l'homme qui sait voir de regarder vivre l'animal ! Edmond Jaloux, ce grand esprit qui nous a quittés, a écrit, un jour, et je ne saurais mieux trouver pour conclure :

« Les animaux sont des délégués que la nature nous envoie pour nous forcer à tourner les yeux vers elle. Avec eux, on échappe à sa solitude. Etre dans une forêt avec une bête, c'est vivre la vie de la forêt. Privé d'elle on redevient ce que l'on est : un maniaque, un intellectuel, un sot. Comme la poésie, l'animal est délivrance. »

HENRY THÉTARD.

SUR UNE PHILOSOPHIE DU LIBÉRALISME

M. Emile Mireaux est, comme chacun sait, tout à la fois historien et économiste. Il vient d'en témoigner en publiant presque simultanément, avec deux ouvrages qui renouvellent la connaissance des poèmes homériques (1), une *Philosophie du Libéralisme* (2) dont le titre à lui seul est enrichissant. Il rappellera à beaucoup de gens que le libéralisme n'est pas une attitude ou une opportunité, mais très authentiquement en effet une philosophie, laquelle se situe exactement à l'opposé du matérialisme ploutocratique et caricatural auquel on a pris l'habitude de l'assimiler. Ces choses sont bonnes à dire, qui sont pourtant rarement dites : elles donneront à penser aux adversaires de bonne foi et aussi à une certaine sorte de sympathisants qui apprendront peut-être avec autant de satisfaction que d'inquiétude la majestueuse filiation morale et intellectuelle dont ils relèvent et les disciplines qu'elle impose à qui prétend s'y insérer.

Que selon l'expression consacrée ce témoignage vienne à son heure, c'est ce qui ne peut manquer d'apparaître tout d'abord.

***

En ces dernières années, toutes les tribunes petites et grandes ont retenti de la dispute entre le dirigisme et le libéralisme. Il est apparent que les disputeurs les plus véhéments ne savaient pas

(1) *Les Poèmes homériques et l'Histoire Grecque*, 2 vol., Albin Michel.
(2) Flammarion, « Bibliothèque de philosophie scientifique », 1950.

toujours très exactement de quoi ils disputaient ou tout au moins se faisaient, fût-ce à l'intérieur du même clan, une idée souvent différente de l'objet de leur débat. Du côté dirigiste en particulier, l'écart était et demeure considérable entre ceux qui ont considéré l'intervention multiforme de la puissance publique dans la vie économique comme une inévitable conséquence de la guerre et de la pénurie mais avec le souci d'y mettre fin dès qu'elle ne s'imposerait plus, et les doctrinaires du dirigisme pour qui cette guerre et cette pénurie ont été l'occasion, qu'ils n'ont certes point souhaitée mais qu'ils ont volontiers accueillie, de mettre en place le régime étatique de leur choix. Un dirigisme d'intention a ainsi exploité un dirigisme d'occasion et l'erreur serait grande de croire que le premier ait abdiqué. Si dans le domaine de la répartition des produits et dans celui des prix, il a — beaucoup plus partiellement qu'on le dit en ce qui concerne les prix — reculé devant les témoignages multipliés de son impéritie, de son parasitisme et de son impuissance, il occupe encore avec le contrôle des changes et le contrôle du crédit les positions-clefs de l'économie. Et de ce point central il n'a point renoncé à déborder sur la périphérie.

En face, il faut convenir qu'on s'est fait et qu'on se fait encore parfois de la liberté une conception singulièrement étriquée. Le dirigisme contre lequel on a le plus souvent ameuté l'opinion qui au surplus se mobilisait toute seule, c'était essentiellement le système de contrôles, d'investigations, de tickets et de files d'attente qui a, pendant longtemps, empoisonné la vie quotidienne du citoyen moyen. On réclamait le retour de la liberté dans les « queues » et derrière les comptoirs où le soir on collait sur les feuilles *ad hoc* les tickets de la journée, dont une visite du contrôle économique avait accaparé plusieurs heures, mais en même temps on trouvait fort bon dans « les queues » que l'Etat intervînt pour défendre les « petits contre les gros » et, derrière le comptoir, on pensait parfois sans le dire qu'un régime qui supprimait pratiquement la concurrence n'avait pas que des défauts.

Aux échelons supérieurs, pour être moins sommaires, les positions n'étaient pas toujours plus cohérentes. La crise de conscience du libéralisme ne date pas d'ailleurs d'aujourd'hui. Pendant tout le XIXe siècle et les premières années du XXe, capitalisme et libéralisme associés ont régné sans discussion, du moins avec eux-mêmes. Si la critique socialiste pouvait prendre appui sur des manifestations non équivoques de l'injustice sociale, le régime

économique se soutenait parce qu'il demeurait conquérant et progressif, parce que, de ce fait, le niveau de vie, y compris celui des classes les moins favorisées, était constamment ascendant, enfin parce que le libéralisme « jouait le jeu » à ses risques et périls. On tenait pour impensable ou en tous cas fortement indésirable, toute intervention dans les mécanismes de la monnaie, des prix, des échanges. C'est au lendemain de la première guerre mondiale qu'il faut situer une transformation décisive dans les esprits et les comportements publics et privés, du fait que les mécanismes précités commencèrent d'être sciemment altérés et faussés. Quand on déclare que l'instabilité économique et monétaire de l'entre-deux-guerres et la crise sans précédent qui en marqua la deuxième moitié portent condamnation contre le capitalisme libéral, on commet une erreur judiciaire. Le libéralisme économique a cessé de fonctionner en son entier en 1914 : on ne peut donc pas lui imputer la responsabilité de ce qui a suivi. Le fait est qu'on n'a pas pu ou qu'on n'a pas voulu laisser s'opérer sous sa loi la liquidation économico-financière du premier conflit mondial. Cette circonstance, toute question de responsabilité écartée, amène d'ailleurs à se poser une autre question peut-être plus grave : le libéralisme n'est-il désormais qu'un système économique pour période de beau temps, comme devait le dire plus tard un auteur allemand ? Est-il dépassé, avec sa tradition individualiste, par l'avènement de la masse, la masse s'entendant d'ailleurs à la fois du caractère collectif des problèmes économiques modernes, du rythme et des potentiels de production, et de l'ampleur des catastrophes ?

Que les milieux qu'on est convenu d'appeler capitalistes n'aient pas donné à ces questions une réponse rigide et dogmatique, il n'y a pas lieu d'en être surpris. Le premier devoir des chefs d'entreprises, selon le mot fameux de l'un d'eux, étant de ne pas faire faillite, leur métier ne consiste pas à s'interroger sur le dogme. Aussi bien n'est-ce pas le dogme mais l'expérience qui affirme aujourd'hui encore la supériorité de l'entreprise libre sur le trust d'Etat, non pas seulement du point de vue de ses animateurs mais de celui de la collectivité. Que si présentement la liberté économique retrouve indiscutablement dans l'opinion un regain de faveur, c'est moins par l'effet de l'enthousiasme que par la conviction plus modeste que tout est préférable aux bévues, aux inconséquences et à l'étonnant gaspillage d'hommes et de richesses dont le dirigisme a donné le spectacle.

Qu'entre temps l'orthodoxie libérale ait subi du fait des libéraux de tradition ou d'étiquette d'assez sérieuses atteintes, on ne peut pas le nier. A vrai dire, il en a toujours été ainsi : Adam Smith, lui-même, outre qu'il fut un moment fonctionnaire des douanes, ne voyait pas de mal à la politique des « actes de navigation », protecteurs de la marine marchande britannique. Ne disconvenons pas qu'on a fait mieux depuis dans la limitation de la concurrence intérieure et extérieure et, quand besoin était, de leurs conséquences extrêmes : on pense beaucoup moins ce disant à des ententes de prix, dont l'effet peut être bienfaisant, parce que stabilisateur, qu'à une propension trop fréquente à faire appel au concours de l'Etat aux heures difficiles, dans le sentiment un peu ingénu qu'ainsi invité à prendre place autour de la table, il la quittera ensuite volontiers sur l'invitation contraire.

Ainsi est né un régime hybride, avant même que les événements de ces dernières années y aient porté le désordre matériel et le dévergondage intellectuel au plus haut niveau. Méditant certain jour sur son échec de 1936-1937, M. Léon Blum l'attribuait à ce qu'il était difficile de faire une politique socialiste dans un cadre capitaliste. Avec moins de souci du prestige socialiste, on pourrait dire dans le même sens qu'on ne peut pas en finir avec le libéralisme économique si l'on n'a pas extirpé d'abord toutes les formes de liberté. Telle est d'ailleurs la raison de la décadence continue du socialisme, qui se veut démocratique et même humaniste, devant le totalitarisme communiste. La vérité est que la liberté ne se détaille pas et la tyrannie pas davantage. En stricte logique, la planification de l'économie appelle à terme celle des esprits et la conscription des personnes : à l'inverse, très au-dessus de la liberté du profit, le libéralisme signifie la liberté du développement des valeurs humaines.

***

C'est précisément la démonstration qu'en fait M. Mireaux, qui rend son livre essentiel.

A première vue sa thèse peut paraître d'un optimisme excessif, selon laquelle le droit et la raison ont nécessairement le dernier mot sur leurs tourmenteurs. M. Mireaux pense qu'il existe un droit naturel, fondement de la souveraineté de la loi : il existe en conséquence un ordre naturel des sociétés humaines, qui ne s'étend d'ailleurs pas aux sociétés politiques, lesquelles

peuvent s'aménager diversement en fonction de quelques règles essentielles de droit. Sans doute ne les observent-elles pas toujours, mais « si les institutions politiques peuvent méconnaître le droit, elles ne réussissent jamais à faire disparaître la conscience du droit ». M. Mireaux tient pour assuré que l'Etat ne peut pas substituer durablement un ordre arbitraire à l'ordre naturel : c'est pourquoi il va jusqu'à penser, voire à démontrer, que l'économie communiste elle-même évolue par un penchant irrésistible vers une forme qui, pour l'analyse sociologique, est à peu près indiscernable de l'ordre.

Sans manquer de respect à l'analyse sociologique, on peut admettre que l'ordre auquel accède l'économie communiste prête à discussion par plusieurs endroits : il est incontestable que sa tyrannie minutieuse est le contraire du désordre, mais on peut soutenir que ses excès sont à la mesure même de la rebellion des faits, et on lira avec profit les pages où M. Mireaux nous montre ces derniers exerçant une pression en tous points conforme aux enseignements classiques, ce qui est à tout le moins une satisfaction pour l'esprit et serait certainement beaucoup plus si le mal n'apparaissait précisément davantage encore dans les esprits que dans les faits. Le drame de ce temps est l'existence d'une idéologie ou d'une mystique qui va précisément à l'encontre de la plupart des idées-forces sur quoi s'appuie M. Mireaux. Le droit naturel est nié au bénéfice exclusif du droit positif, expression de la volonté d'une majorité spontanée ou contrainte, et une partie du monde vit selon une conception de la liberté et de la démocratie directement contraire à celle qui trouva son expression dans la Déclaration des Droits de 1789, dont M. Mireaux nous assure, il est vrai, qu'on a pu parfois violer les principes mais qu'on ne les a pas ébranlés.

Et en définitive nous le pensons avec lui : un certain asservissement de l'esprit et la scandaleuse escroquerie d'un impérialisme qui se présente comme une libération de l'humanité ne peuvent pas durer si l'on a à la fois la science et le courage qu'il faut pour les combattre autrement qu'au nom d'intérêts toujours discutables, et en contestant par système la part d'idéal qui peut se trouver au départ des pires déviations intellectuelles. C'est de ce point de vue que le livre de M. Mireaux est un témoignage de grande valeur : plus encore qu'une philosophie du libéralisme, il est une philosophie de la liberté : il élève un débat très ancien fort au-

dessus de son niveau habituel : il affirme que l'économie, science de la richesse, doit être toujours subordonnée à la liberté de la personne humaine et que cette exigence, elle aussi et elle d'abord, est de droit naturel. « Le libéralisme, écrit M. Mireaux, ne se confond nullement à nos yeux avec cet individualisme farouche incapable de rendre compte du phénomène social. Il est fondé essentiellement sur la notion de personne, être moral et social — c'est tout un — pour qui l'obéissance à l'obligation du droit représente normalement la manifestation peut-être la plus typique de la volonté libre. » Voilà qui repose de l'apologie du robot et de la philosophie de la termitière. Nous n'avons pas connaissance que, depuis longtemps, un appareil scientifique à la fois indiscutable et accessible ait été mis ainsi au service d'une conception de l'ordre et de la vie dont les tenants paraissent trop souvent reculer devant l'affrontement des doctrines, sinon devant l'affirmation de la leur. Ils se donnent ainsi l'apparence de défendre non un système d'idées mais des privilèges de plus en plus menacés, et c'est une remarquable performance que d'avoir à force de silence, de transactions et d'abstentions réussi à faire une mystique du matérialisme marxiste. Il n'a fallu rien moins que cette discrétion abusive pour qu'au pays des Droits de l'Homme le mot de liberté prenne une résonance réactionnaire. Rendons grâce à M. Mireaux, libéral si évidemment progressiste, parce que parfaitement humain, de nous aider à disperser ces nuées.

C.-J. GIGNOUX.

ESSAIS ET NOTICES

RÉSURRECTION D'UNE ABBAYE CÉLÈBRE AU MOYEN AGE

Le voyageur qui suit la route nationale entre Bernay et Rouen traverse la riante vallée de la Risle à Brionne, pittoresque petite ville en partie étagée à flanc de coteau, et grimpe ensuite sur les pentes du plateau qui conduit plus loin aux forêts normandes du bord de la Seine. A quelques kilomètres de Brionne une faille coupe ce plateau. Descente et montée de la route et traversée d'un petit cours d'eau au point le plus bas. On aperçoit alors, sur la gauche, le sommet d'une tour élevée, jaillissant au-dessus de la verdure ; c'est ce qui reste des hautes constructions de la vieille abbaye du Bec Hellouin, si célèbre il y a près de mille ans ; les bâtiments plus bas ne se voient pas de si loin.

Les étymologistes disent que ces noms en *bec* viennent de *bach*, ruisseau, Orbec, Bolbec, Caudebec ; je connais dans un village normand une sorte d'égout, petit ruisseau souterrain que les habitants appellent encore « le bictet », sans penser sans doute que ce diminutif rappelle un nom germanique que les occupants de la dernière guerre auraient pu comprendre.

Le nom quelque peu étrange de l'abbaye doit s'entendre comme la rivière d'Hellouin. Quel est donc cet Hellouin ? Hellouin ou plutôt Herluin était un chevalier normand né vers l'an mille, apparenté aux comtes de Flandre, qui se retira du monde à trente-sept ans et fonda, sur ses terres, un monastère dont il devint le premier abbé. Parmi les moines qu'il gouvernait se trouvait un Italien nommé Lanfranchi ; c'était le fils d'un magistrat de Pavie, et ce Lombard était aussi subtil qu'Helluin était pieux et simple ; professeur de droit, de dialectique et de grammaire, il vint chercher fortune en France et rencontra précisément dans cette région

normande son chemin de Damas sous la forme de brigands qui l'attachèrent à un arbre après l'avoir battu et dépouillé. Les longues réflexions qu'il eut ainsi le loisir de faire avant d'être détaché l'amenèrent à entrer dans le couvent voisin qui se trouvait être le Bec ; il en devint bientôt le prieur sous le nom francisé de Lanfranc. Sous l'impulsion de ce ferment inattendu un extraordinaire développement porta l'Abbaye à la tête de l'enseignement de son temps, les élèves devinrent si nombreux qu'il fallut agrandir les bâtiments et créer une école extérieure.

Pendant près de deux siècles l'Abbaye du Bec fut alors un centre de culture international d'une très grande importance. De cette préfiguration des Universités qui ne devaient se créer que bien plus tard sortirent en foule des étudiants qui allèrent occuper des sièges épiscopaux et des postes importants en France, en Angleterre et en Allemagne.

Le pape Alexandre II, Yves de Chartres, deux évêques de Rochester, de nombreux écrivains sortirent de cette pépinière de lettrés. On a peine à imaginer l'importance que prit à cette époque le foyer intellectuel que constituait alors ce savant monastère.

L'abbé actuel Dom Grammont rappelait récemment que trois disciples de cette Abbaye ont occupé tour à tour le siège primatial de Cantorbery, dont le titulaire devait être un jour le premier pair du Royaume.

En 1930 les chapitres anglais de Cantorbery et de Rochester posèrent au Bec Hellouin une pierre qui consacre la réputation, comme le souvenir, d'une institution qui fut en son temps « l'Ecole la plus renommée de la chrétienté » ainsi que l'écrivait le président Herriot dans *la Porte Océane*, tandis qu'un autre auteur contemporain affirmait qu'elle n'était rien moins dans le passé spirituel de la France que l'ancêtre de la Sorbonne ; on pourrait dire aussi qu'elle fut la source dont découlèrent plus tard Oxford et Cambridge. C'est donc en quelque sorte un des premiers berceaux de cette civilisation occidentale, chère à la fois aux Latins et aux Anglo-Saxons, dont la défense constitue aujourd'hui un des principaux devoirs de la vieille Europe.

Tout cela fut l'œuvre de Lanfranc et après lui de saint Anselme, archevêque de Cantorbery et primat d'Angleterre ; ces noms seuls suffiraient à immortaliser l'Abbaye normande du Bec Hellouin.

Mais les siècles ont passé, les guerres aussi ; à commencer par la guerre de Cent ans, qui bouleversa particulièrement la région

quand le monastère du Bec avait déjà plus de deux cents ans d'une brillante existence.

Pendant des siècles encore, les constructions se succédèrent dans la verte vallée que dominait toujours la Tour Saint-Nicolas dressée comme un phare au-dessus de ses bâtiments. Les orages de la révolution s'abattirent sur le Bec ; en 1792 les derniers Bénédictins quittaient le Bec ; le monastère à demi-ruiné fut affecté à la remonte et resta pendant cent cinquante ans un dépôt de chevaux pour l'armée ; on voyait encore, il y a peu d'années, les stalles et les litières des chevaux remplacer, dans les grandes salles sculptées, le front studieux des moines.

Les Beaux-Arts, comme tous ceux qui gardaient le souvenir de ces ruines illustres, commençaient à s'en émouvoir quand vint la guerre de 1939. Enfin au mois de mai 1947 l'Inspection des Monuments historiques proposa à la commission compétente la réinstallation des Bénédictins dans leur vieille abbaye et, en raison du passé Franco-Anglais de cette institution, comme de l'intérêt permanent de l'Angleterre pour ces traditions et ces souvenirs, un vœu officiel fut émis pour qu'il y fût créé une œuvre de coopération intellectuelle franco-britannique. Les conditions posées étaient les suivantes :

L'abbaye resterait propriété de l'Etat, serait restaurée sous la direction des monuments historiques ; elle devrait être accessible aux visiteurs ; l'hôtellerie du monastère prendrait le caractère d'un centre spirituel et intellectuel, largement ouvert aux élites de France et d'Angleterre.

Mais qui prendrait la suite d'Helluin, de Lanfranc et d'Anselme ?

Par bonheur un groupe de religieux, se rattachant à une vieille branche italienne de Bénédictins, celle des moines blancs du mont Olivet, se trouvait prêt à rallumer le flambeau et à reprendre cette émigration vers le Nord-Ouest, qui avait déjà dirigé vers le Bec les premiers fondateurs de son illustration et dressé à mi-chemin entre les brumes de l'Angleterre et le ciel éclatant de l'Italie ce vivant symbole de l'Europe occidentale. A leur tête se trouve Dom Grammont, à qui devait revenir, en 1948, l'honneur et la joie d'être le premier abbé du monastère restauré.

Sans s'effrayer de la tâche immense qui lui incombait et sans perdre de temps, il se mit à l'ouvrage, confiant dans le destin que paraît garantir un passé illustre, malgré les incertitudes d'un temps troublé qui n'est pas sans présenter des analogies avec

d'autres périodes critiques qu'à travers une durée presque millénaire, des hommes d'intelligence, de courage et de foi n'ont pas manqué de rencontrer dans l'accomplissement de leur mission.

Les obstacles étaient grands. Si les difficultés d'ordre moral avaient été aplanies grâce à l'intelligente compréhension des pouvoirs publics, à l'intervention de M. Herriot, à la bonne volonté de M. Mendès-France, président du Conseil général de l'Eure, et de M. René Mayer, comme de M. Chopin, préfet du département, les difficultés matérielles subsistaient et certaines d'entre elles ne pourront être surmontées qu'après beaucoup de temps et d'efforts. Une association légale pour la restauration de l'abbaye du Bec se forma sous la présidence de M. de Laboulaye, ambassadeur de France. Une partie des bâtiments a déjà été remise en état, l'hôtellerie a été rouverte ; le 29 septembre 1948, le monastère a retrouvé officiellement sa vie religieuse au cours d'une touchante cérémonie que présidait Mgr Gaudron, évêque d'Evreux.

Déjà, l'été dernier, de nombreux Anglais, catholiques et protestants, sont venus apporter à la nouvelle institution l'hommage de leur sympathie et le tribut de leur collaboration ; l'œuvre de rapprochement est donc commencée et continue à se développer. Mais que l'on songe aux dépenses que tout cela comporte à l'heure actuelle. Grâce à la collaboration des Beaux-Arts et à de généreux efforts, on a pu, jusqu'à présent, y faire face. Quelques prisonniers, les moines eux-mêmes, des jeunes gens volontaires ont travaillé de leurs mains à la réfection des bâtiments ; une partie des anciens locaux a déjà repris tournure, toutefois ce ne sont que les premiers pas. L'accomplissement d'une œuvre si importante pour le relèvement spirituel de l'Europe, pour le rapprochement des chrétiens, pour la mise en valeur d'une richesse artistique que bien des touristes voudront admirer et pour la réalisation complète d'un geste d'union si rare dans la France d'aujourd'hui, n'est pas entreprise si aisée. Sa situation est encore incertaine et reste préoccupante ; l'association que préside M. de Laboulaye sera reconnaissante envers tous ceux qui voudront l'aider dans sa tâche.

MAURICE DE BROGLIE.

LECTURES ROMANESQUES

Edmond Jaloux : *Le Dernier acte* (Plon). — Raymond Abellio : *Les Yeux d'Ezechiel sont ouverts* (N. R. F.). — Joseph Kessel : *La Fontaine Médicis* (N. R. F.). — Stephen Hudson : *De l'autre côté*, trad. de M. Boudot-Lamotte (N. R. F.).

Avant de nous quitter, Edmond Jaloux avait écrit et donné à l'éditeur Plon le dernier roman qu'il écrivit et qui porte ce titre comme un pressentiment : *Le Dernier acte.* Et ce livre est, sans doute, au point de vue romanesque, le roman le plus vivant, le plus direct, le plus dépouillé d'ornements poétiques et fantaisistes qu'il ait composé jusqu'ici. C'est un intense document humain. Le livre est net, d'un cynisme nu, d'une dédaigneuse ironie, d'une amertume profonde ; les êtres humains dont il observe ici les pensées et raconte l'histoire, sont d'une cruauté inconsciente, évidemment commandée par l'événement, mais d'une violence sans phrase qui a sa grandeur secrète et aussi sa quotidienne et banale horreur : c'est à un père que ses trois fils, ruinés par lui, et soucieux avant tout de l'honneur du nom, conseillent froidement la mort, le suicide. On pense au « qu'il mourût » de Corneille et on pense aussi que les tragédies cornéliennes situées hors du lointain et des aventures royalement historiques seraient, dans l'ordinaire et actuelle vie, de sinistres faits divers. M. Réparaz, père et banquier, dont le nom, la firme sont universellement connus, réputés, appréciés et honorés, est évidemment un vieux forban et de plus un vieux bêta. S'étant ennuyé toute sa vie dans les bureaux et devant des chiffres, ou auprès de sa seconde femme — la première, aimable et aimée, étant morte trop tôt — M. Réparaz, ainsi que maints hommes vieillissants et avides d'un dernier bonheur, s'est ruiné pour une certaine Consuelo qu'il allait voir à Paris, laissant sa famille et ses affaires au bord du Lac Léman dans la ville de Saint-Nicolas. Mais,

au moment où il s'apprête à s'enfuir avec cette Consuelo et ce qu'il a pu réaliser d'argent, ses malhonnêtetés sont découvertes et il est surveillé, coincé et s'il n'a pas réparé ses fautes d'ici quelques jours on l'arrêtera : procès, prison. Les trois fils prévenus sont épouvantés et leur réaction est la même : la ruine, soit ; ils paieront, se dépouilleront, mais, pour leur père, mieux vaut le suicide que le déshonneur. Le faire filer à l'étranger est devenu impossible ; il est guetté, surveillé, et, d'ailleurs, le déshonneur du nom serait le même. Ces débats entre les trois frères et ensuite les conversations avec le père coupable, sont tranchants comme un couperet. Et M. Réparaz qui, au fond, espère encore se tirer d'affaire et peut-être trouver une porte par où s'enfuir, accepte avec une simplicité ironiques les conseils héroïques de ses enfants. Ah ! on n'a pas d'illusion sur les sentiments dans la famille Réparaz ! Gaspard le fils aîné — celui du premier lit —— est le seul un peu compatissant, un peu humain ; ses frères sont furieux et inexorables ; lui, est navré, désespéré, bien que calme et enfin suffisamment filial. D'ailleurs un peu d'espoir luit encore ; un ami puissant qui habite Paris promet à Réparaz d'intercéder pour lui, de gagner du temps, de réparer le plus grave. Mais la malchance s'acharne ; ce secourable bienfaiteur meurt subitement et Réparaz n'a plus qu'à le rejoindre dans un monde peut-être meilleur.

Autour de ce drame, se dessinent, se révèlent les caractères de tous les membres de la famille et de leur entourage. L'épouse ne sait rien ; elle n'apprendra que la mort. Aloys, son fils préféré, neurasthénique impitoyable, se mariera avec sa fiancée riche et qui lui restera fidèle. John, marié à la charmante Frédérique, s'évade ; il part seul et lâchement pour Paris afin de ne pas assister à la tragédie de Saint-Nicolas. Sa femme, Frédérique, amoureuse d'un jeune Français charmant lequel voulait l'enlever à l'ennui familial, la faire divorcer et l'épouser, Frédérique sent qu'elle ne peut abandonner les Réparaz dans le malheur. Légère, inconstante, elle a pourtant un cœur délicat ; elle restera et d'ailleurs l'amant s'est singulièrement refroidi au cours des confidences désespérées. Gaspard, l'aîné, le compatissant dont le caractère est humain et noble, voit s'éloigner de lui une certaine Ida qu'il aimait et qui, bien qu'éprise, ne veut pas épouser un nom flétri et un garçon ruiné... Toutes les nuances de lâchetés humaines combinent leurs reflets autour de l'événement encore obscur. Il ne reste plus au vieux forban qu'à disparaître. Une dernière fois,

il dîne avec son ennuyeuse épouse et cette conversation suprême avec l'ignorante et l'insignifiante est d'une dérision étonnante, où, en quelques phrases se résume tout le néant d'une existence consacrée uniquement aux habitudes, au confort, à la société, à l'argent, aux préjugés, aux conventions, à tout ce qui masque la vérité des êtres... Et au petit matin, Gaspard ayant entendu son père sortir de la maison et prendre son canot dans le garage, Gaspard comprend. Il se munit d'une longue vue et assiste ainsi, de loin, au départ de Réparaz qui, une fois au large du lac, se dresse dans son bateau et se jette à l'eau... Cet épilogue est effrayant en sa sobriété nette et simple. Jamais Edmond Jaloux n'a atteint à une si intense maîtrise. Quelle belle pièce un grand dramaturge pourrait écrire d'après ce *Dernier acte !*

***

Les Yeux d'Ezechiel sont ouverts ! Ce titre prophétique et biblique nous incite déjà à trembler ou, du moins, à frémir. Dans une sombre atmosphère d'orage que déchirent en certaines pages les éclairs de phrases fulgurantes, nous comprenons peu à peu, aidés par les prédications du moine espagnol, le Père don Luis Carranza, que nous assistons confusément aux préludes de la fin d'un monde. Les aventures des personnages se mêlent, se confondent, se séparent, en ce pêle-mêle de catastrophes évoquant ces grandes fresques de maîtres italiens du Moyen âge où les héros des jugements derniers se débattent entre les supplices, les corps à corps, les ténèbres et les flammes. C'est constater la rare puissance de ce livre et, en même temps, tout ce qu'il a de pesant et d'interminable. Le narrateur, Dupastre, romancier et chroniqueur de cette époque affreuse, où lui et ses amis eurent leur rôle et même leur destin, ce narrateur est prolixe. Que de longueurs pour nous révéler ses pensées et ses tentatives spirituelles, ses tentations amoureuses, pour débrouiller l'écheveau de ses sensations et de ses sentiments ! C'est pourquoi les meilleurs moments sont les dialogues, pleins de maîtrise, de souplesse et de vie. Les paroles du moine espagnol ont une force, un prolongement de cri ancestral et qui, du passé, retentit dans le présent et l'avenir. Il est sorti — imaginons-nous — du puits où saint Jean-Baptiste hurlait ses prophéties et nulle Salomé ne lui ayant fait couper la tête, il réapparaît parmi nous, pour nous épouvanter, nous parler d'un Dieu terrible et

de Satan, de la royauté du mal, de l'enfer et de la fin de l'univers. Il est terrible, il est admirable, il est sans pitié. Dupastre l'a connu dans une cave où l'on avait garé des blessés pendant la guerre civile espagnole. Dupastre, fils de père français, mais de mère espagnole, a voulu prendre part au conflit divisant son pays maternel. Ces pages espagnoles sont parmi les plus réussies, les plus pittoresquement réalistes de ce nouveau roman. C'est bien là le prologue du tohu-bohu mondial, où, déjà, se mêlent, s'entretuent ou s'entr'aident des échantillons de toutes les races, Russes, Italiens, Français, Allemands combattant soit les rouges, soit les nationalistes, et tous ivres de souffrances dans la confusion et l'hostilité des partis. C'est là que Dupastre rencontre, non seulement le Padre extraordinaire, mais Patrick qui, lorsqu'il sera guéri dans un hôpital de Barcelone, lui fera connaître la famille Juanez et lui facilitera son départ pour la France. Car Dupastre, dégrisé de ses ivresses patriotiques, ne songe qu'à regagner Paris : c'est là aussi qu'il connaît Drameille, le Français journaliste qui observe tout, risque tout et ne prend pas parti.

Dupastre revient donc en France amoureux de Sylvie Juanez. Il ne la retrouvera que longtemps après ce retour, l'épousera, l'aimera, la délaissera, l'oubliera. Le Padre revient aussi à Paris. Il se loge rue de la Source, tout près de la maison des Orphelins d'Auteuil. Et c'est là que, pendant notre guerre, l'occupation, la résistance, il fabriquera de fausses cartes d'identité, ce qui lui vaudra l'arrestation et les camps d'Allemagne. Mais, auparavant, il aura vitupéré, parlé, conseillé, prophétisé, marqué sa forte empreinte sur l'esprit de ses jeunes amis. Dupastre n'oubliera jamais le Padre et...

Mais n'anticipons pas : le dessin général du livre est déjà assez embrouillé, car il commence en 1945 pour continuer par un retour en arrière vers la guerre d'Espagne et la suite des aventures de Dupastre jusqu'au moment où le lecteur rejoindra cette première date pour connaître la fin du drame. Car c'est aussi un drame policier, cette aventure spirituelle, un imbroglio de papiers compromettants, de fausses identités, de cachettes, de poursuites, mêlés de rencontres, d'amours, d'amitiés, d'arrestations, de trahisons, de conversations, d'opinions qui se heurtent, de folies qui s'opposent. Mêlés à des résistants, à des communistes, à des « compromis » variés, Dupastre et Drameille ne prennent jamais parti : ils observent ces jeux de vie et de mort, de prison, de police, d'évasion, de ter-

reur avec un intérêt acéré où leur amitié prête son appui à l'occasion. C'est en vain qu'Hélène Gérauld, la « vamp », la femme fatale de ces milieux aussi fascinants que dangereux, essaie d'enrôler Dupastre parmi les siens. « J'ai épuisé déjà ces plaisirs », répond-il en songeant à son expérience espagnole et à sa fuite désenchantée vers la France alors refuge. Cette Hélène Gérauld est la maîtresse de Bonnava, un séduisant agent de la Russie. Le suivra-t-elle ou cédera-t-elle à l'attrait qu'exerce sur elle Dupastre qui veut l'entraîner d'abord vers l'Espagne redevenue paisible, et ensuite vers l'Amérique du Sud ? A la suite de mésaventures variées, de combinaisons manquées — Bonnava veut acheter ou arracher à Dupastre un dossier qu'il possède et qui est fort compromettant pour Bonnava et son parti — tout se complique, se déchire et s'achève. Hélène se suicide ; Dupastre tue Bonnava. La bande des complices et des amis se disloque. Chacun file. Dupastre, grâce à d'amicales habiletés, peut partir sans être inquiété pour l'Espagne et le monastère de Montserrat où le Padre, relâché des prisons allemandes, a voulu revenir mourir parmi les siens.

C'est là que Dupastre achève d'écrire la récit de sa vie, — et dans ce récit que d'épisodes ne puis-je citer et raconter, en particulier celui de l'arrestation et la mort de Patrick — Dupastre assiste son vieil ami prophète jusqu'à sa mort. La paix du cloître a-t-elle apaisé les tourments, les regrets, les remords de Dupastre et le conflit d'esprit et d'âme dont il n'a jamais cessé de souffrir ? A-t-elle adouci ce caractère dédaigneux de tout en sa fierté dépouillée, même du plus cher amour ? Le prieur de Montserrat garde volontiers Dupastre encore quelque temps au monastère. Il aime parler avec lui. Les recherches et la science du vieux Padre don Garranza auraient-elles abouti à quelque sorcellerie? Le prieur en est anxieux. Dupastre restera-t-il au monastère ? Se fera-t-il moine ? C'est ce que nous saurons peut-être dans la suite de ce récit qui paraîtra bientôt et s'intitulera *Exercices sans filet*. Et déjà vient de paraître : *Vers un nouveau prophétisme*. Mais je ne l'ai pas encore lu. Et d'ailleurs je me méfie des prophètes, ces gens terribles, qui nous annoncent tous les malheurs et ne nous proposent aucun moyen d'y échapper afin que nous soyions obligés de souffrir doublement... Cela est sadique.

Quant à M. Raymond Abellio, qui a tant de talent et une puissance d'évocation si haute et si rare, je ne sais rien de lui sinon que son premier livre, *Heureux les Pacifiques*, remporta voici deux

ans le prix Sainte Beuve. Ce pseudonyme, Abellio, est, paraît-il, un nom de la religion cathare et m'explique, en me ramenant vers Toulouse, que certaines pages me fassent songer à des œuvres de Maurice Magre beaucoup plus qu'à Malraux auquel on a souvent comparé M. Abellio. Et j'ai aussi songé à la ténébreuse atmosphère des romans de Koestner, en particulier son *Testament espagnol*... Mais c'est là sans doute l'air de notre époque, le nuage et le vent de notre cataclysme en mouvement et dont ces écrivains aux sens aigus savent déjà flairer l'odeur de soufre et l'annonce pestilentielle. M. Abellio a sur les romanciers des opinions fort flatteuses et fort amusantes en leur fantaisie. Je veux citer ce paradoxe : « Le monde tend à la multiplication infinie des romanciers et de leurs expériences... Ce fut ainsi que j'appris que le grand Exterminateur ne serait pas autre chose à la limite des limites que le dernier romancier. Ce dernier metteur en scène à l'instant même où tous les héros rassemblés en lui auraient pris leur stature suprême et le détruiraient en se détruisant. J'admirai ce destin, etc... » Avouez qu'il est flatteur et un peu effrayant pour les écrivains de savoir leurs personnages imaginaires confondus avec les êtres vrais dans l'Apocalypse finale. Parmi eux seront certainement ceux créés par Joseph Kessel tant ils sont de chair et de sang, tant ils sont d'une réalité chaude et qu'il nous semble avoir connue.



Ce nouveau roman de Kessel, *La Fontaine Médicis*, n'est qu'un premier chapitre d'une vaste fresque, *La Tour du Malheur*, qui comptera je crois trois autres volumes. Pour bien nous rendre compte du dessin général de l'ouvrage, nous aurions peut-être dû attendre sa publication complète. Mais nous sommes impatients de nous intéresser à la personnalité du jeune héros de cette *Fontaine Médicis*, Richard Dalleau, l'adolescent puissant et tout animé de cette candeur héroïque que nous admirions déjà dans *l'Equipage*, ce premier triomphe du brillant et jeune romancier Joseph Kessel qui, par la suite, en connut maints autres. Déjà, dès ce premier volume, nous aimons Richard Dalleau, toute jeunesse, toute force adolescente, illusions, instincts, mêlés de dévouement et de jouissance, de bonté, d'ardeur, de désir, de joie. Quels beaux portraits, ceux de son père le médecin, le savant, de sa mère, figure admirable de courage et de fidèle pureté ! Quel charme a le

petit frère, ce Daniel que protège tendrement Richard, et qui, précoce et trop joli, est à la fois innocent et pervers ! C'est là l' « éducation sentimentale » et, à la fois guerrière, de la jeunesse de 1914-1918, car ce premier livre s'arrête à la gloire et à l'enthousiasme de l'armistice de 1918 et au retour de Richard qui, jeune engagé volontaire, a fait tout son devoir avec une intelligence et un courage rares et aussi, malgré la cruauté de la circonstance, avec une large et compréhensive humanité.

Autour de lui et de son histoire de guerre et d'amour, les amis, les rencontres, les entrecroisements de destinées, se groupent, se mêlent avec toute l'adresse du grand romancier, manieur d'hommes et de leurs sorts en arbitre à la fois imaginatif et connaisseur d'âmes. Auprès du lieutenant Namur blessé et qu'il visite, Richard rencontre Sylvie, ravissante et tentante qu'il adore, qui devient sa maîtresse avec facilité et qu'il rejette avec un dégoût rapide lorsqu'il apprend que, avant lui, elle a été celle de Namur. Et ce n'est pas par jalousie, mais par admiration et respect pour Namur. Nous reconnaissons là les sentiments d'amitié virile qui ont si bien marqué l'essor de l'ancien « Equipage ». Nous connaissons aussi autour de Richard, Etienne, ce garçon riche, bizarre et tourmenté dont la sœur, Geneviève, a une jeune amie, Dominique Plantelle — la chaîne continue, se resserre. Dominique deviendra la maîtresse d'un certain La Tersée, aviateur, héros dégoûté de ses propres prouesses, pourtant brillantes, qui l'ont conduit au secteur de Richard au front. Ainsi tous les anneaux se soudent mystérieusement de ces destins divers dont nous connaîtrons les péripéties dans les volumes qui vont suivre. Il nous semble déjà que nous avons connu tous ces êtres qui vivent avec intensité. Les pages les plus belles sont celles de la vie de Richard au front. Elles ont le son d'une vérité poignante, tel l'épisode de la mort du petit soldat qui avait si peur et se conduisit pourtant en héros jusqu'à sa mort, tel l'épisode de la révolte, de l'arrivée de ce La Tersée, indifférent et ennuyé, qui est grièvement blessé par sa faute imprudente dès son arrivée, par la faute de « son ennui »... et combien d'autres où se reconnaît « la patte » du grand conteur, sa force, son aisance et le style de sa jeunesse.

Et pourquoi ce titre, me direz-vous ? Parce que le jardin du Luxembourg est le lieu de prédilection des rencontres, des rendez-vous, des promenades et des haltes des personnages auprès de la Fontaine Médicis, parce que Dominique, élève brillante du Conser-

vatoire avant de connaître La Tersée, est la fille d'un vieux gardien de musée, le brave, honnête et borné Plantelle, parce que les Dalleau habitent rue Royer-Collard... parce que... Mais vous saurez tout cela en lisant ce beau livre où le talent de Kessel fait revivre l'époque déjà lointaine d'une guerre glorieuse, héroïque et sanglante dont tant de sacrifices, tant de jeunesse immolée ne parvinrent pas à assurer la paix et ne firent que préparer 1940... Dans ces pages de Kessel, où l'on sent vibrer tant de vérité et de souvenirs, passe le souffle ardent de toute une jeunesse dont le héroïsmes, les déchirements et même les deuils et les douleurs avaient encore droit à l'espérance.



L'Autre côté, de Stephen Hudson, est, comme le roman d'Edmond Jaloux, un dernier livre. Stephen Hudson est mort et son fidèle traducteur Emmanuel Boudot-Lamotte vient de nous faire lire *l'Autre côté* qu'il a traduit, comme toute l'œuvre de son ami Hudson, avec autant de piété que de plaisir et d'intelligence. Le héros de l'*Autre côté*, Richard Kurt, nous le connaissons depuis plusieurs années, nous étant divertis de ses aventures sentimentales dans la série d'une *Histoire vraie* ou successivement *le prince Chenevis*, *Elinor Colhouse*, *Myrte*, etc... nous avaient plu, amusés, intéressés par le sens humain des personnages, le pittoresque des aventures et des paysages, et, tour à tour, la tendresse et l'ironie des caractères, en particulier celui de Richard. Nous sommes donc enchantés de revoir ce cher Richard en ce dernier roman et de le connaître, cette fois-ci, en toute sa jeunesse. Les romanciers ont ce pouvoir de faire fi du temps et des années et de ressusciter le héros adolescent après nous l'avoir montré en sa maturité.

Voilà donc un tout jeune Richard, frais émoulu des écoles d'Angleterre, et que son père, le trouvant gâté et enfantin, confie à l'oncle Théo pour un séjour en Amérique. Nous sommes en 1888... c'est une Amérique toute jeune elle aussi ; ni gratte-ciel, ni automobiles, et les chemins de fer les plus importants sont encore en espérance. C'est pourquoi l'oncle Théo, époux d'une Américaine, est nommé président d'une importante compagnie ferroviaire dans l'Ohio, à Cliftonburg. Richard, dépaysé, d'abord ennuyé, ne tarde pas, étant intelligent et sensible, à s'intéresser vivement aux êtres et aux choses. Il est tendre et bon, ainsi que le prouvent

ses lettres à sa mère pour laquelle il écrit aussi cette narration de son voyage. En vain l'oncle Théo lui inflige-t-il quelques mois de vie de bureau, Richard ne prend goût ni aux affaires ferroviaires, ni aux espoirs d'opérations financières. Il ne s'intéresse, nous dit-il à la fin de ses expériences, qu'aux sentiments et aux êtres humains. Ce pourquoi il rencontre toutes sortes de gens que sa famille trouverait certainement indésirables : aventuriers, brasseurs d'affaires, filles, joueurs et autres lascars et aussi des personnes « très bien ». Ce mélange lui réussit, le rend perspicace. Son goût de la vie vraie et multiple, en dehors de l'existence enfermée et artificielle de l'oncle Théo et de ses agents, le met en contact direct avec des hommes fort débrouillards et intéressants, ce qui lui permet, sans en avoir l'air, d'amorcer et de réussir de fructueuses combinaisons que son flair et sa hardiesse prudente savent faire accepter à l'oncle Théo, et aussi de rendre d'excellents services à des amis variés.

Il faut lire ce livre charmant pour en savourer les différentes péripéties, les différents portraits, toutes et tous pleins de suc, pittoresques, ingénieux, amusants, et les résumer les gâterait. Richard retournera en Angleterre ayant bien profité, au point de vue de la connaissance humaine, de son séjour américain. L'Amérique est-elle de *l'Autre côté*, ou bien Richard a-t-il su reconnaître avec son jeune instinct le véritable « côté » de l'existence, celui qui se révèle hors des conventions et des préjugés sociaux ? Et aussi, dans ce beau pays qui commence à s'orienter vers les réussites des découvertes matérielles, le contraste de la vérité vivante en face de la civilisation artificielle ? Vous voyez que les expériences du jeune Richard Kurt donnent à penser et qu'elles ne sont pas seulement excessivement divertissantes. N'oublions pas, en saluant ce dernier livre de Stephen Hudson, de rappeler qu'il fut le traducteur de Marcel Proust et qu'il était un fervent des lettres françaises.

GÉRARD D'HOUVILLE.

EN CAMARGUE

Je connaissais la station des Saintes-Maries-de-la-Mer, avec son église, son pèlerinage ; j'avais visité les manades de chevaux et de taureaux, des chevaux à robe claire, des taureaux noirs, futurs combattants des courses à la provençale. J'avais recherché dans les vignes la Mante religieuse qui n'y est pas rare en été et observé dans l'eau des canaux la lutte du poisson Gambusia contre les larves d'insectes. Grâce à la savante amabilité de M. G. Tallon (1), grâce aux conseils de M. Lomont, qui tous deux, sous la direction du professeur C. Bressou, s'occupent activement de la *Réserve naturelle de la Camargue*, j'ai pu faire, dans le delta du Rhône, de nouvelles excursions pour moi pleines d'intérêt.

La Camargue est un immense jardin dont la flore est minutieusement étudiée. Le peuplier et l'orme, le saule et le tamaris, le genévrier y croissent en abondance ; de nombreuses espèces de salicornes s'adaptent à une terre fortement salée, mais les Camarguais savent aussi y cultiver la vigne dont le plan reste un plan français qu'on protège du phylloxéra par des épreuves d'inondation, l'orge et l'avoine, la luzerne qui donne de nombreuses coupes dans l'année, le chardon jaune ou carthame dont la graine fournit une huile comestible ; mais surtout le delta du Rhône se prête bien à la riziculture. Le rendement du riz y est de 30, 40, 50 à 53 quintaux à l'hectare ; les déclarations de récolte, m'a-t-on dit, sont passées de 5.000 quintaux en 1942 à 8.800 en 1946 et à 30.000 en 1948.

Mais nous nous arrêterons surtout à la faune de ce pays. On m'a beaucoup parlé, en Camargue, des lapins sauvages qui y pullulent. On y chasse le sanglier, on y découvre le renard et

(1) G. Tallon, *La Réserve zoologique et botanique de Camargue*. Publications de la Société nationale d'Acclimatation de France, Paris, et Assoc. fr. Av. Sc., C. R., 60e Sess. 339, 1936. C'est la Société nationale d'Acclimatation qui a créé et gère cette belle Réserve naturelle, la première organisée en France.

on connaît encore l'existence de deux couples de castors. Dans l'étang de Vaccarès on pêche l'anguille et, dans les zones sèches, vit la couleuvre de Montpellier, dénommée hier *Coluber insignitus*, aujourd'hui *Malpolon monspessulanus*, le géant des reptiles français mesurant un mètre, un mètre vingt, exceptionnellement deux mètres quarante.

Mais « c'est du point de vue ornithologique que le peuplement faunistique de la Camargue est particulièrement intéressant ». La Camargue reste « un paradis d'oiseaux » ; pourquoi ne pas en citer quelques-uns ?

Le *Flamant rose*, le Phénicoptère des Grecs, « l'oiseau à l'aile de flamme », le « bécaru » des Provençaux est l'oiseau le plus représentatif de la région. Il est un « régal pour les yeux... sur la rude et craquante sécheresse des enganes et des tamaris, il fait pousser la délicate roseur des fleurs de pêchers » (1). Etienne Gallet vient de lui consacrer un livre de qualité (2).

« Il est devenu, dans ces plaines de boue, l'oiseau que l'on respecte, que l'on admire sans jamais se lasser. Démesurément grand, de proportions peu harmonieuses, il se caractérise surtout par ses jambes d'une longueur excessive. Son cou, long et mince, supporte une petite tête terminée par un énorme bec de forme bien curieuse, aussi large que la tête : fortement arqué vers son milieu il va en s'amincissant vers l'extrémité. La mandibule supérieure, peu épaisse et largement crochue vers la pointe, recouvre parfaitement la mandibule inférieure en gouttière profonde à bords incurvés et dentelés... » « Chez le flamant, même la couleur blanche est nuancée de rose. Cette exquise couleur est plus vive au cou, à la poitrine et sur le dos. Tandis que le dessus des ailes est d'un beau rouge carmin... la face inférieure est de couleur plus tendre. Les robustes rémiges de grand voilier sont d'un noir profond. Au bout du long cou, grêle et flexueux, la tête est vraiment étrange ; l'œil est petit et de teinte jaune tandis que le bec, énorme et bossué, est rose à la racine et noir à la pointe. Des jambes, d'un joli rose vif, invraisemblablement hautes et graciles, supportent ce gros corps ». Et puis « il arrive aussi de voir de vieux sujets très grands, entièrement décolorés, respectables vieillards aux proportions gigantesques ».

Une récente année, sur le Vaccarès, en juin-juillet-août, on a

(1) T. Burnand et J. Oberthur, *Toute la Camargue*, 1938, t. II, p. 59.
(2) Etienne Gallet, *Les Flamants roses de Camargue*, Lausanne, Payot éd., 1949.

compté cinq mille flamants et l'an dernier, huit mille y ont été repérés avec trois mille nids. Les gestes de leur vie, leur appétit et leurs mœurs, leurs amours et leur famille, le village des nids et l'observation des petits sont autant de captivantes questions.

Les matières organiques de la vase paraissent former la base du régime alimentaire ; tout en pivotant sur ses pattes, le flamant filtre cette vase à travers les lamelles de son bec : il est un barboteur par excellence.

Le nid est construit à la fin d'avril et son architecture varie suivant les matériaux disponibles. Ici cône de potier, ailleurs tas de débris de vase desséchée, plus loin simple et humble dépression dans le sable. Chaque femelle y dépose son œuf — d'un blanc de craie — qui très vite devient raboteux et souillé. Mâle et femelle se partagent le soin de la couvaison.

A sa sortie de l'œuf, le jeune flamant reçoit régulièrement un liquide clair régurgité du bec maternel ; il peut quitter le nid et nager quelques heures après son éclosion.

Des expériences de marquage au fil coloré ont permis de prouver que la mère ne reconnaît pas son propre poussin. Très tôt, les jeunes constituent une communauté autonome et des bandes homogènes. Seul un petit groupe d'adultes demeure alors à la colonie, mais sans se mêler à la vie des jeunes.

On rencontre aussi sur les étangs de la Camargue, le *Grèbe huppé (Podiceps cristatus)*, merveilleux plongeur, habillé de marron, de blanc et de brun foncé ; il reste un sujet de curiosité à cause de la complexité de ses parades dont cinq figures successives ont été individualisées : la toilette du plumage, les balancements de la tête, l'étalement de la tête et du cou au ras de l'eau, le bécotage et l'offre des roseaux (J. Huxley).

L'Echasse blanche, avec son manteau noir et ses pattes roses, m'a surpris par le cri d'alarme qu'elle pousse si, au bord de l'étang, on approche de son nid bâti au milieu des roseaux, sur l'eau.

Etranges sont les ménages de canards sauvages au col vert ! La formation du couple a lieu de bonne heure, dès l'automne quelquefois mais le mâle ne devient fécond qu'au milieu de février et la femelle au début de mars. Celle-ci fait ménage avec l'époux en titre mais commet des infidélités ; elle construit le nid mais pond quelquefois dans d'autres ! Plus tard, on la voit promener

ses petits parmi les roseaux et les faire nager quelques heures après leur éclosion.

Mais sont surtout surprenants ces nids flottants, édifiés par les Foulques, par le Grèbe castagneux et principalement par *Guiffette moustac* qui se nourrit d'insectes qu'elle capture en volant au-dessus de la nappe d'eau. M. H. Lomont (1), qui connaît bien cet oiseau, nous a montré les nids flottants, construits presque exclusivement avec des tiges de *Scirpus maritimus*. Seules les tiges vertes sont employées, les tiges sèches ne permettant pas la flottaison. Or ce sont ces tiges vertes qui forment la base du régime d'une manade de taureaux qui pâture dans ce secteur : ces animaux les laissent flotter et les Guiffettes ont ainsi des matériaux tout prêts pour édifier leurs nids. Combien est hasardeuse cette recherche des nids flottants ! Si elle exige un effort prolongé de progression sur un fond inégal, elle permet d'admirer l'habileté de la Guiffette et aussi son amour pour ses œufs et ses poussins, car l'oiseau survole le visiteur et quelquefois fonce sur lui pour lui donner un coup de bec sur la tête.

Il me faudrait encore décrire ici les colonies d'*Aigrettes garzettes*, de *Hérons bihoreaux*.

Il y a lieu aussi d'écouter là-bas le roucoulement de la Tourterelle, oiseau réactif pour l'étude de la régulation thermique, de l'immobilité réflexe et de l'insémination artificielle. Mais là comme ailleurs, le Rossignol reste le roi des chanteurs ; il chante d'abord en attendant la femelle, il chante ensuite pour l'attirer, continue plus tard durant la ponte et l'incubation et ne devient silencieux que lors de l'éclosion des petits.

J'ai admiré la belle coiffure de la Huppe, *Upupa epops L.*, portant sur la tête une huppe faite de deux rangées de plumes parallèlement disposées ; elle vit le long des chemins et se nourrit d'insectes.

Sur la rive du Vaccarès, vit et se multiplie le *Guêpier méridional (Merops apiaster)*. C'est un oiseau fort joli, appelé communément « chasseur d'Afrique », vêtu de rouge, de jaune, de vert, de noir et de bleu. Insectivore, le Guêpier est fouisseur pour la construction de son nid creusé dans le sable : ce dernier présente extérieurement un orifice qui est le début d'un long couloir horizontal mesurant de 1 m. 60 à 2 m. 10, couloir aboutissant

(1) H. Lomont, *Observations ornithologiques*, *La Terre et la Vie*, 1949, n° 2, p. 55.

à une chambre ovalaire où sont pondus 6 à 7 œufs. On a compté une quarantaine de nids sur un remblai haut de deux mètres, et long de deux cents mètres, situé sur la rive nord du Vaccarès et noté dans la paroi d'un canal antichar, creusé pendant la guerre, 18 nids en 1946 et 30 en 1947.

Ce nid évoque pour moi celui du Martin-pêcheur, trouvé en Creuse et celui, établi ici dans un terrier de lapins, du Tadorne dont le plumage est si varié, coloré de blanc, de noir, de marron et de vert.

Il faut enfin vanter l'habileté de la mésange dite *Remiz penduline.*

Habitant les tamaris, la Rémiz penduline suspend son nid. Une branchette verticale ou oblique au sommet d'une branche fourchue sert d'amorce. C'est sur cette branche de suspension que seront fixées des herbes sèches et résistantes, le tout réalisant une sorte d'anse, premier bâti sur lequel sera montée une bourse ovoïde à grand axe vertical dans lequel entrent le duvet de peuplier, de saule, la laine, les fleurs de roseaux. En fin de compte, la curieuse construction a la forme d'un chausson d'enfant, d'une cornemuse avec une entrée latérale faite d'un goulot saillant. Là seront déposés de 5 à 10 œufs, des œufs blancs d'un ovale allongé. « Merveilleux petit nid », dit A. Reboussin qui l'a peint ; le « nid le plus curieux et le plus artistement combiné », écrivent J. Delacour et M. Legendre.

Surprenant tous ces oiseaux, un biologiste ne peut s'empêcher de méditer.

La vie de ces animaux, en pleine liberté, pose le problème de l'activité cérébrale et conduit à cette question commentée et étudiée par Darwin, de l'action de la domestication sur la capacité cranienne chez l'animal adapté et chez l'animal sauvage. Les Canards libres de l'étang et les Canards de basse-cour, élevés dans les « mas » voisins, offrent un moyen d'étude particulièrement aisé et je me remémore les mesures effectuées par Louis Lapicque et P. Girard : chez le canard domestique, par rapport à l'espèce sauvage, le poids du corps est augmenté, le poids de l'encéphale est diminué.

Il y a aussi un magnifique sujet d'exploration chez les animaux qui vivent en colonies. En traversant la Camargue, l'observation des oiseaux nous montre que le groupement des êtres vivants illustre d'une façon étonnante l'importance des problèmes de

la physiologie des foules, de la physiologie des masses. Cette physiologie des foules a été introduite en biologie par deux auteurs parisiens, M. et Mme G. Bohn, qui, en 1920, rapportèrent devant l'Académie des Sciences des recherches poursuivies sur de petits vers marins dits *Convoluta* dont ils explorèrent la sensibilité à l'eau douce. Ils démontrèrent que la nocivité de l'eau douce s'atténue là où existent de nombreux vers comme si le fait d'être groupés constituait pour eux une « protection ». D'autres expériences, poursuivies sur le têtard intoxiqué par l'argent colloïdal, ont conduit à des conclusions identiques : la vie en groupe favorise la défense contre les nuisances.

Chez les oiseaux, l'action biologique de la « masse » est considérable. L'exemple du pigeon est captivant à ce sujet. L'ovaire ne fonctionne pas spontanément chez la pigeonne en ce sens que la glande n'élabore pas l'ovule spontanément. Il est prouvé que la présence d'un compagnon, même à distance, est nécessaire pour déclencher l'ovulation. Quelle est donc la nature d'un pareil stimulus ? On a enregistré qu'il est visuel à ce point qu'un miroir suffit à provoquer chez la femelle du pigeon une réaction de même ordre. Ainsi la glande femelle est au repos. L'image d'un oiseau sur un miroir voisin (la propre image de la femelle) déclenche une mise en activité de cette glande qui élabore son ovule. Un biologiste se doit d'expliquer pareille réaction. On sait aujourd'hui que l'hypophyse, cette curieuse glande qui se trouve cachée sous le cerveau, logée dans une niche osseuse, a la haute main sur les autres glandes à secrétion interne : elle est l'organe central de la constellation endocrinienne. Son action est particulièrement nette sur les glandes sexuelles à ce point qu'on la considère comme le moteur sexuel primaire des deux sexes. Or cette glande hypophysaire est sensible aux excitations visuelles et la vue d'un pigeon amène une excitation de l'hypophyse qui sécrète une hormone stimulant l'ovaire. La lumière chez l'oiseau, on le sait, agit dans ce sens : elle amène un hyperfonctionnement de l'hypophyse qui, dès lors, excite l'ovaire et favorise la ponte. L'image d'un compagnon qui s'agite, se répercute sur l'ovaire par un même mécanisme.

Dans un même ordre d'idées, le problème des oiseaux sociaux donne des renseignements qui doivent être exposés. On a montré, chez les Goélands argentés, qu'un nombre minimum de couples est nécessaire à l'ovulation. Au-dessous d'un certain seuil numé-

rique, le cycle reproducteur ne peut s'accomplir et certaines petites colonies observées ne purent compléter leur cycle et nourrir leurs jeunes. Or nous voudrions à ce sujet, souligner ce que nous apprennent les Mouettes rieuses des étangs de Camargue. Elles y sont communes et particulièrement remarquées. N'étant pas sédentaires, d'où viennent-elles ? Où iront-elles ? En Afrique sans doute ; récemment une mouette baguée par la station allemande de Rossitten y a été prise. Or bien curieux est le comportement social de cet oiseau. Une colonie de mouettes rieuses est, pendant la période de reproduction, subdivisée en un certain nombre de groupes. La surface occupée par chaque groupe sert de terrain de parade aux différents oiseaux qui en font partie et les nids sont répartis tout alentour. Ainsi existe un cantonnement qui sera défendu sur terre et dans les airs. L'existence d'un terrain de parade commun aux différents oiseaux d'un même groupe facilite le maximum de contacts entre individus se trouvant dans l'état physiologique optimum pour la reproduction. Les *stimuli* sont d'ordre auditifs (cris) et visuels (parade du type agressif chez les mâles). Le « lien » unissant les couples est renforcé pendant toute la période d'incubation par des figures de parade nuptiale et par des offrandes de nourriture (1).

La Camargue est un magnifique pays pour l'observation et la réflexion, pour l'analyse et pour la synthèse. Elle est bien le sanctuaire des oiseaux libres. Admirez-le sans réserves, cet oiseau camarguais qui est ici potier, ailleurs fouisseur, ou encore constructeur de radeau, à moins qu'il ne soit tisserand, mais toujours artiste, habile, travaillant activement à la perpétuation de l'espèce

LÉON BINET.

(1) G.-K. Noble et M. Wurm, The social behaviour of the laughing Gull. *Annals of the New-York Acad. Science*, 45, 1943, 179.

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

LES ROMANS DE GRAHAM GREENE

Le grand succès obtenu par les livres de M. Graham Greene, tant en France qu'en Angleterre, vient de ce qu'ils peuvent être lus avec plaisir également par les lecteurs de romans policiers, et par ceux qui cherchent dans un ouvrage des aperçus profonds sur la vie spirituelle des êtres. C'est chose trop rare pour qu'elle ne retienne pas tout d'abord notre attention. Expliquer les problèmes de la destinée humaine, en partant d'une anecdote criminelle, G. K. Chesterton l'avait fait déjà quand il avait créé cette étonnante figure de détective qu'était le Père Brown, et quand il l'avait plongée au cœur d'énigmatiques histoires, insolubles, semblait-il, pour un policier de profession, et dont le saint homme résolvait les énigmes grâce à ce mélange de bon sens, d'intuition, et de sens profondément chrétien aussi, il faut bien le dire, dont l'avait doté le romancier.

Mais alors que le Père Brown pratiquait un optimisme ironique et souriant, avec un grain de bouffonnerie même, qui déguisait dans une pirouette clownesque l'élan d'une âme mystique, M. Graham Greene considère l'univers comme une société d'hommes traqués. Traqués par leurs semblables, que ce soit le prêtre mexicain de *la Puissance et la Gloire*, ou le *gunman* de *Tueur à gages*, traqués par leur propre angoisse du péché, comme le Scobie de *Fond du Problème* : ils sont tous, enfin, qu'ils l'acceptent ou non, qu'ils sachent devant qui ils fuient ou qu'ils l'ignorent, traqués par Dieu.

Cela élargit considérablement, on le comprend, le champ du roman policier, et prête à des aventures, qui seraient demeurées

étroitement techniques chez un Wallace, un Van Dine ou un Hammiet, des arrière-plans métaphysiques extrêmement profonds. A tel point que nous n'osons plus, presque, employer ce mot de *roman policier* — qui, d'ailleurs, n'est dans notre esprit que la définition d'un genre littéraire, et qui ne comporte aucune intention péjorative — que les admirateurs fanatiques de M. Greene sont, sans doute, très choqués de voir appliquer à l'auteur de *Rocher de Brighton*.

Il faut bien admettre, pourtant, que le mécanisme et le *substrat* d'un roman de Graham Greene sont, en principe, les mêmes que ceux d'un Van Dine ou d'un Hammiet, quoiqu'il soit entendu, une fois pour toutes, que ses romans *sont de la littérature*, et que les leurs n'en sont pas. Discrimination parfaitement injuste d'ailleurs, car il existe des romans policiers qui manifestent une remarquable puissance d'analyse psychologique, et dont le développement technique comporte beaucoup d'art : qualités qui manquent parfois à pas mal d'œuvres proclamées « littéraires ». Je n'entends donc pas faire ici le procès d'un « genre », mais seulement marquer dans quelle mesure les romans de M. Greene relèvent du genre romans policiers, et pourquoi, en définitive, ils ne lui appartiennent pas, en réalité.

A mon avis, il s'agit tout d'abord d'une question de caractère et de tempérament. Il existe des tempéraments de romanciers, qui inclinent les écrivains vers telle ou telle forme de roman. Bernanos a plus d'une fois frôlé le roman policier, et Balzac l'a pratiqué, magistralement. La scène où Vautrin, dit Trompe-la-Mort, se voit démasqué dans la pension Vauquer, est une des plus belles scènes de roman policier que je connaisse, construite et amenée avec une admirable virtuosité qui laisse le lecteur haletant. Toute recherche, en surface ou en profondeur, dans la connaissance de l'homme, implique une investigation, qui, plus ou moins, nous fait penser à la méthode du détective.

Il y a aussi le caractère général de l'époque que nous vivons, et les vicissitudes politiques qui, dans maints pays, ont multiplié, depuis un bon quart de siècle, les hommes traqués. La culpabilité de l'individu devant la société s'est posée à plusieurs reprises dans des procès sensationnels, qui ont révélé des procédés et des techniques policières que les spécialistes du « genre » les mieux informés ignoraient encore. Notre époque a même inventé des formes nouvelles de culpabilité, des *culpabilités virtuelles*, par exemple, en

vertu desquelles on pourrait dire qu'il n'existe presque plus d'innocents. La notion de crime s'est ainsi considérablement étendue, et le nombre des hommes traqués a augmenté en proportion de ces « crimes » dont ils avaient conscience ou non d'être coupables.

Les romans de Graham Greene présentent donc, à cet égard, une image très exacte de cette société moderne dans laquelle la sécurité est chose fort rare et perpétuellement menacée. On peut y devenir un hors la loi sans avoir commis aucun acte répréhensible, et même pour le simple fait d'avoir accompli un acte parfaitement louable. Dans cette société instable, désaxée, *sortie de ses gonds*, comme dirait Hamlet, et pour les motifs les plus innocents, on peut dire que tout homme est un criminel qui s'ignore. C'était l'argument ironique et douloureux de *Crainquebille*, en vertu des innombrables règlements que l'individu est censé connaître, ou, du moins, ne pas ignorer ; c'est le thème des romans de Kafka, dans lesquels l'homme vit écrasé par l'obsession d'une culpabilité indéfinissable. Envers qui est-il coupable ? Quelle faute a-t-il commise ? Devant quelle juridiction son procès est-il engagé ? Telles sont les questions que se pose le héros du *Procès*, et il mourra sans les avoir résolues. Kafka, lui-même, qui a laissé tous ses romans inachevés, est mort sans avoir atteint cette solution.

L'historien de l'avenir qui cherchera dans les romans de notre siècle l'expression et le reflet de la société qui les a produits découvrira dans l'œuvre de M. Graham Greene une quantité de documents précieux. Ils représentent, en effet, un aspect essentiellement véridique et saisissant d'une époque qui, plus qu'aucune autre, peut-être, s'est placée sous le signe de la violence et de la peur. Qu'on accepte de le reconnaître ou non, le fait est indiscutable : si la civilisation consiste avant tout dans ce confortable sentiment de liberté et de sécurité qu'elle procure à l'individu, dans sa vie, dans la possession de ses biens, dans l'indépendance de ses mouvements et de l'expression de ses idées, nous vivons en pleine barbarie. Le fait aussi que les prisons sont toujours pleines, à cette différence près que s'y succèdent, selon la fortune des événements, des hommes d'opinions opposées, et qu'il a fallu pour loger tous ces « criminels » inventer de nouvelles manières de les emprisonner, en masses de plus en plus grandes, atteste combien la plus élémentaire liberté est précaire et difficile à préserver. Ce *thème de la poursuite*, qui est un des ressorts les plus pénibles et les plus désagréables du cauchemar, passant dans la réalité quotidienne, et si bien qu'aucun de

nous ne peut se dire qu'il ne sera pas, un jour et pour une raison quelconque, ainsi traqué, il est légitime que nous le retrouvions dans tous les romans de M. Greene, depuis *l'Homme intérieur*, qui fut, si je ne me trompe, son premier livre, jusqu'à ses récents scénarios de cinéma, car il est naturel que ce soit dans le film que l'image de l'homme traqué reçoive son expression la plus émouvante, et la plus convaincante.

Plus bouleversante encore est la découverte que, dans les romans de Graham Greene, les hommes se traquent les uns les autres, que la société est constituée par une chaîne d'individus, qui se donnent la chasse, respectivement, les uns aux autres ; que chacun d'entre eux est à la fois poursuivant et poursuivi, chasseur et gibier, dans ce circuit fermé d'impatience et d'angoisse en quoi se résume, semble-t-il, avec la vision pessimiste propre à M. Greene, dont j'ai parlé plus haut, l'organisation de la vie telle qu'il la représente dans cet univers disloqué, commandé par l'errance et l'anxiété, où nos pas deviennent hésitants sur cette mince couche de terre que l'éventualité d'un cataclysme volontaire, rend si fragile sous nos pieds. Et tout cela encore ne serait rien, ou serait moins grave, si l'homme seul traquait l'homme, et s'il n'existait pas le grand Chasseur, acharné à le poursuivre ; si, en un mot, l'homme n'était pas, en même temps, et d'une manière encore plus dramatique, le gibier de Dieu.

M. Jacques Madaule, qui a écrit un fort beau livre sur Graham Greene, nous dit que l'immense mérite du romancier anglais « est de nous avoir rappelé la précarité de la condition humaine, et que la paix harmonieuse n'est pas de l'ordre du temps, mais de celui de l'éternité... Nous sommes, chrétiens, dans ce monde qui passe, en tant même qu'il passe. Nous n'avons pas, ici-bas, de demeure permanente. Notre tente est celle du pasteur, toujours prêt à se déplacer pour rechercher de nouveaux pâturages. Nous sommes des nomades, en route vers la Jérusalem céleste » (1). Ainsi l'œuvre de Greene est-elle profondément religieuse, au sens le plus complet et le plus grave du mot, en ce qu'elle pose, au centre, les rapports de l'homme et de Dieu.

Ceux-ci constituent également le foyer de l'œuvre de Kafka, qui, par bien des points se rapproche de l'œuvre de Greene, mais qui est moins que celle-ci capable d'être comprise de tous. Si nous

---

(1) Les Editions du Temps Présent, Paris, 1949.

voulions, en effet, appeler le *Procès*, lui aussi, un roman policier, il faudrait dire aussitôt que c'est une œuvre extrêmement énigmatique et mystérieuse, qui a besoin, sans doute, pour être totalement entendue, des nombreuses significations, superposées ou enchevêtrées de la Kabbale, dont Kafka, tchèque et juif, était peut-être, immédiatement ou héréditairement, imprégné.

On peut toujours espérer qu'une plus grande vitesse ou un hasard favorable vous permettra d'échapper à vos poursuivants, tant que ceux-ci sont des hommes, mais qui peut se vanter d'échapper à celui qui vient « comme un lion dévorant » ? Qui ne tremblera pas de « tomber entre les mains du Dieu vivant » ? Traqué par Dieu, l'homme est aussi traqué par le démon, traqué par le péché... Quelle meute acharnée à la destruction de sa paix, de sa sécurité !

Je vous l'avais bien dit, qu'il ne s'agissait pas d'un roman policier habituel, et que les amateurs de *thrillers*, comme on dit en anglais, seraient troublés dans leur repos, et agités d'inquiétudes imprévues, à la lecture des livres de Graham Greene. Je doute même que la simple anecdote, intelligible à tous, soit chose suffisante en soi-même. De gré ou de force, nous sommes mis en face des problèmes que l'auteur entend accrocher dans notre esprit et dans notre cœur comme ces *banderilles de feu*, que l'on emploie dans les courses de taureau. Il veut que nous prenions conscience du caractère dangereux et précaire de l'univers dans lequel nous vivons : et non pas matériellement, ce que la lecture des journaux ou l'observation de ce qui se passe autour de nous suffit à faire. C'est dans nos rapports avec Dieu et dans nos rapports avec nous-mêmes — cet « homme intérieur », *the man within*, qui donnait son titre au premier roman de M. Greene (1) — que réside le péril majeur.

L'homme traqué est, par définition, un homme dont la vie ne tient qu'à un fil : les tueurs de M. Greene ont toujours le pistolet au poing, pour se défendre ou pour attaquer, et dans la situation où se trouvent de nombreux héros de Greene, si l'on attaque c'est encore pour se défendre. Mais ce fil est le lien, extrêmement ténu, invisible à certains même, qui relie la terre au ciel. Les personnages de M. Greene ne sont pas des marionnettes entre les mains du Grand Joueur, leur destin ne nous apparaît pas déterminé ; ils conservent leur libre arbitre et la libre disposition d'eux-mêmes, et c'est justement pour préserver cette liberté, matérielle ou morale, dont ils

(1) Publié en 1926 dans la Collection du Roseau d'Or, dirigée par Maritain, chez Plon.

ont l'ombrageux besoin, qu'ils sont en fuite : cette liberté qu'ils ont l'illusion de préserver, alors que depuis longtemps ils sont tombés sinon entre les mains des hommes, du moins entre les pattes du « lévrier du ciel » qui a inspiré à Francis Thompson son merveilleux poème.

Je ne crois pas qu'on doive considérer absolument comme une clef du roman intitulé *Le Fond du Problème*, l'épigraphe de Péguy qui nous accueille au seuil de ce livre, mais il est certain que le long de ce difficile itinéraire qui nous conduit au « fond du problème », cette phrase nous guide comme un trait de feu : « le pécheur est au cœur même de la chrétienté. Nul n'est aussi compétent que le pécheur en matière de chrétienté. Nul si ce n'est le saint. » Nous avions entendu ce son de voix déjà dans *Crime et Châtiment*, et plus d'un personnage de Georges Bernanos, aussi, nous avait familiarisés avec cette physionomie inquiétante de l'homme qui progresse vers Dieu par les voies du péché.

Pour Dostoïevsky, la chose va de soi. Il est admis, et c'était l'admirable théorie du grand penseur slave trop peu connu en France, Wladimir Soloviov, que toute l'humanité chemine, selon ses propres lumières et sa propre route, vers le Divin. Sur cette théorie, Soloviov avait bâti l'espoir sublime d'un « millennium » de réconciliation et d'amour universel. Cela est très russe, et ce rêve d'universalité nous est proposé également d'une autre manière, et il faut le reconnaître, n'est-ce pas, pour d'autres fins, par Staline. Il est beau que la Chrétienté, qui est amour, reconnaisse dans le pécheur non pas un réprouvé, damné par définition, et hors de toute rémission, mais un homme qui cherche Dieu à sa façon, selon ses moyens, — et qui le trouvera. Du moins dans les romans de Greene, le trouve-t-il souvent, ce qui montre qu'ils ne sont peut-être pas aussi pessimistes que je l'ai dit.

Un jeune écrivain, M. Paul Rostenne, auteur d'un livre perspicace sur Greene (1), écrit à ce propos : « Dès ses premiers livres, Greene manifeste pour les inadaptés, les déclassés, les vaincus d'un monde impitoyable, une sympathie et une compréhension qui, sans déclamations politiques ou philosophiques, réussissent à nous faire sentir que de tels êtres sont infiniment plus que ces déchets à quoi veut les réduire, pour les éliminer plus aisément, une société qu'incommode leur présence. Aussi vils qu'ils paraissent, jamais ils ne sont inhumains : bien au contraire, ils témoignent par leur

(1) *Graham Greene, témoin des temps tragiques.* Collection « Les Témoins de l'Esprit », Julliard, 1949.

comportement — et par leur vilenie elle-même — contre l'inhumanité de la société qui les traque. Il y a chez tous *une âme qui les tourmente.* »

Catholique français, Georges Bernanos avait eu besoin d'un bouleversement profond, d'une subversion radicale des idées reçues, pour nous le faire admettre, descendant en cela de Léon Bloy, pour qui le seul péché sans rémission, c'était la médiocrité. Graham Greene partage cette horreur de la médiocrité : damnables et damnés sont pour lui les tièdes, les lâches, les abouliques. C'est l'horreur de la médiocrité, de la tiédeur, de la lâcheté qui a précipité aussi Bloy, Bernanos, Dostoïevsky, et enfin Greene, dans quelque chose qui semble bien être l'*apologie du pécheur élu.* Pour qui préfère la générosité à l'avarice, les vierges folles risquent de paraître plus sympathiques que les vierges sages. Peut-être, enfin, le pécheur est-il, comme le veut Péguy, plus près de Dieu que le *juste tiède*, puisque les extrêmes se touchent, et que, considéré sous ce jour-là, le « milieu » est le point le plus éloigné de l'un et l'autre extrême.

M. Graham Greene, lui, est un catholique anglais. Les catholiques anglais souffrent souvent d'une sorte de complexe de mauvaise conscience, attaché peut-être au fait que leur non-conformisme religieux les marque, auprès de nombre de leurs compatriotes, d'une tare qui, si elle n'est pas infamante, ne laisse pas d'apparaître, à leurs yeux, quelque peu indécente ou même ridicule. Il est plus difficile, m'a-t-on dit, d'être catholique en Angleterre que dans un autre pays (j'entends de ceux où le choix et l'exercice d'une religion restent libres) ; on n'y reçoit point la couronne du martyre, certes, mais on y est l'objet d'une désapprobation tacite, parfois gênante à supporter. Chesterton, lui, avait lancé son catholicisme comme une balle de catapulte chargée de paradoxes scintillants et de clowneries mystiques, à travers cette atmosphère de méfiance et d'hostilité. Il était devenu agressif et provocant, ce qui n'était en somme qu'une manière de surmonter cette timidité, ce malaise que provoque aisément la sensation de ne pas ressembler complètement aux gens qui vous entourent. La position du catholique anglais par rapport à son pays, à sa culture, à ses traditions, à ses usages, complique le problème purement spirituel, l'alourdit de toutes ces épaisseurs d'obscurité à travers lesquelles se débat le héros du *Fond du Problème*, et qui l'empêchent d'arriver — je doute que le bond final du suicide l'y ait conduit — jusqu'à ce *heart of the matter*, qui donne son titre au livre.

Ce livre, assez récent dans l'œuvre de Greene, et le dernier qui vient de paraître en français, est d'autant plus complexe que la part faite au roman policier dans les précédents ouvrages, y est réduite au minimum. Il y a bien les tripotages avec les Syriens qui sont les maîtres du commerce dans cette petite colonie anglaise d'Afrique, mais c'est un aspect mineur : plus qu'ailleurs nous entendons ici le dialogue de l'homme et de Dieu dans les ténèbres de la solitude. Solitude rendue plus pesante, plus déprimante, ici, par l'atmosphère de médiocrité sordide, étouffante, à laquelle chacun s'efforce d'échapper comme il le peut, autant qu'il le peut, par la vie mondaine, par les affaires louches, par l'adultère, voire par la chasse aux cancrelats à coups de pantoufle : ce sont des solutions désespérées. Il doit en exister une autre, se dit le héros de M. Greene. Mais c'est ce que disent aussi les personnages de Kafka.

Reconnaissons tout de suite que le monde du romancier anglais est moins inhumain, moins *bouché* que celui de l'auteur du *Château*. Plus d'une fois nous avons entendu, et je l'ai déjà signalé, dans l'œuvre de Graham Greene, des accents kafkiens. Parce qu'on ne peut pénétrer dans certains domaines de l'anxiété spirituelle sans y rencontrer l'ombre ou le reflet de celui qui est à la fois le minotaure et la proie de ce labyrinthe. On peut très bien s'accommoder du monde frivole, énervé ou hypocrite, de la colonie décrite dans le *Fond du Problème* probablement la même que décrivait en clair Graham Greene, dans cette sorte de journal de voyage intitulé *Journey without maps*, comme on peut s'accommoder de la condition humaine, sans scrupules et sans questions, pourvu que l'on n'ait pas cet aiguillon spirituel enfoncé dans le cœur. « Je n'aime pas l'homme, j'aime ce qui le dévore », a dit autrefois M. André Gide. Les personnages de Graham Greene sont trop anglais pour aimer leurs vautours, et le catholicisme aspire à se débarrasser de ces oiseaux de proie plutôt qu'à les choyer. L'action violente a servi souvent d'instrument de libération aux personnages de Graham Greene : le crime, en particulier, leur est apparu comme un antidote contre une certaine angoisse (il lui en substitue une autre, matérielle celle-ci) : lorsqu'on est traqué par la police on n'a plus le temps de penser au « lion cherchant qui dévorer ». C'est cette action violente, inévitable, inséparable de la nature même de ses personnages qui a fait rapprocher M. Greene des auteurs de *thrillers*, c'est-à-dire des romans policiers proprement dits, « palpi-

tants », captivants par le seul déroulement de l'histoire, et privés d'arrière-plans.

Même si les romans comme *Mère Angleterre* ou *Le Ministère de la Peur* ou *Le Rocher de Brighton* (1) n'étaient considérés que sous l'angle de l'aventure, ils seraient déjà prodigieusement vivants, importants, mais dans *Le Fond du Problème*, M. Greene délaissant Scotland Yard et les gangs des champs de courses, retrouve le véritable sens de la culpabilité humaine, et ce que je voudrais appeler le sentiment mystique de la *vertu de peccabilité*. Bienheureux les pécheurs... peut-être Péguy voulait-il dire cela dans la phrase qui sert de fil d'Ariane à M. Greene et à ses personnages dans leur descente au fin fond de cet *inferno*. Tout problème est un enfer et le fait d'arriver au cœur du problème (j'aime ce mot *cœur* dans le titre anglais, auprès duquel le mot *fond* est faible, même phonétiquement), nous révèle parfois que nous n'avons atteint l'ultime cellule que pour y demeurer prisonniers, sans espoir de revoir, au matin, « le soleil et les autres étoiles » qui accueillirent joyeusement Dante à son retour à la surface de la terre.

MARCEL BRION.

(1) *Tueur à gages, Le Rocher de Brighton, La Puissance et la Gloire, Mère Angleterre*, ont paru en traduction française aux Éditions Robert Laffont.

A TRAVERS LA PRESSE

LA GRANDE-BRETAGNE A VOTÉ

Les élections anglaises ont causé quelques surprises. Le lendemain du scrutin, les premiers résultats parmi lesquels figuraient en grand nombre ceux des circonscriptions ouvrières montraient que si les travaillistes avaient perdu quelques sièges, ils n'en conservaient pas moins une forte avance sur les conservateurs. Les premiers comptaient 60 % d'élus (contre 61 % en 1945) et les autres 39 % alors qu'ils n'avaient pas dépassé 31 % aux élections précédentes. Le scrutin marquait en outre l'écrasement des libéraux qui n'obtenaient qu'un seul siège.

Mais les jours suivants amenèrent quelques changements. Les conservateurs obtinrent, dans les circonscriptions rurales, des succès qui diminuèrent singulièrement leur écart avec les travaillistes. Finalement, le Labour Party ne l'emportait que d'une demi-douzaine de sièges. Les libéraux, qui en ont huit, ne sont pas assez nombreux pour jouer un rôle d'arbitre entre les deux partis. Mais ils compteront dans les débats malgré leur petit nombre. Cette situation comporte aussi des conséquences que *la Nation Belge* expose de la façon suivante :

« En fait, M. Attlee va se trouver placé dans une situation extrêmement délicate. Comme un député anglais ne peut voter que s'il est présent, le Premier ministre doit formuler des vœux ardents pour que les députés travaillistes n'attrapent pas de rhumes, n'aient pas d'accidents d'auto et n'aillent pas faire des courses en ville pendant les séances. La fonction de « whip » (le « whip » est un employé du parti chargé de regrouper les députés au moment de chaque scrutin) ne sera pas une sinécure. Elle devient d'autant plus essentielle que le gouvernement est, par tradition, tenu de démissionner presque sur-le-champ s'il est mis en minorité sur une question importante. »

Ajoutons que la Chambre des Lords conserve le droit de s'opposer pendant un an à l'application de toute loi votée par la Chambre des Communes :

« Il est vraisemblable qu'elle ne se fera pas faute d'en user tant que les travaillistes seront au pouvoir, ce qui, de l'avis général, ne saurait durer plus d'un an. Et comme les pairs sont en grande majorité conservateurs, le nouveau cabinet Attlee n'aura guère le loisir d'imposer de grandes réformes. »

Dans le même journal, M. G. Masson de Fernig observe que M. Attlee aura bien du mal à gouverner contre une opposition conservatrice et libérale amenée à la Chambre des Communes par plus de 15.000.000 de votes alors que les travaillistes ne groupent que 13.209.400 électeurs. L'effondrement des libéraux, la disparition des communistes (qui n'ont pas un élu), celle des indépendants et des petites formations font que la Grande-Bretagne revient aujourd'hui au système bi-parti qu'elle a connu du temps des Whigs et des Tories. Mais le faible écart

entre conservateurs et travaillistes obligera à recourir sous peu à de nouvelles élections.

« Entre temps, il faut que le pays soit gouverné car les nombreux et graves problèmes économiques, militaires et de politique extérieure qui se posent, le commandent impérieusement et bien des conservateurs doivent se réjouir aujourd'hui de ne pas être obligés de le faire. De son côté, le Labour Party se trouve dans une situation tactique désavantageuse. Il avait choisi la date des élections de manière qu'elles précèdent le dépôt d'un budget dont il redoutait l'incidence sur les électeurs. Maintenant, il va être obligé de le déposer sans avoir devant lui, comme il l'espérait, la perspective d'une nouvelle législature de cinq ans. »

Dans *le Figaro*, M. André Siegfried jette un coup d'œil d'ensemble sur la situation. Il montre la transformation réalisée au cours de cinq ans de lutte « les dents serrées, le dos au mur » par l'Angleterre que cette épreuve a rendu égalitaire « car la défense du pays a été l'œuvre de tous, du plus noble duc au plus modeste manœuvre ». Le peuple de 1950 ne cherche plus, comme jadis, ses chefs dans les *high schools* mais dans ses propres rangs et les *Trade Unions* lui fournissent à cet effet une pépinière de ministres. Mais l'esprit des socialistes anglais est très différent de celui des nôtres et M. Siegfried se livre à ce propos aux réflexions suivantes :

« Nos socialistes, quand ils traversaient la Manche, s'étonnaient de trouver leurs collègues en socialisme fortement teintés de christianisme, scrupuleusement constitutionnels et royalistes, et surtout beaucoup plus pratiques que doctrinaires : tel leader trade-unioniste avait commencé comme évangéliste et prêchait encore à l'occasion, Ramsay Mac Donald fréquentait volontiers les five-o'clock des duchesses, et Snowden semblait un gladstonien attardé. Mais ces snobs, ces puritains, ces conservateurs faisaient une politique de réalisations et, sans marxisme, obtenaient des résultats plus tangibles que les révolutionnaires du continent.

« On s'explique ainsi que le communisme, au lendemain de 1918, n'ait jamais réussi à s'implanter en Angleterre : il faisait figure d'étranger, d'*alien*, ce qui, dans ce pays d'insularité jalouse, le déclassait ; les travaillistes anglais, d'esprit incorrigiblement libéral, ne pouvaient s'accoutumer au régime policier de Moscou. Pourtant l'influence continentale s'accroissait et le parti se disait de plus en plus socialiste : la nationalisation des industries apparaissait dans ses déclarations, tandis que, par la porte insidieuse du vocabulaire, les doctrines du socialisme continental le pénétraient. Les chefs trade-unionistes demeuraient aussi solidement pratiques que par le passé, mais les intellectuels du parti y introduisaient un esprit doctrinaire, presque extrémiste et en même temps curieusement teinté de puritanisme comme par une sorte de retour au type. »

C'est donc à tort que l'on parle de « gauche », terme inconnu en Angleterre. Le Labour Party a été partagé entre un programme travailliste d'améliorations sociales et un programme socialiste de nationalisations.

« Le peuple anglais, soit en 1945, soit en 1950, a assez bien montré ce qu'il voulait et ce qu'il ne voulait pas. Avec beaucoup de sens, il semble avoir tracé des limites, à droite et à gauche, qu'il ne veut pas dépasser. Il y a cinq ans, il a repoussé Churchill en dépit de sa gloire et avec lui le parti conservateur, parce qu'il redoutait que sous la direction du prestigieux leader la politique britannique ne se teintât d'esprit tory, c'est-à-dire réactionnaire. Mais, cette fois, le même peuple a bien nettement laissé entendre que, s'il veut d'un Labour travailliste, il ne veut pas d'un Labour socialiste à la manière continentale : avec une remarquable sûreté de touche, il a coupé la queue extrémiste du travaillisme et son annexe communiste. »

En conclusion le cabinet Attlee n'est pas désavoué. Mais il se voit

freiné sur le terrain purement politiqne. Le peuple anglais « veut des résultats plutôt que des doctrines ». Tel est l'enseignement qui se dégage du dernier scrutin.

Le *Bulletin hebdomadaire de France Documents* voit dans ces élections un signe de déclin pour le socialisme et montre les torts de ce parti :

« La grande trahison du socialisme à l'égard des masses populaires c'est de leur laisser croire que la liberté politique peut coexister avec le dirigisme économique. L'Etat, exploitant d'entreprises industrielles, commerciales ou agricoles, devient un patron aussi exigeant, si ce n'est plus, que le propriétaire d'une entreprise privée, surtout lorsque celle-ci est devenue une Société anonyme où dominent, en fait, les dirigeants techniques de l'exploitation. Il n'y a donc aucune raison — et les faits le démontrent chaque jour — pour que les conflits en matière de salaires ne se multiplient pas quand l'Etat prend la place du patron. De même, l'équilibre financier de l'entreprise s'impose encore plus à l'Etat qu'aux propriétaires privés. Si l'exploitation est déficitaire, l'Etat, c'est-à-dire l'ensemble des contribuables, en fait les frais. Il arrive ainsi que les salariés des autres secteurs supportent finalement la contrepartie des salaires payés par le secteur public, lorsque ceux-ci ne sont pas équilibrés par la valeur réelle des services ou des marchandises produits.

» Quand il s'agit d'investissements nouveaux pour assurer l'amélioration ou, simplement, la bonne marche de l'exploitation, l'Etat-patron a une tendance naturelle à procéder par auto-financement, ce qui est une manière indiscutable de grossir la partie du capital dans la répartition des profits de l'entreprise. L'Etat devient ainsi un artisan de la stagnation, voire de la compression du pouvoir d'achat des salariés. Nous l'enregistrons, en ce moment même, en France. »

Le rédacteur de l'article se demande ensuite ce que sera l'évolution de l'opinion anglaise. La situation économique n'est pas bonne. La situation financière est difficile. Autant de conséquences de l'étatisme. Mais si l'on desserre le carcan du dirigisme, tout ce qui est artificiel va s'effondrer.

« Le seul moyen de faire supporter le présent et ses déceptions au peuple, c'est de lui promettre un avenir merveilleux. Mais, pour être cru, il ne faut pas s'arrêter en chemin. M. Attlee et ses ministres, en ayant décidé autrement, quelle contrepartie les masses, qu'anime la foi socialiste, vont-elles trouver aux nouvelles exigences budgétaires de sir Stafford Cripps ? Il faut balancer le budget, sous peine d'aller à un effondrement de la monnaie. Le recours à de nouveaux sacrifices imposés aux classes riches devient impossible. L'impôt sur les successions tarit progressivement, et c'est un exemple frappant de l'impôt qui se dévore lui-même. La supertaxe sur le revenu n'offre guère de perspectives de recettes supplémentaires. Dans le même temps, un ambitieux régime de sécurité sociale a fait enfler les dépenses dans d'extravagantes proportions. Que choisira sir Stafford Cripps ? Revenir sur les avantages concédés par la Sécurité sociale ? Ce serait la négation du programme de son parti. Proposera-t-il de réduire les subventions alimentaires ou d'augmenter certains impôts de consommation ? Ce serait réduire le standard de vie des masses : quelle faillite pour le socialisme !

« Ajoutons à ces difficultés celle de combler le déficit dollars de la balance des comptes et celle de faire face, sur les marchés d'exportation, à la concurrence grandissante, opposée aux produits anglais, qui sont grevés d'un prix de revient trop élevé, par la répercussion de charges fiscales excessives ! »

Le tableau est sombre mais tout y paraît justifié. N'oublions pas non plus que le sort de l'Angleterre est lié au nôtre car nous avons besoin que notre alliée soit forte puisqu'elle doit lutter avec nous contre la menace soviétique. A ce titre, l'écrasement des communistes britanniques est au moins un bon signe.

M. VINCENT AURIOL A LONDRES

La France aussi a ses ennuis. Les grèves entravent l'économie du pays et l'affaire dite des « généraux » demeure entourée de mystère. Les séances de la Commission d'enquête se succèdent sans qu'il soit possible de savoir qui a remis le rapport Revers à Ho Chi Minh et qui protégeait Roger Peyré. M. Vincent Auriol a pu échapper pour quelques jours à de tels soucis en allant rendre visite à leurs Majestés britanniques. Au cours d'une première soirée à Buckingham Palace où un banquet avait été offert au Président, le roi George VI a prononcé une allocution dont nous extrayons les paroles suivantes :

« Votre pays et le mien professent le même respect pour la dignité et la fraternité de l'homme, la même croyance dans la liberté de pensée et la liberté individuelle dans le régime démocratique et le règne de la légalité et le même désir de donner à tous les hommes une chance égale de vie décente.

« Je suis convaincu que nos deux nations, soutenues par le concert des nations pacifiques, qui déborde l'Europe et auquel nous appartenons ensemble, maintiendront et renforceront les idéaux qui nous sont communs. »

Le président Auriol a répondu en ces termes :

« Nous n'oublierons pas ces heures longues et douloureuses pendant lesquelles toute la France, opprimée et torturée, a lutté dans l'ombre, pour préparer la libération du lendemain en écoutant la voix intrépide de Winston Churchill, qui lançait à l'ennemi le défi d'une Grande-Bretagne unie.

« Je suis convaincu que le bonheur et la paix des peuples du monde dépendent aujourd'hui, dans une large mesure, de notre résolution à agir de concert.

« Ce jour magnifique me donne la certitude que ce grand espoir ne sera pas vain. »

LA MORT DU PRÉSIDENT ALBERT LEBRUN

M. Albert Lebrun a succombé à une pneumonie. Cet ancien Président de la République laisse le souvenir d'un grand patriote et d'un homme d'une haute intégrité. Major de l'Ecole Polytechnique et de l'Ecole des Mines, il fut élu député en 1900 et sénateur en 1920. Il succéda en 1932 au Président de la République Paul Doumer assassiné et accepta, en 1939, de se faire réélire. En 1940 il passa ses pouvoirs au maréchal Pétain et vécut retiré dans une petite ville des Alpes où les Allemands vinrent l'arrêter pour le déporter. Son rôle, lors des discussions sur l'armistice, a fait l'objet de nombreuses controverses. Elles sont devenues sans objet depuis que les Mémoires du général Weygand et le livre d'Yves Bouthillier, *Face à l'ennemi, face à l'Allié*, ont fourni le récit exact des événements. En cette occasion comme en toutes les autres, le président Lebrun n'a eu souci que de la France.

MENUS-PROPOS

IL Y A CENT ANS

Les élections du 10 mars étaient partielles : elles n'ont rien changé ni à la majorité, ni à la politique. Mais elles ont montré qu'il y a toujours une clientèle révolutionnaire. Sur ce sujet les chroniqueurs font des réflexions variées. Pour les uns l'élection d'un certain nombre de socialistes nommés par des voix qui ne sont pas toutes révolutionnaires prouve la permanence d'un esprit d'opposition. Pour d'autres qui considèrent les événements sous un aspect historique, les événements du 24 février 48 ont été une surprise : la révolution ne s'est faite qu'ensuite, par les décrets du gouvernement provisoire qui a tâché de justifier par des nouveautés le coup de main qu'il avait porté au pouvoir. L'établissement du suffrage universel et surtout le système électoral ont eu pour conséquence, non pas la démocratie mais une démagogie qui est la révolution continuelle.

***

La discussion du budget a déterminé un certain nombre de critiques sur la centralisation excessive, administrative et politique. On a remarqué à ce sujet que l'Etat n'est pas toujours un constructeur habile, ni un entrepreneur économe ; les usines de l'Etat sont les plus dispendieuses de toutes ; leurs produits sont plus chers que ceux de l'industrie privée. La commission du budget a fait un effort pour réaliser des économies. Sur un budget de 1 milliard 500 millions, elle a proposé une économie de 40 millions de dépenses ordinaires et de 44 millions de dépenses extraordinaires. Ces résultats, même s'ils doivent être améliorés dans l'avenir, paraissent appréciables.

***

La nécessité du chemin de fer de Paris à Avignon se fait vivement sentir. Malgré les efforts réalisés pour améliorer la navigation de la Saône et du Rhône, la navigation fluviale se heurte à de grandes difficultés. Au début de l'année 1850 il y a en service 21 bateaux à vapeur sur la Saône, et 55 sur le Rhône. Mais sur la Saône, de décembre à février, il y a eu en raison des basses eaux, des brouillards et des glaces, cinquante jours d'interruption de la navigation. Sur le Rhône et pour d'autres raisons, la navigation doit souvent se faire avec une extrême prudence et à une très petite vitesse. On en conclut que l'établissement de la ligne de chemin de fer est très souhaitable.

***

Parmi les travaux entrepris pour améliorer Paris, on signale : la percée d'une large voie qui irait de la gare de Strasbourg aux boulevards et aboutirait entre la Porte Saint-Martin et la Porte Saint-Denis.

***

L'Académie des Sciences vient de s'occuper en séance publique des vertus anesthésiantes du chloroforme et de l'éther. Les renseignements donnés à ce sujet ont vivement intéressé le public qui apprécie le service rendu à la fois au chirurgien et au malade

***

Du 1er septembre 1849 au 1er mars 1850, les chasses à tir de la forêt de Saint-Germain ont donné des résultats satisfaisants. On estime à 7.500 le nombre des pièces de gibier abattues : près de 4.000 lapins, 650 faisans, 580 perdrix, 150 lièvres, 110 chevreuils, 28 bécasses, etc...

***

Le Conservatoire a été ému des critiques formulées à son égard par M. Alexandre Dumas. Il réplique en citant les noms du grand nombre d'artistes honorables qu'il a formés et que Paris a applaudis. Il se glorifie particulièrement d'avoir compté parmi ses élèves des acteurs illustres, comme Talma, Frédérick Lemaître et Rachel.

***

La première représentation du *Prophète* vient d'avoir lieu à Vienne. Le premier acte a été accueilli avec recueillement, sans faveur particulière. Mais la suite a enthousiasmé le public et la représentation s'est terminée par une véritable ovation à Meyerbeer.

***

M. Ponsard, qui doit prochainement faire représenter une *Charlotte Corday*, est généralement peu approuvé d'avoir choisi ce sujet.

Présentement le public parisien fait un grand succès à *Notre-Dame de Paris*, de Victor Hugo, et au *Courrier de Lyon*, drame de Moreau, Siraudin et Lacour.

LES LIVRES

HISTOIRE DE LA MUSIQUE, par Emile Vuillermoz, Collection des « Grandes Etude historiques ». A. Fayard. — *LA MUSIQUE FRANÇAISE*, par Norbert Dufourcq. Larousse. — *VINCENT D'INDY*, par Léon Vallas. Albin Michel.

Les amis de la musique sont favorisés par les éditeurs. Dans la collection des « Grandes Etudes historiques », M. Emile Vuillermoz publie, et dédie aux Jeunesses musicales de France, une **Histoire de la musique** qui séduira sans doute de nombreux lecteurs de tous les âges par le vivant agrément du texte, la clarté intelligente de l'exposition, et la pertinence de l'ensemble des jugements, encore que l'auteur, quitte à en tempérer parfois l'expression, ne cherche pas à y dissimuler ses opinions personnelles. De son côté, M. Norbert Dufourcq, dont on sait l'intense activité de professeur, de conférencier et de musicologue, consacre à **la Musique française**, depuis son origine jusqu'à nos jours, un chaleureux plaidoyer solidement documenté qui met remarquablement en évidence sa richesse, trop souvent ignorée, ses grandes époques, et ses grands noms. Enfin paraît le deuxième et dernier volume de l'ample monographie de M. Léon Vallas sur **Vincent d'Indy**, qui a le mérite appréciable d'être la première à étudier en détail l'œuvre considérable, touchant à tous les genres et aujourd'hui injustement méconnue, « d'un des plus grands musiciens que la France ait produits » suivant le juste hommage d'un de ses pairs, Paul Dukas. Même ceux qui pourraient y discuter certaines appréciations, soit sur certaines querelles aujourd'hui périmées, soit sur l'invention mélodique de l'auteur de **Fervaal** et de la **Symphonie sur un chant montagnard**, seront les premiers à reconnaître la pénétration avec laquelle sont mis en relief ses ouvrages essentiels dans le domaine du théâtre lyrique et de la musique pure. Souhaitons que la diffusion de l'important ouvrage de M. Vallas contribue utilement à la prochaine célébration du centenaire de la naissance de Vincent d'Indy.

Imprimé en France. — Imprimerie E. PIGELET, 189-191, boulevard Voltaire, PARIS (XI[e])
Dépôt légal n° 345 — 1° trimestre 1950. — Editeur n° 1
Le Rédacteur en chef gérant : L.-J Arrigon.

Imprimé en France — Imprimerie E. Pigelet, 189-191, bd Voltaire, Paris (XIe)
Dépôt légal n° 345 - 1er trimestre 1950 - Éditeur n° 1

Le Rédacteur en chef gérant : L.-J. Arrigon